

Les Italies de ma mémoire

Nouvelles

Michel Le Guyader



Les Italies de ma mémoire

Nouvelles

Michel Le Guyader

Remerciements à mon épouse, Nadine, pour son soutien et son rôle crucial de correctrice et à mes deux filles Rachel et Olivia, pour leurs conseils avisés.

À mes amis italiens et italianophones

La première nouvelle est proposée également dans sa version italienne, en hommage au pays qui a inspiré ces pages.

© **Michel Le Guyader, 2026**

Tous droits réservés.

Titre : *Les Italies de ma mémoire*

Sous-titre : *Nouvelles*

Auteur : Michel Le Guyader

Couverture : Conception de l'auteur

Photos personnelles ou libres de droits.

ISBN : 978-...-...-...-...

Dépôt légal : septembre 2026

Imprimé en

Édition indépendante publiée par l'auteur via Amazon KDP.

*Du Trastevere à Ferrare, de Salento à la Vénétie,
j'ai recueilli des voix qui ne se connaissaient pas,
chacune racontait son pays comme on raconte un visage aimé,
par ce qu'on en oublie autant que par ce qu'on en garde.
Ce sont eux, les Italiens de ma mémoire.*

*Dal Trastevere a Ferrara, dal Salento al Veneto,
ho raccolto voci che non si conoscevano,
ognuna raccontava il proprio paese come si racconta un volto amato,
tanto per quello che se ne dimentica quanto per quello che se ne serba.
Sono loro, gli italiani della mia memoria.*

Avant-propos

Soixante-dix ans d'une passion qui ne faiblit pas... L'Italie a su me capturer pour ne plus me lâcher. Tout a commencé par la langue. Sa musique m'envoûtait, et je m'y suis plongé avec une telle ardeur que j'ai décroché une maîtrise universitaire de lettres italiennes, un rêve que je n'aurais osé imaginer. Et pour la petite histoire, j'ai passé mon oral de littérature italienne avec un académicien : Dominique Fernandez.

Les voyages ont suivi, d'abord en solitaire, puis en famille. Nous avons sillonné chaque région de ce pays envoûtant, nous abreuvant de son art, de son histoire et de sa culture. L'Italie m'a même offert ce que je n'espérais pas : une source d'inspiration, un prolongement naturel à mon travail.

Aujourd'hui, je continue de la parcourir à travers les mots et grâce à une escapade annuelle à laquelle je ne renonce pour rien au monde. Chacune de mes nouvelles porte en elle un fragment de vie, intime autant que culturel. Et mes lectures, fidèles compagnes, continuent d'alimenter cette flamme.

O patria mia, vedo le mura e gli archi
E le colonne e i simulacri e l'erme
Torri degli avi nostri...

Ô ma patrie, je vois tes murailles, tes arcs,
Tes colonnes, tes statues et tes stèles,
Les tours de nos ancêtres...

All'Italia de Giacomo Leopardi

L'auteur

Dès l'enfance, Michel Le Guyader se construit autour de trois fidèles compagnons : les livres, l'écriture et les langues étrangères. Ces passions précoces dessinent en creux la géographie de son monde intérieur, celui de la Culture, et conduisent naturellement sa vie professionnelle vers le commerce international et l'interculturel, terrains de jeu idéaux pour un esprit avide du monde et de ses habitants.

À soixante-quinze ans, un concours de nouvelles fait l'effet d'une étincelle. La plume, longtemps tenue en lisière, se libère. L'écriture cesse d'être un simple passe-temps pour devenir un espace de liberté, un port d'où l'on appareille vers de nouveaux horizons.

Ses voyages aux quatre coins du monde, ses explorations linguistiques et culturelles, son attachement profond à l'Histoire, tout cela nourrit son œuvre d'images saisies, de récits entendus, de visages croisés.

Breton d'origine, j'y ai associé des personnages de ma région qui ont croisé eux aussi, l'Italie.

Retraité, 77 ans. Master de lettres italiennes (Université de Rennes 2). Ancien conseiller en commerce international, ancien formateur en interculturel et coaching personnalisé. Spécialiste de l'Asie du Sud-Est et de l'Europe du Sud (Italie, Espagne, Portugal). Vingt ans de séminaires en immersion linguistique et géographique pour CCI International.





Virle piemonte

Le Piémont

Virle Piemonte

Une armée de fiers peupliers bruisse allègrement dans la plaine de Virle Piemonte. Leur feuillage, scintillant comme mille pièces d'argent, joue avec la douce lumière du lever du jour. C'est le Piémont dans toute sa splendeur.

Davide et ses amis avancent d'un pas vif vers les champs de *peperoni*. Jaunes, rouges, verts : il y en aura pour tous les goûts, mais surtout pour toutes les délicieuses recettes que les *mamme* piémontaises savent offrir à leurs convives. Une belle récolte s'annonce ; Davide se frotte déjà les mains.

La ferme ancestrale de Davide et Renata se dresse au cœur du village, juste à côté de l'église et du château. Trois bâtiments anciens, dont une vaste grange ouverte à l'étage pour le stockage du grain, entourent une belle cour fleurie. Un plaqueminer y déploie ses fruits rouge orangé et son flamboyant feuillage d'automne. On y trouve aussi un poirier, un pommier et bien sûr, un carré d'herbes aromatiques et médicinales.

Les kakis de la ferme ont toujours éveillé de tendres souvenirs à toute la famille. L'hiver venu, saison du kaki, la *nonna* préparer confitures, gâteaux et jus parfumés. À Noël, elle cuisine les *agnolotti*, ce plat emblématique du Piémont, accompagnés de kakis frits, spécialité du village.

Chez Renata et Davide, on parle avant tout le piémontais, comme dans la plupart des campagnes de la région. Le *piémontais*, proche du français par certaines sonorités, demeure la langue du quotidien. Malgré les variantes locales, tous les Piémontais se comprennent. L'italien, appris à l'école, sert surtout pour l'administration, les séjours à Turin ou les échanges avec les étrangers. Ici, le bilinguisme est naturel.

Comme chaque fin de semaine, le couple prépare une escapade. Ils hésitent entre la Sacra di San Michele et une virée dans les vignobles du Barolo et du Barbaresco. Ce sera soit l'émerveillement culturel au sommet du mont Saint-Michel piémontais, soit le bonheur gourmand des collines d'Alba. Les sensations gustatives y règnent

en maîtres : grands vins, cuisine raffinée, truffes blanches et risottos parfumés. Des cailles au risotto et à la truffe feraient un repas dominical somptueux.

Le choix est difficile. *L'Angolo di Rosina* ou *La Cantinella* ? Le premier offre tous les charmes du restaurant à la ferme et des produits maison. Davide et Renata sont de vrais *bogianen* : ils n'aiment ni les changements ni les surprises.

De retour à Virle, ils attendent avec impatience leurs amis français. Michel et Nadia, rencontrés quinze ans plus tôt au camping de Forte dei Marmi, qui sont devenus des membres de la famille. Cet été-là, ils avaient vingt ans. Après une semaine de fêtes, de baignades dans la Méditerranée chaude, de pique-niques et de longues journées sur le sable brûlant dominé par les montagnes de marbre blanc de Carrare, une profonde amitié y est née.

Depuis, les allers-retours entre la France et l'Italie n'ont cessé de renforcer leurs liens. Michel parle italien : un avantage précieux. Il est devenu l'interprète attitré des conversations familiales.

Nonno Michele, roi des conteurs, et Maria Anna, véritable chef de cuisine, s'activent déjà pour accueillir leurs invités. Ils adorent les visites et considèrent Michel et Nadia comme leurs propres enfants.

La salle à manger, réservée aux grandes occasions, embaume l'encaustique. Une nappe blanche brodée par la *nonna* recouvre la grande table massive. Les assiettes au liseré doré, les couverts en argent et les verres en cristal annoncent un repas de fête.

Des effluves de cuisine mijotée parcourent toute la maison et se mêlent aux parfums subtils des plats à venir. Comme le veut la tradition piémontaise, le repas alternera pâtes, viandes, légumes, charcuteries, saucissons chauds, desserts et fruits. Une avalanche de mets qui ferait rougir de plaisir Pantagruel lui-même.

Enfin, Nadia et Michel arrivent devant la grille de la ferme. Ils ont parcouru plus de mille kilomètres. La fatigue pèse sur leurs épaules, mais elle disparaît aussitôt devant l'accueil chaleureux qui les attend. Toute la famille est réunie dans la cour baignée de soleil. On ne sait plus si c'est le soleil ou l'affection qui réchauffe davantage les cœurs.

Les embrassades se multiplient, ponctuées de rires, de petits cris joyeux et de tapes affectueuses. Toute l'exubérance latine s'affiche dans ces retrouvailles.

La *nonna* les entraîne aussitôt vers la cuisine où un café salvateur les attend. Puis elle leur montre leur chambre, autrefois celle de Davide. On y retrouve ses trophées

sportifs, un grand lit rustique et un couvre-lit au crochet patiemment confectionné par Nonna Maria Anna.

À peine le temps de se rafraîchir qu'ils rejoignent la salle à manger pour l'apéritif.

Un jéroboam de Barolo trône au centre de la table. Les charcuteries éveillent déjà les papilles. Les conversations fusent. Michel raconte sa vie, traduit, plaisante. On trinque : *Salute a tutti !*

Nonno Michele régale l'assemblée du récit de son unique voyage en France : « Montt-tauban... la gare de Montt-tauban ! » Son accent amuse tout le monde.

Puis commence le long repas, interminable et heureux. Les plats se succèdent, accompagnés de vins généreux. Au moment du café et de la grappa maison, les amis du village arrivent tour à tour : Don Beppe, Marco, Lorenza... Chacun apporte une nouvelle invitation, un projet de repas ou de promenade. À Virle, les agapes semblent ne jamais finir.

Le lendemain, Davide propose une excursion vers Cuneo.

Première étape : le site mégalithique des *Ciciu del Villar*. Héritage celte ou simple phénomène géologique, ces étonnantes colonnes coiffées de pierres brunes ressemblent à une forêt de champignons géants dressés au pied de la montagne.



La promenade se prolonge dans la réserve naturelle jusqu'à l'abbaye bénédictine de San Costanzo al Monte. Les sentiers escarpés serpentent entre les chênes et longent la rivière Maira au fond d'une gorge profonde. Après plusieurs efforts, apparaît enfin le sanctuaire roman du XIe siècle, majestueux dans son écrin verdoyant.

Cuneo s'éclaire à notre curiosité, élégante ville de montagne dominée par les sommets enneigés de l'Argentera et du Tenibre. Depuis la place Galimberti, immense et lumineuse, on admire les façades néoclassiques et les boutiques raffinées.

C'est jour de marché. Les étals débordent de fromages régionaux, de charcuteries et de produits du terroir. Les senteurs excitent les papilles et ouvrent l'appétit.

La promenade continue naturellement sur la Via Roma, royaume de la *passaggiata*, cette lente déambulation dominicale où, jadis, les célibataires venaient se montrer et se rencontrer.

Sur le chemin du retour, une halte à Mondovì et au sanctuaire de Vicoforte évoque déjà la Maison de Savoie et annonce la future visite du palais royal de Turin.

Des l'arrivée à Virle, la fête recommence. Toute la famille s'est mobilisée pour préparer le dîner : *peperoni* frits en salade, saucisses chaudes, puis un potage piémontais riche et parfumé mêlant poireaux, pommes de terre, riz, chou, parmesan et beurre. Un véritable plat de montagne.

Le gâteau aux noisettes du Piémont, dense et généreux, conclut le repas avant l'inévitable grappa censée prévenir l'indigestion.

Chez leurs amis piémontais, impossible de s'ennuyer.

Le lendemain, direction Turin, la grande capitale historique. Au premier regard, la ville paraît austère et bourgeoise. Mais très vite, elle dévoile sa grandeur et son rôle dans l'unité italienne. À chaque place, chaque rue, on croit croiser les ombres de Victor-Emmanuel ou de Cavour.

Le palais royal les plonge dans l'intimité fastueuse de la dynastie de Savoie : salons, appartements royaux, souvenirs de cour et secrets d'État.

Superga nous accueille, lieu de repos des souverains savoyards. De là-haut, la vue embrasse Turin, la plaine et le cours du Pô. Ce fleuve évoque aussitôt les rizières et les *mondine*, ces ouvrières du riz qui chantaient déjà *Bella Ciao* bien avant les partisans.

Enfin, retour vers Virle par la route des peupliers, puis vers le Piémont français en franchissant le tunnel du Fréjus. `

Il Piemonte

Un dilluvio di fieri pioppi fruscia allegramente nella pianura di Virle Piemonte. Le loro chiome, scintillanti come mille monete d'argento, giocano con la dolce luce dell'alba. È il Piemonte in tutto il suo splendore.

Davide e i suoi amici avanzano a passo svelto verso i campi di peperoni. Gialli, rossi, verdi: ce ne sarà per tutti i gusti, ma soprattutto per tutte le deliziose ricette che le mamme piemontesi sanno offrire ai loro commensali. Si annuncia un bel raccolto; Davide già si sfrega le mani.

La fattoria ancestrale di Davide e Renata sorge nel cuore del paese, proprio accanto alla chiesa e al castello. Tre edifici antichi, tra cui un vasto fienile aperto al piano superiore per lo stoccaggio del grano, circondano un bel cortile fiorito. Un cachi vi dispiega i suoi frutti rosso-arancio e il suo fiammeggiante fogliame autunnale. Vi si trovano anche un pero, un melo e, naturalmente, un'aiuola di erbe aromatiche e medicinali.

I cachi della fattoria hanno sempre risvegliato teneri ricordi in tutta la famiglia. Arrivato l'inverno, stagione del cachi, la nonna prepara marmellate, torte e succhi profumati. A Natale, cucina gli agnolotti, questo piatto emblematico del Piemonte, accompagnati dai cachi fritti, specialità del paese.

In casa di Renata e Davide si parla soprattutto il piemontese, come nella maggior parte delle campagne della regione. Il piemontese, vicino al francese per certe sonorità, resta la lingua di tutti i giorni. Nonostante le varianti locali, tutti i piemontesi si capiscono tra loro. L'italiano, appreso a scuola, serve soprattutto per l'amministrazione, i soggiorni a Torino o gli scambi con gli stranieri. Qui il bilinguismo è naturale.

Come ogni fine settimana, la coppia prepara una gita. Esitano tra la Sacra di San Michele e una scappata nei vigneti del Barolo e del Barbaresco. Sarà o l'incanto culturale in cima al monte San Michele piemontese, o la gioia golosa delle colline di Alba. Lì regnano sovrane le sensazioni gustative: grandi vini, cucina raffinata, tartufi bianchi e risotti profumati. Delle quaglie al risotto e al tartufo farebbero un pranzo domenicale sontuoso.

La scelta è difficile. L'Angolo di Rosina o La Cantinella? Il primo offre tutto il fascino del ristorante in fattoria e dei prodotti fatti in casa. Davide e Renata sono dei veri bogianen : non amano né i cambiamenti né le sorprese.

Tornati a Virle, aspettano con impazienza i loro amici francesi. Michel e Nadia, conosciuti quindici anni prima al campeggio di Forte dei Marmi, sono diventati membri della famiglia. Quell'estate avevano vent'anni. Dopo una settimana di feste, di bagni nel Mediterraneo caldo, di picnic e lunghe giornate sulla sabbia rovente dominata dalle montagne di marmo bianco di Carrara, è nata una profonda amicizia.

Da allora, gli andirivieni tra la Francia e l'Italia non hanno smesso di rafforzare i loro legami. Michel parla italiano: un vantaggio prezioso. È diventato l'interprete ufficiale delle conversazioni familiari.

Nonno Michele, re dei narratori, e Maria Anna, vera chef di cucina, si danno già da fare per accogliere i loro ospiti. Adorano le visite e considerano Michel e Nadia come figli propri.

La sala da pranzo, riservata alle grandi occasioni, profuma di cera d'api. Una tovaglia bianca ricamata dalla nonna ricopre la grande tavola massiccia. I piatti bordati d'oro, le posate d'argento e i bicchieri di cristallo annunciano un pranzo di festa.

Effluvi di cucina in cottura lenta pervadono tutta la casa e si mescolano ai profumi sottili delle pietanze che verranno. Come vuole la tradizione piemontese, il pasto alternerà paste, carni, verdure, salumi, salsicce calde, dolci e frutta. Una valanga di pietanze che farebbe arrossire di piacere lo stesso Pantagruelle.

Finalmente Nadia e Michel arrivano davanti al cancello della fattoria. Hanno percorso più di mille chilometri. La stanchezza pesa sulle loro spalle, ma svanisce subito davanti all'accoglienza calorosa che li attende. Tutta la famiglia è riunita nel cortile inondato di sole. Non si capisce più se sia il sole o l'affetto a scaldare di più i cuori.

Gli abbracci si moltiplicano, punteggiati di risate, piccole grida gioiose e pacche affettuose. Tutta l'esuberanza latina esplode in questo ritrovarsi.

La nonna li conduce subito verso la cucina, dove li attende un caffè salvifico. Poi mostra a loro la camera, un tempo quella di Davide. Vi si ritrovano i suoi trofei sportivi, un grande letto rustico e un copriletto all'uncinetto pazientemente confezionato da lei.

Appena il tempo di rinfrescarsi, raggiungono la sala da pranzo per l'aperitivo.

Un geroboamo di Barolo troneggia al centro della tavola. I salumi già risvegliano le papille. Le conversazioni si accavallano. Michel racconta la sua vita, traduce, scherza. Si brinda: Salute a tutti!

Nonno Michele delizia l'assemblea con il racconto del suo unico viaggio in Francia: «Montt-tauban... la stazione di Montt-tauban!» Il suo accento diverte tutti.

Poi inizia il lungo pranzo, interminabile e felice. I piatti si susseguono, accompagnati da vini generosi. Al momento del caffè e della grappa fatta in casa, arrivano man mano gli amici del paese: Don Beppe, Marco, Lorenza... Ognuno porta un nuovo invito, un progetto di pranzo o di passeggiata. A Virle, i banchetti sembrano non finire mai.

Il giorno dopo, Davide propone un'escursione verso Cuneo.

Prima tappa: il sito megalitico dei Ciciu del Villar. Eredità celtica o semplice fenomeno geologico, queste sorprendenti colonne coronate di pietre brune assomigliano a una foresta di funghi giganti eretti ai piedi della montagna.

La passeggiata prosegue nella riserva naturale fino all'abbazia benedettina di San Costanzo al Monte. I sentieri scoscesi serpeggiano tra le querce e costeggiano il fiume Maira in fondo a una gola profonda. Dopo diversi sforzi, appare finalmente il santuario romanico dell'XI secolo, maestoso nella sua cornice verdeggiante.

Cuneo si illumina alla nostra curiosità, elegante città di montagna dominata dalle vette innevate dell'Argentera e del Tenibre. Dalla piazza Galimberti, immensa e luminosa, si ammirano le facciate neoclassiche e i negozi raffinati.

È giorno di mercato. Le bancarelle traboccano di formaggi regionali, salumi e prodotti del territorio. I profumi eccitano le papille e aprono l'appetito.

La passeggiata prosegue naturalmente sulla Via Roma, regno della passeggiata domenicale, quella lenta deambulazione dove, un tempo, gli scapoli venivano a mostrarsi e a incontrarsi.

Sulla via del ritorno, una sosta a Mondovì e al santuario di Vicoforte evoca già la Casa Savoia e annuncia la futura visita al palazzo reale di Torino.

Fin dall'arrivo a Virle, la festa ricomincia. Tutta la famiglia si è mobilitata per preparare la cena: peperoni fritti in insalata, salsicce calde, poi una minestra piemontese ricca e profumata che unisce porri, patate, riso, cavolo, parmigiano e burro. Un vero piatto di montagna.

La torta alle nocciole del Piemonte, densa e generosa, conclude il pasto prima dell'inevitabile grappa, ritenuta capace di prevenire l'indigestione.

Dagli amici piemontesi, impossibile annoiarsi.

Il giorno dopo, direzione Torino, la grande capitale storica. A prima vista, la città appare austera e borghese. Ma molto presto svela la sua grandezza e il suo ruolo nell'unità d'Italia. Ad ogni piazza, ad ogni strada, si crede di incrociare le ombre di Vittorio Emanuele o di Cavour.

Il palazzo reale li immerge nell'intimità fastosa della dinastia sabauda: saloni, appartamenti reali, ricordi di corte e segreti di Stato.

Superga li accoglie, luogo di riposo dei sovrani sabaudi. Da lassù, lo sguardo abbraccia Torino, la pianura e il corso del Po. Questo fiume evoca subito le risaie e le mondine, quelle operaie del riso che già cantavano Bella Ciao ben prima dei partigiani.

Infine, ritorno verso Virle per la strada dei pioppi, poi verso il Piemonte francese attraversando il traforo del Fréjus.



Emilie-Romagne

Mon cœur balance entre Parme et Ferrare. Pour moi, ce sont deux bases littéraires majeures, intimement liées à mon histoire personnelle : *La Chartreuse de Parme* de Stendhal et *Le Jardin des Finzi Contini* de Bassani. Ferrare est aussi une référence historique remarquable pour le Breton que je suis. La fille d'Anne de Bretagne, Renée de France, en a été la duchesse, elle qui aurait dû, selon le contrat de mariage entre Anne et Louis XII, hériter du duché de Bretagne.

Cette région a profondément marqué mon vécu universitaire, touristique et professionnel. Elle occupe une place centrale en Italie, géographiquement bien sûr, mais surtout sur le plan personnel : elle est le point de convergence de tout mon imaginaire italien. Avant de me plonger dans cette partition musicale et poétique de la langue unifiée, j'avais laissé libre cours à mon imagination à travers la littérature stendhalienne et l'histoire. J'étais un lecteur précoce.

Ferrare, plus d'une fois, s'est emparée de moi. Je me suis laissé envoûter par son atmosphère du passé. À Ferrare, on est tout de suite assailli par l'histoire. Chaque pierre, chaque pavé vous plonge dans les remous des temps difficiles du haut Moyen-Âge. Lucrèce Borgia en a été la duchesse la plus célèbre, celle qui a laissé des traces de soufre, à tort ou à raison, sur le moindre vestige du Palazzo et dans toutes les mémoires. La fille d'un pape... et quel pape : Alexandre VI, l'Espagnol Rodrigo Borgia. Que de romans, que de fantasmes elle a générés.

Le château-forteresse, qui occupe une place centrale dans la ville, présente un aspect monolithique, reflétant sans ambages sa vocation militaire. Sans véritable charme, il est à l'image supposée de la gent masculine du duché d'Este, représentant la brutalité des mœurs de l'époque. Aucune rondeur, des angles droits, et pourtant, il impose. Il reflète aussi la rigidité calviniste de sa duchesse française qui, après plus de trente ans de résidence à Ferrare, ne parla jamais la langue du duché. Car Renée de France ne se soumit pas. Calviniste convaincue dans une cour catholique, elle protégea Calvin lui-même lors de son séjour ferrarais en 1536. Cette femme de conviction, exilée dans une Italie qui n'était pas la sienne, incarne à elle seule tout le paradoxe de Ferrare : une ville où les destins étrangers viennent s'échouer et se révéler.

Ferrare, c'est aussi *Le Jardin des Finzi Contini*, le thème littéraire de ma maîtrise d'italien, ce qui compte dans les souvenirs. De bons et curieux souvenirs, car j'ai passé mon oral en chuchotant sur l'estrade d'un amphithéâtre, à l'oreille de l'examineur qui surveillait en même temps un autre examen. Le comble pour une langue vivante, pour une fois privée de sa musicalité. Le roman de Giorgio Bassani n'est pas seulement une œuvre littéraire : il est l'âme noire de Ferrare. Le jardin des Finzi Contini, dernier refuge d'une famille juive avant la déportation, est aussi le reflet de la complicité ferraraise avec les persécutions de 1943. La ville porte cette blessure en silence. Je repense avec nostalgie à mes déambulations autour du château, dans les petites rues ombragées qui me ramènent, tel un fil d'Ariane, jusqu'au cœur de cette histoire.

Bologne, la *Dotta*, la *savante*, est l'autre pointe du triangle magique. Cette capitale régionale, fascinante, force l'admiration à plusieurs titres : première université occidentale, première ville à abolir l'esclavage avec la *loi du Paradis* dès le XIII^e siècle, et cité bien nommée la *Grassa* qui a offert au monde l'un des plats les plus copiés et les moins égalés de la cuisine italienne, la *pasta bolognese*.

On reste ébahi devant ces superbes et majestueuses tours qui représentaient la magnificence des chevaliers au Moyen Âge. Bologne en comptait près de cent quatre-vingts à leur apogée, autant de symboles de puissance que de refuges lors

des conflits perpétuels entre factions guelfes et gibelines. Deux d'entre elles m'ont particulièrement marqué : Asinelli et Garisenda, qui ont symbolisé l'opposition patrimoniale de leurs deux familles fondatrices, et dont la silhouette penchée semble encore aujourd'hui tenir un duel muet sur la place.

Parme me rattache davantage à mes souvenirs littéraires qu'à mes visites, pourtant nombreuses et gastronomiques. Parme rime avec charme, et ce n'est pas peu dire. Le parmesan et le jambon n'ont plus à faire leurs preuves. Le charme est dans l'atmosphère même de la ville. Il transpire dans tous les monuments, dans toutes les rues, sur toutes les façades anciennes et photogéniques, sur tous les balcons fleuris. Les parfums de la ville frappent et impriment notre mémoire olfactive.

Parme est aussi un retour à l'histoire. Je pense à sa dernière duchesse, l'impératrice de France Marie-Louise, fille de l'Empereur d'Autriche, épousée par Napoléon pour sceller une alliance dynastique, et qui finit par trouver à Parme une sérénité qu'elle n'avait jamais connue aux Tuileries. Remariée à son chambellan après la mort de l'Empereur, elle gouverna sa ville avec bienveillance et un vrai sens du mécénat. Le beau palais ducal qu'elle fit rénover et le pont sur le Taro sont des témoins éloquents de son règne et un plaisir renouvelé des yeux.

L'Émilie-Romagne est un magnifique écrin de verdure entre l'Italie du Nord et du Centre. C'est également une région qui réunit montagne, plaine et mer. Les Apennins forment un rempart naturel et protecteur à l'ouest. La plaine s'étend sur la partie supérieure, de Plaisance jusqu'à Rimini. Toutes les villes célèbres s'accrochent comme des grains de chapelet à la non moins célèbre *Via Aemilia*. Chacune d'entre elles, Plaisance, Parme, Reggio, Bologne, Imola, Faenza, Forlì, Rimini, est un bijou d'art et d'histoire, et une étape personnelle chargée de souvenirs délicieux.

La Rimini des années 1980 s'est gravée dans ma mémoire comme une image fellinienne de l'Italie estivale. Je revois des plages interminables, couvertes de chaises longues et de parasols de paille, où l'on apercevait à peine le sable. Des myriades de familles nombreuses avec leurs glacières à pique-nique occupaient tout l'espace. Des haut-parleurs réglés à plein volume diffusaient de la musique et des réclames à longueur de journée. Plages en fête qui ressemblaient plus à des lieux de rave party, grouillantes d'une jeunesse bruyante et excitée. Des adolescents en déplacement constant entre la chaise longue, un bain furtif, un beach-volley tonitruant, les bars de plage pour une glace, un soda, une bière. Cette Rimini-là était fellinienne jusqu'au bout : le maestro lui-même, natif de la ville, en avait capturé l'essence dans *Amarcord*, cette autobiographie fantasmée de son enfance, devenue mémoire collective d'une Italie à la fois joyeuse et mélancolique.

Ravenne sera ma dernière étape de cette balade romagnole, la ville byzantine dont les églises et chapelles arborent des mosaïques grandioses sur les murs et les plafonds, joyaux de l'art paléochrétien dont l'éclat n'a pas pris une ride en quinze siècles.

C'est aussi le lieu d'exil de Dante, où il mourut et fut inhumé en 1321. Je ressens émotion et plaisir d'être là, devant le tombeau du père de la langue italienne, au couvent des Franciscains. Car il y a dans ce tombeau un paradoxe digne de la *Divine Comédie* elle-même : Florence, qui avait condamné Dante à l'exil et à la mort, réclama pendant des siècles la restitution de ses restes. Ravenne refusa toujours. La ville qui avait accueilli le poète dans ses dernières années garda jalousement ce qu'elle considérait comme son bien le plus précieux. Ce bras de fer posthume entre deux villes pour la possession du plus grand écrivain de la langue italienne est une belle note finale, une histoire dans l'histoire, à l'image de toute cette région qui n'en finit pas de réserver ses secrets.

Pour les amoureux des mots, de la langue et de la littérature, Ravenne est le pèlerinage ultime et incontournable du voyage en Italie.

La Via Aemilia est bien plus qu'une route : elle est un roman.

Venise



Lettre de Venise.

C'est par les livres que Venise m'a été révélée. C'était un rêve inaccessible, un fantôme intellectuel, une chimère poétique. Les livres ont toujours habité mes voyages : avant, pendant et après. Ils me permettent d'imaginer, de magnifier ce que je vois, de prolonger le plaisir du voyage. Le livre sublime mon imaginaire et nourrit mes connaissances. Il est mon maître à penser et à apprendre.

Venise est elle-même un livre d'images, un livre d'Histoire et d'histoires. Les livres sont ma mémoire, ma machine à émotions. Il y a la Venise de Casanova, de Goldoni, de Jean d'Ormesson, de Thomas Mann, de Michel Déon, de Shakespeare... La liste est inépuisable. Quel auteur n'a pas écrit sur Venise ?

En voyage, j'ai l'habitude de chercher l'œuvre d'art partout où se pose mon regard. À Venise, je gagne à tous les coups.

Arriver à Venise par la mer fut l'expérience la plus saisissante. On imagine l'émotion des marins vénitiens revenant de campagne. Pour moi, la première émotion visuelle est amplifiée par le roulis et le tangage. La dimension maritime de la ville apparaît comme une communion intangible. L'impression d'embrasser la lagune procure une excitation indéfinissable. Passé le Lido, les premières gondoles révèlent le territoire. La fièvre vénitienne s'insinue progressivement dans mon corps et fait exploser tous les pores de ma peau.

Je débarque avec délice près de la place Saint-Marc. Je foule enfin les pavés de mes rêves. Je me noie au milieu d'une nuée de pigeons voraces. Serais-je dans un remake des *Oiseaux* d'Alfred Hitchcock ? Mais l'épouvante n'est pas au rendez-vous, seulement un léger désagrément, surtout lorsqu'ils viennent se percher sur mon épaule.

Je ressens aussitôt l'appel du Campanile. C'est le plus bel observatoire pour embrasser la lagune et la ville. Sous la caresse du soleil levant, mon regard plonge dans un vaste horizon circulaire où se mêlent les œuvres de l'homme et celles de la nature.

Le Café Florian, refuge des célébrités, me promet un délicieux chocolat. En face, la tour de l'Horloge se dresse, gardée par les Maures, le lion de Saint-Marc et le doge Barbarigo. Un orchestre de chambre, en terrasse, rend hommage à Verdi qui y avait ses habitudes.

Venise, ce sont naturellement les grands monuments : la basilique, l'opéra de la Fenice, le pont du Rialto, les magnifiques palais bordant le Grand Canal. Mais ce que j'aime avant tout, ce sont les *sestieri*, les quartiers les moins fréquentés, les petits chantiers de construction de gondoles de Santa Croce, le Ghetto ou encore l'Arsenal.

Quant aux îles de la lagune, celle que je préfère est Torcello. Une basilique, la plus ancienne de Venise, quelques maisons autour d'une place : voilà tout ce qu'il reste aujourd'hui de cette cité qui fut pourtant, dès le VI^e siècle, l'île principale et la plus peuplée.

À peine débarqué, j'emprunte un chemin bordé de fleurs odorantes : glycines, coquelicots, herbes folles. Une sensation de paix et de silence règne ici, seulement troublée par les piailllements des oiseaux et le cri des mouettes.

Burano, la voisine, caracole entre Torcello et Murano. Les façades colorées qui bordent les canaux agressent joyeusement le regard du visiteur. Patchwork de grand-mère ou œuvre d'art abstraite ? Là est la question. Burano, la Venise paysanne, rivalise d'élégance. Une beauté brute et subtile à la fois enchante les regards et suscite aussitôt l'envie de sortir chevalet ou appareil photo.

De retour vers la *bellissima Venezia*, un arrêt au cimetière de San Michele s'impose. C'est un cimetière pas comme les autres : une forteresse des morts, flottante et fascinante. Sans les moustiques, on y resterait volontiers toute la journée. Napoléon eut là encore une heureuse initiative en faisant édifier cette demeure de l'éternité.

Depuis les quais des Fondamente Nuove, je me dirige vers le Ghetto, le plus ancien d'Europe. Le lieu est étrange, hanté par l'Histoire. Je plonge dans un passé sombre. Quelques juifs orthodoxes, vêtus de noir, coiffés de chapeaux et portant de longues nattes, donnent l'impression d'avoir traversé les siècles.

Avant de me laisser emporter par la profusion des œuvres des grands maîtres de la peinture et de l'architecture, je me perds dans les ruelles obscures et les petits ponts pleins de charme. Sans repère, je me sens comme un gondolier de la terre ferme. Je fais provision de tableaux vivants et me rêve en Canaletto.

Au détour d'une placette, je tente un'*ombra*, petit verre d'un délicieux prosecco dégusté au comptoir avant la pause prandiale. Le repas sera vénitien ou ne sera pas. La carte propose des *sarde in saor*, sardines à la vénitienne, et des *moeche fritte*, crabes mous panés. Sublime ! Le tout est accompagné d'un Piave Malanotte, vin blanc du Veneto aux arômes floraux et fruités, parfaitement adapté à ce festin.

Si Charles Aznavour chantait : « Que c'est triste Venise au temps des amours mortes... », je prends volontiers le contrepied pour affirmer que Venise est joyeuse, rieuse, séductrice, un brin hâbleuse et profondément sensuelle. Elle sublime l'amour.

Même si le pont des Soupirs n'a jamais été, historiquement, le pont des amoureux, le mot « soupir » suffit à nourrir le symbole. L'image des couples glissant en gondole sous ses arches renforce encore cette impression.

À Venise, le rêve est permanent. Nos yeux et notre esprit le portent et le transportent. Il est éclairé par le soleil qui irise l'eau des canaux, illumine les

façades colorées et les balcons fleuris. Réalité et irréalité se confondent, troublant tous nos sens.

Je quitte Venise grisé, avec un sentiment d'addiction qui appelle irrésistiblement le retour.



En hommage à mon Ami et cousin

Le pigeon de la place Saint-Marc

Je vole, je plane, je survole Venise.

Je picore quelques miettes, me pose sur l'épaule d'un touriste distrait et quête ma ration matinale. La chaleur commence déjà à tomber sur la mythique place Saint-Marc.

Les clients du Café Florian affluent pour la *prima colazione*, comme disent les Vénitiens. Je repère aussitôt quelques éclats de viennoiseries. Ça sent bon. Des parfums sucrés viennent chatouiller mon bulbe olfactif. Je me régale.

Puis je plane vers le porche de la basilique. Mon amoureuse me suit. Quand deux pigeons s'aiment d'amour tendre...

Mon quartier général, c'est la place Saint-Marc : mon nid d'amour, mon garde-manger, mon royaume. Le parvis, les épaules des visiteurs, les bras tendus des enfants forment le territoire de ma confrérie colombine.

Mes ailes me portent souvent jusqu'aux toits. J'aime me réchauffer sur les ors des coupoles. De là-haut, je détaille les mosaïques de la basilique. Je suis à Byzance.

La journée s'annonce délicieuse : manger sans retenue, observer les touristes, contempler les merveilles de la ville. Car moi, je domine. Je vois tout.

En vérité, je suis un drone espion.

Je n'ai nul besoin d'ascenseur pour atteindre le sommet du Campanile. Un bon décollage, quelques judicieux battements d'ailes suffisent pour rejoindre le firmament. Là, je suis aux premières loges : j'observe les baisers fougueux, les disputes des amoureux, les manœuvres discrètes des pickpockets.

La tour de l'Horloge me fait face. J'ai l'heure en permanence. Peu de créatures peuvent se vanter d'avoir un tel balcon sur Venise.

À tire-d'ailes, je me dirige vers les gondoles. Je connais tous les gondoliers de Venise. Ils arborent une même élégance : harmonieuse, éclatante, presque théâtrale. Seule la couleur des accessoires distingue leurs confréries. Coiffés d'un panama écru ceint d'un ruban bleu ou rouge, ils assortissent marinière rayée, foulard et ceinture à cette couleur distinctive. Tous portent le traditionnel ample pantalon noir.

Chaque gondolier possède son propre répertoire de chants : les célèbres barcaroles. Ces mélodies ont inspiré les plus grands musiciens, de Liszt à Wagner, et enchanté écrivains et poètes, de Goethe à George Sand. Ce sont de véritables hymnes à l'amour, le sommet du romantisme vénitien.

Il m'arrive parfois d'embarquer pour une promenade, toujours avec Giovanni, mon gondolier favori. Je prends place à l'avant de la gondole, sur la proue effilée, et j'observe le spectacle des « calle » bordant les canaux, les touristes qui déambulent, les amoureux alanguis sur les banquettes de velours.

Mon parcours préféré me balade de la place Saint-Marc au pont du Rialto. Nous quittons le Rio dei Ferali ; la première barcarole de Giovanni nous berce jusqu'au Rio de San Salvador. Nous glissons devant l'église éponyme où repose l'ombre du Titien avant de déboucher sur le Grand Canal.

J'aime surprendre les regards émerveillés des passagers. La gondole est un nid de calme et de plénitude, une fontaine à rêves, une échappée loin du monde matériel. Le doux clapotis de l'eau contre la coque compose une mélodie apaisante tandis que les reflets mordorés de la lagune projettent leurs éclats sur les façades des palais qui se mirent dans l'eau, en fascinants jeux de lumière et de couleurs.

Ici, vous êtes dans une cité d'Éden.

Giovanni, qui parle toutes les langues, même la mienne, raconte l'histoire de Venise et des monuments qui bordent notre traversée.

Après avoir glissé sous les arches du Rialto, je décolle devant le Palazzo dei Camerlenghi. Me voilà à disputer l'espace aérien du Grand Canal aux mouettes tapageuses et agressives. Avant de regagner ma base de Saint-Marc, je décide de poursuivre jusqu'à Cannaregio et la Ca' d'Oro, au cœur du Ghetto, l'antique quartier juif. Giovanni raconte souvent à ses passagers que ce quartier* a donné son nom à tous les ghettos du monde. À l'origine, ce « sestiere* » était celui des fondeurs. La communauté juive y fut assignée dès le XVe siècle.

Ma balade aérienne se poursuit de *sestieri** en quartiers*. J'aime me poser sur les « altane », ces célèbres terrasses de bois suspendues au-dessus des toits. Jadis, les belles Vénitiennes, coiffées de capelines sans fond, y faisaient blondir leur longue chevelure sous le soleil. Aujourd'hui, je m'y prélasser seul, profitant d'un observatoire incomparable sur la ville.

De terrasse en terrasse, j'atteins Dorsoduro. Je fais halte au Squero de San Trovaso, le célèbre chantier naval où Giovanni a commandé une nouvelle gondole. Me voilà promu contrôleur des travaux.

L'embarcation touche à sa fin : belle, rutilante, noire à souhait. À Venise, toutes les gondoles sont noires. C'est la tradition. Giovanni explique souvent qu'en 1562 un décret du doge imposa cette couleur afin de limiter la compétition ostentatoire entre les riches familles vénitiennes.

La figure de proue argentée, dont les barres symbolisent les quartiers de Venise, scintille de mille éclats.

Après une courte halte au nid pour reprendre des forces et rejoindre ma bien aimée, nous repartons ensemble vers de nouveaux horizons. Un pigeon ne tient jamais en place. Toujours du mouvement, toujours de l'action..

Quelques battements d'ailes plus tard, nous faisons d'abord escale près de l'Arsenal pour picorer quelques restes de pizza abandonnés par des touristes. Il faut reprendre des forces avant de traverser la lagune jusqu'au Lido.

C'est la Mostra de Venise. Nous allons voir défiler les célébrités.

Notre première apparition remarquée est celle de Pénélope Cruz, superbe dans une robe blanche moulante. Une magnifique pigeonne humaine, bien incapable toutefois de voler.

Le Lido est le royaume de la jet-set humaine. Mais au-delà des plages, nous préférons Malamocco et le vieux centre historique. Le parvis de l'église San Niccolò est l'un de nos terrains de jeu favoris : nous y répétons nos acrobaties aériennes au-dessus des touristes, comme sur la place Saint-Marc.

Au-dessus des eaux de la lagune, d'autres spectacles nous attendent encore. Nous évitons tant bien que mal les mouettes dont les cris transpercent les tympanes. Elles jacassent pire que des pies.

Le retour à Venise s'effectue tranquillement, perchés sur le toit d'un vaporetto. Avant d'amarrer, nous faisons une halte sur l'île de la Certosa. Quel bonheur de retrouver le calme des jardins, de picorer quelques vermisseeux et de flâner parmi les lapins qui prolifèrent dans cette oasis oubliée des touristes.

Puis nous rentrons au bercail en longeant les jardins de la Biennale et la Riva dei Sette Martiri.

Nous retrouvons avec joie notre communauté. Les enfants tentent de nous approcher ; nous nous perchons sur leurs épaules, leurs bras tendus, parfois même sur leurs panamas. Nous avançons alors avec la démarche chaloupée d'Aldo Maccione, déclenchant les rires des passants.

Quel spectacle ! Un véritable carnaval de colombrins et de colombrines.

Après quelques disputes pour des graines convoitées, chacun regagne ses perchoirs favoris : les coupoles, le Campanile, la tour de l'Horloge, les fontaines et les rebords des fenêtres qui encadrent la place.

C'est notre volière d'amour.

Le paradis des colombridés.



Vénétie et Frioul-Julienne

Moi, Ettore, je suis un « rital », un vrai, de la deuxième génération. Ma terre d'origine se trouve au nord de Venise, du côté de Pordenone, et je la porte en moi comme une seconde peau, une peau que rien n'use, que le temps semble au contraire épaissir. Mes yeux bleus tiennent peut-être de quelques gouttes de sang autrichien ayant traversé, autrefois, cette frontière longtemps poreuse. J'y séjourne souvent. Là-bas, je ne visite rien : je rentre. *La mia permanenza preferita* - mon séjour préféré -, disent les Italiens, et le mot *permanenza* me convient mieux que *voyage*, car rien en moi ne bouge quand j'y suis, tout se dépose.

Je traverse ces paysages avec une gourmandise qui ne s'émousse jamais, et pourtant je ne saurais dire ce que je cherche exactement, un visage, une odeur, une phrase que ma mère aurait pu prononcer. Chaque étape ne m'apprend rien de nouveau ; elle confirme seulement ce que je sais déjà et que j'ai besoin de vérifier encore. Je m'inocule du rêve italien en permanence. J'aime sans condition, et cet amour-là ne raisonne pas.

Dans le Veneto, elle n'est pas unique. Vérone m'attrape autrement que Venise. Là où Venise se donne d'emblée, dans son cliché de ville romantique que tout le monde connaît avant même de l'avoir vue, Vérone me résiste un peu, me tient à

distance, et c'est peut-être pour cela que je m'y sens plus proche. Le fameux balcon, je le regarde avec une tendresse amusée plus qu'avec du recueillement : il y a quelque chose de doux dans cette gigantesque supercherie collective, cette légende que des millions de gens viennent nourrir sans y croire tout à fait. Je m'y suis surpris moi-même à imaginer une sérénade adressée à une Juliette qui est un mythe et je n'ai pas eu honte de ce ridicule-là.

Son immense amphithéâtre romain, admirablement conservé, accueille encore opéras et spectacles grandioses durant toute la saison estivale et je reviendrai un soir pour monter au septième ciel musical. Quant au centre historique, je n'y manquerais pour rien au monde. La Piazza delle Erbe et son marché comptent parmi mes haltes favorites.

Puis vient la Brenta, et avec elle une sensation plus ancienne, presque filiale : celle d'appartenir à un ordre des choses qui m'a précédé et me survivra. Devant la Rotonda dressée sur sa colline, je ne pense presque jamais à l'architecture elle-même, je pense à la certitude tranquille qu'elle dégage, cette idée qu'un lieu puisse être achevé, qu'il n'attende plus rien. Goethe avait raison d'y voir un sommet ; moi j'y trouve surtout une forme de paix que je ne rencontre nulle part ailleurs, pas même chez moi.



Ce matin-là, à l'heure où blanchit la campagne, je quitte Pordenone et les abords de la base américaine d'Aviano, en direction de Padoue. Je ne note plus vraiment les étapes : elles se fondent les unes dans les autres, comme font les souvenirs anciens quand on cesse de vouloir les classer.

En chemin, je fais une halte devant une autre œuvre du Palladio : la villa Godi Malinverni, sa première réalisation majeure. Un excellent prélude à la journée. C'est un petit déjeuner complémentaire parfait, de quoi rehausser la bonne humeur déjà dopée par les beaux paysages que je traverse.

Je retrouve toujours avec la même émotion, le pont couvert de Bassano del Grappa, jeté au-dessus de la Brenta. Construit au XVI^e siècle, il a résisté longtemps aux crues avant d'être détruit par les bombardements de la Seconde Guerre mondiale.

Reconstruit à l'identique par les chasseurs alpins, il demeure un hommage permanent au génie palladien.

À Padoue, quelque chose me touche sans que je sache bien pourquoi, un parfum de Portugal qui flotte dans les ruelles, en mémoire du saint venu de Lisbonne. Ma tante, Zia Gianna, m'avait recommandé de franchir le seuil de la basilique un cierge à la main, puis de tourner trois fois autour de l'édifice en récitant une formule à moitié sérieuse pour retrouver ce qui s'était égaré. Sacrée Zia, toujours impayable, et pourtant je le fais, avec une application presque religieuse, comme si obéir à ce rituel me rapprochait d'elle plus que de n'importe quel saint et je récite la prière de circonstance : Saint Antoine de Padoue, grand voleur, grand filou, rendez-nous ce qui n'est pas à vous !

Selon elle, je retrouverais ainsi tous mes souvenirs égarés.

C'est au cours de ce marathon improvisé que mon regard s'arrête sur deux femmes assises contre les pierres du soubassement. Elles parlent avec cette nonchalance italienne que j'aime tant, cette manière de laisser filer les mots sans hâte, comme si le temps ne comptait pour rien. « Ma che... magari... Dio mio ! » Je ne cherche pas à comprendre ce qu'elles se disent. Ce qui me retient, c'est autre chose : la certitude confuse que cette scène ordinaire, banale entre toutes, contient plus de vérité sur ce pays que tous les monuments que j'ai traversés ce jour-là. L'une, chignon tiré, jambes croisées ; l'autre, penchée comme *Le Penseur* de Rodin, un sac de provisions pendant jusqu'au sol. Je reste un instant de trop à les regarder, et je repars presque à regret.



De Padoue à Chioggia, je laisse les paysages me traverser sans les nommer, champs, vignes, fermes dans la lumière. Ce n'est plus un décor, c'est une respiration.

Cette campagne paisible agit comme une mise en bouche avant le dessert : Chioggia.

À Chioggia, boire un verre de vin blanc devient une évidence, presque un devoir de fidélité. Un *ombra*, comme disent les Vénitiens. Pour un rital de Pordenone attaché à la terre de ses ancêtres, je choisis un Lison-Pramaggiore, dont la fraîcheur d'agrumes me ramène, je ne sais comment, à des étés que je n'ai pourtant pas connus, ceux de mes parents, avant l'exil. Le temps suspend sa course. Je me tiens dans une sorte de purgatoire heureux, suspendu entre deux mondes qui sont pourtant le même.



À Pordenone, Zia Gianna m'attend dans sa petite *casina*, avec ses pâtes au jambon San Daniele, son bollito misto, ses *fritulas* aux raisins secs, et dans chaque bouchée, quelque chose qui ressemble moins à un repas qu'à une transmission.

Trieste referme le voyage, mais referme mal, comme referment les choses qu'on n'a pas fini de comprendre. Je suis heureux d'avoir parcouru une fois de plus la terre de mes aïeux, cette région pauvre qui poussa jadis mes parents à l'exil et qui aujourd'hui prospère sans eux, sans moi, comme si l'histoire avait continué son cours de son côté pendant que la nôtre s'écrivait ailleurs.

J'ai deux patries, et je ne cherche plus à les départager. Celle-ci reste la première dans mon cœur, non parce qu'elle vaudrait davantage, mais parce qu'elle est celle du sang plutôt que celle de l'éducation. Je porte les deux sans les confondre ni les opposer.

Trieste respire cette même dualité qui m'habite, romaine, vénitienne, autrichienne, toutes ces strates superposées sans jamais s'effacer les unes les autres. Devant le château de Miramare, blanc sur son promontoire, je pense moins à l'archiduc Maximilien qu'à cette mélancolie particulière des lieux qui ont vu passer plusieurs mondes sans appartenir tout à fait à aucun. C'est peut-être cela, être rital : appartenir à plusieurs mondes sans être tout à fait de l'un ou de l'autre, et ne plus vouloir choisir.

Mon prochain voyage m'apprendra sans doute peu de choses nouvelles sur l'Italie. Mais j'en attends autre chose : qu'il confirme, une fois de plus, ce que je porte déjà

en moi, cette double appartenance qui ne se résout jamais tout à fait, et qui n'a d'ailleurs pas besoin de se résoudre. Il y a une vieille chanson de Claude Barzotti qui me revient parfois, sans que je la cherche, et qui dit à peu près cela : qu'on peut rester rital jusque dans le geste et la parole, avoir adopté les saisons d'un pays sans que la musique intérieure change de nationalité.... **Je suis rital** et je le reste.



La Ligurie

Enchantement des pérégrinations ligures : *tra la lera... tralalero*. Je ne plaisante pas, car cette onomatopée désigne un mode musical traditionnel et polyphonique propre à cette région maritime, trait d'union entre la France et la belle Toscane. Polyphonies de lumières et de couleurs : telles sont les bases de la palette de l'artiste divin, le *pittore* céleste qui a tendu sa toile d'ouest en est, en forme de croissant, tel un bonnet d'Arlequin.

Tout de suite après Vintimille, on prend la direction de Bussana laVecchia, le village sinistré par le tremblement de terre de 1887. Perché sur un promontoire rocheux, Bussana semble faire un pied de nez au mauvais sort. Une communauté d'artistes a décidé de lui redonner vie et panache. On gravit péniblement la route sinueuse et escarpée. Puis l'on se perd dans les ruelles pavées, bordées de ruines partiellement réhabilitées par des artisans d'art et des peintres.

Des cascades de bougainvilliers dégoulinent des toits béants. Des chats noirs, caramels, blancs ou tigrés font office de statues vivantes sur les nombreuses

marches disloquées qui conduisent vers les hauteurs du village et vers l'église estropiée qui, privée de toit, bombe encore le torse de son élégant fronton.

Bussana fut la dernière étape de ma première visite en Italie. J'y repense avec une immense nostalgie, car ce voyage fut pour moi un choc émotionnel, un véritable coup d'accélérateur dans ma passion pour l'Italie.

On redescend ensuite vers Sanremo qui évoque, bien sûr, le festival et la chanson italienne ; pour moi, c'est aussitôt *Non ho l'età*, souvenir vibrant de mes quinze ans. Après de nombreux tunnels impressionnants, percés dans une route accrochée au flanc des montagnes, on atteint enfin Gênes.

Majestueuse, noble, bourgeoise, la ville nous aspire dans les dédales de ses ruelles baignées d'un air marin, iodé à souhait. Ses palais s'étirent vers le ciel comme pour rivaliser avec les clochers. On descend vers le port qui grouille d'activités et semble enlacer la Méditerranée. Il garde encore en mémoire les déambulations de l'enfant génois Christophe Colomb et les pas du conquérant Giuseppe Garibaldi. Ici, l'histoire nous enveloppe à chaque détour.

Puis l'on s'achemine vers les Cinque Terre sans encore mesurer le choc visuel qui nous attend. Depuis la route qui domine ce territoire de rêve, rien ne laisse deviner qu'en contrebas se cache la merveille des merveilles.

On serpente quelques kilomètres dans la verdure, entre des rochers éclaboussés de bougainvilliers, de lauriers-roses et de mimosas. D'étonnants vignobles dévalent vers les villages et exhibent des grappes dorées, presque transparentes, qui éveillent les glandes salivaires et déclenchent de gourmandes bouffées d'envie. On ne peut s'empêcher de rêver aux histoires d'amour qui s'y sont déroulées, aux romans qu'elles ont inspirés, comme *Le Thé des amants* de Corine Angelli.

Dans les villages, les rues ne montent ni ne descendent : elles escaladent. Escaliers, arches, passages étroits, petites places ouvertes sur le vide composent un véritable labyrinthe vertical. Les façades rouges, jaunes, oranges ou roses flambent sous le soleil. Des pots de basilic parfument les fenêtres. Partout résonnent des éclats de voix italiennes, rapides et musicales.

On s'abandonne à la sensualité brute des rues. On s'arrête devant les *trattorie*. Les menus deviennent des promesses de bonheur : *focaccia* encore tiède, *trofie al pesto*, anchois marinés, poulpes, calamars grillés, langoustines baignées d'huile d'olive et de citron. Le vin blanc des Cinque Terre accompagne cette cuisine simple et lumineuse, née de la mer et du soleil. Une véritable poésie culinaire.

Puis l'on atteint un petit port. Une horde de mouettes tourne au-dessus des pêcheurs qui débarquent leurs caisses argentées. Les chalutiers et les barques peintes de bleu, de rouge ou de vert se balancent doucement sur les frisures des vagues. Les reflets du soleil éclatent sur l'eau comme des éclats de verre.

Alors commence cette lente errance ligure faite de sentiers côtiers, de criques secrètes, de plages de galets et d'escaliers interminables. À chaque détour surgit un nouveau paysage plus émouvant encore que le précédent.

D'escaliers en rochers, de plages en sentiers côtiers, on découvre d'autres cales, de nouvelles criques, des paysages toujours plus pittoresques. On se vautre avec délice dans ce paradis d'artistes. Et pourtant, déjà, naît en nous le désir d'autres balades italiennes, comme si la Ligurie n'était qu'une première promesse de l'Italie éternelle.



La Toscane

Je poursuis ma frénésie italienne en Toscane. Rien ne semble pouvoir rassasier cette faim qui me dévore. Une fringale de culture, un appétit insatiable de beauté, un débordement sensoriel me foudroient littéralement. Ici, chaque détour de route est une révélation, chaque colline une promesse, chaque village perché un tableau.

Le visuel est la première marche que je gravis avec un enthousiasme presque enfantin. Les ifs dressent leur silhouette sombre comme des sentinelles immobiles. Les pins parasols ouvrent leurs cimes en ombrelles majestueuses. Les champs de tournesols, tournés vers le soleil, embrasent l'horizon de leurs jaunes éclatants. Quant aux terres, tantôt brunes, tantôt rouges, tantôt ocre brûlé, elles semblent avoir été pétries par une main de peintre davantage que par les siècles. La Toscane ne se contemple pas : elle éclabousse les pupilles, elle envahit le regard.

Je sens naître en moi une irrépressible envie de créer. Les couleurs réclament des pastels, les reliefs des fusains, les lumières des huiles. J'aimerais saisir cette vibration si particulière qui flotte entre ciel et terre, cette harmonie que les mots peinent à retenir et que seule la peinture semble capable d'approcher.

Au secours, Vasari ! L'érudit qui sut raconter les magiciens de la couleur ! Viens donc au secours de ton admirateur émerveillé. Vite : une toile, des pinceaux, une palette, un chevalet ! Qu'un atelier surgisse au détour d'un cyprès, qu'un maître me prête un peu de son regard. Car devant cette Toscane, je ne suis plus seulement voyageur ; je redeviens élève, humblement assis sur le banc des artistes, tenté de croire que la beauté peut encore s'apprendre.



Pastels M. Le Guyader

SAN VIVALDO

Que j'aborde la Toscane par le nord, l'est, le sud ou l'ouest, c'est toujours le même ravissement. Cette fois, nous avons choisi de nous poser au centre de la région, dans un charmant hameau au joli nom de San Vivaldo, proche de San Gimignano.

Notre maison toscane est un long corps de ferme dominant la campagne verdoyante et les collines de Montaione. Elle s'étire le long de l'unique rue du village. Devant chaque habitation, une chaise ou un banc est installé directement sur la chaussée : observatoire stratégique des villageois, boudoir à ciel ouvert dédié aux conversations et aux commérages du quartier.

La propriétaire, Betty, que nous surnommons « la Comtesse » nous accueille chaleureusement. Ce surnom lui vient de la grande demeure familiale où elle réside, à l'entrée du domaine agricole. Mais sa véritable noblesse est celle du cœur. Betty débordait d'attentions et de gentillesse envers ses clients, qu'elle traitait comme des invités.

Je garde un souvenir heureux de nos conversations en italien dans son jardin. Nos filles se rappellent encore les glaces qu'elle leur apportait à l'heure du goûter, près de la piscine qui jouxtait la propriété.

Les hirondelles nous faisaient fête. Elles rasaient l'eau du bassin pour s'y désaltérer avant de regagner leurs nids sous la gouttière du préau, qui servait aussi de salle de ping-pong.

Très vite, la petite communauté villageoise nous devient familière. Un vieux monsieur au fort caractère, peut-être à cause de son nom, Garibaldi, nous entraîne chaque matin dans les arcanes des potins locaux.

Le lieu nous adopte, et nous le lui rendons bien. D'ailleurs, nous y reviendrons plusieurs fois.

Le pittoresque bar-épicerie-restaurant du village fait naturellement partie du décor. On y est accueilli par un vieux couple et leur fille. Outre l'extrême affabilité des tenanciers, on y trouve tout.

Le matin, avant la grande chaleur et surtout avant notre programme de visites, nous nous accordons une marche de santé. La campagne offre mille possibilités, mais invariablement nous choisissons soit la promenade vers le sanctuaire de San Vivaldo, soit la route de Volterra et, plus précisément pour nous, celle du vieux cimetière.

Les promenades vers le sanctuaire nous entraînent d'abord le long de petites chapelles disséminées dans la campagne, dont l'une rappelle curieusement le profil du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Un peu plus loin apparaissent l'église puis le couvent, avant que le chemin ne s'enfonce dans les sentiers creux et les champs où la terre rouge dégage une odeur dense et singulière.

La marche vers le cimetière possède une tonalité différente, sans doute guidée par une forme discrète de taphophilie. Après quelques kilomètres à travers la campagne, nous pénétrons presque rituellement dans le *camposanto*. En parcourant les tombes anciennes, mais pas seulement, puisque le fils de notre ami Garibaldi y repose également, nous tentons d'imaginer la vie des disparus. Rien de morbide pourtant dans cette démarche. C'est plutôt comme ouvrir un livre d'histoire ou un roman consacré à un passé lointain dont tous les protagonistes auraient disparu. Perdu au milieu de la campagne, ce lieu respire le silence et la sérénité.

SAN GIMIGNANO

Quand on séjourne à San Vivaldo, la première excursion conduit inévitablement à San Gimignano, situé à quelques encablures. Une route sinueuse bordée de talus fleuris et de champs de tournesols nous y mène. L'apparition de la cité surprend toujours : perchée sur sa colline, elle émerge d'une succession de terres ocres, de vignes et de champs lumineux, hérissée de hautes tours qui lui valent le surnom de « Manhattan médiéval ».

Nous pénétrons dans la ville par une allée de majestueux ifs semblant présenter les armes pour saluer notre arrivée. San Gimignano est certes une cité historique, un livre du passé que l'on découvre page après page, mais lors de notre première visite elle s'impose surtout comme un havre de charme, un véritable coup de cœur.

Après avoir longé les remparts, nous franchissons une porte monumentale qui débouche sur la magnifique Piazza della Cisterna, au centre de laquelle trône un ancien puits fleuri. Les enfants repèrent immédiatement le musée des tortures médiévales. Plus loin, nous nous asseyons à l'ombre, sur les marches de l'église, pour écouter un chanteur de rue.

Très vite, une terrasse chaleureuse nous accueille pour déguster un *tartuffo affogato al caffè*, sans doute le meilleur que j'ai savouré en Italie. Afin de stimuler l'enthousiasme des enfants, nous décidons ensuite de compter les tours. Bien sûr, l'Italie regorge de villes hérissées de clochers et de fortifications, mais ici les tours possèdent une harmonie et une élégance particulières. Nous en recensons quatorze, alors que notre guide évoque l'existence de soixante-douze maisons-tours à l'origine. Cela laisse imaginer la richesse et la puissance de la cité à l'époque de Léonard de Vinci, dont le village natal se situe non loin de là.

VOLTERA

Volterra constitue naturellement l'étape suivante. Depuis Colle di Val d'Elsa, nous délaissions la route principale pour emprunter celle des crêtes, qui serpente au-dessus d'une succession de collines multicolores. Ce promontoire offre une plongée vertigineuse dans la beauté infinie des paysages toscans. À chaque virage, les panoramas bouleversent le regard.

Nous avançons comme sur une corde tendue au-dessus des vallées couvertes de vignes. Tout au long de cette traversée, mes yeux sont frappés par une symphonie

de couleurs qui évoquent les arrière-plans des tableaux des maîtres siennois et florentins. Délire toscan, ivresse picturale... Je transpire la passion ; l'Italie semble s'écouler par tous mes pores. *Beauté, luxe, calme et volupté* : bien au-delà de Baudelaire, c'est toute une civilisation qui invite au voyage.

En Toscane, les éléments dialoguent entre eux et avec nous. Les pierres, les arbres, les fleurs, la terre et les hommes nous entraînent dans leur univers. Volterra est précisément la cité de la pierre. Toutes les époques s'y superposent : étrusque, romaine, médiévale, Renaissance, jusqu'aux siècles contemporains. Elles composent un ensemble architectural d'une remarquable harmonie.

Volterra est une ville vivante, pleinement réconciliée avec toutes les strates de son histoire. À chaque détour de rue, elle actionne avec habileté la machine à remonter le temps. Ici, rien ne paraît figé : on ne rêve pas le passé, on l'habite presque physiquement.

COLLE DI VAL D'ELSA. PIENZA

La Toscane centrale nous entraîne ainsi de coup de cœur en coup de cœur : Colle di Val d'Elsa ondulant sur son promontoire ; Pienza, avec le palais de Pie II Piccolomini et surtout ces deux rues suspendues au-dessus de paysages irréels, la *Via del Bacio* - la rue du Baiser - et sa jumelle, la *Via dell'Amore*. Comment ne pas succomber ?

SIENNE

Sienne enfin nous paraît irréelle. La Piazza del Campo est un joyau unique au cœur de la cité, un diamant brut autour duquel gravitent d'autres merveilles. Le Duomo resplendit de tous ses marbres. Sa façade déploie sa dentelle gothique avec panache.

À l'intérieur, le pavement de la nef, les piliers rayés, les chapelles de marbre incrustées de mosaïques composent un véritable feu d'artifice d'arabesques, de symboles et de couleurs. Fresques et plafonds nous enveloppent dans un tourbillon de lumière. Le ressenti est fulgurant mais difficile à exprimer tant on est étourdi par la rayonnante beauté du lieu.

Nous sommes arrivés à Sienne la veille du Palio. Dès les premiers pas dans la vieille ville, nous comprenons que nous n'assisterons pas simplement à une fête



populaire, mais à un événement qui fait vibrer tous les siennois, qui appartient profondément à leur inconscient collectif.

Les ruelles sont envahies d'une foule excitée. Des drapeaux aux couleurs des contrades flottent entre les maisons de briques, des fanions traversent les rues étroites et chaque quartier affiche fièrement son emblème.

En nous éloignant des artères les plus fréquentées, nous découvrons une tout autre agitation. Dans chaque contrade, les *contradaioli* veillent sur leur monture avec une attention qui confine à une dévotion quasi religieuse. Les chevaux sont installés dans des écuries provisoires, parfois à même la rue. Les héros du lendemain sont longuement brossés, les sabots inspectés. Les selles et les harnais sont vérifiés une dernière fois. Surtout, on parle à voix basse, on caresse une encolure, on observe le moindre signe de nervosité.

Nous sommes frappés par le silence qui règne autour des animaux. À quelques rues de là, la ville chante et rit. Les regards des soigneurs en disent long : ils savent que demain, en moins de deux minutes, ces chevaux feront vibrer toute la Piazza del Campo et seront la gloire de leur quartier.

À mesure que la journée décline, les longues tables apparaissent sous les guirlandes de lumières. Les habitants installent des centaines de chaises dans les rues fermées à la circulation ou décorent les chapelles où l'on viendrait bénir les chevaux avant la course.

Toute la ville semble retenir son souffle. Demain, lorsque les sabots martèleront les pavés de la Piazza, ce ne sera pas seulement une course. Ce sera l'aboutissement d'une année entière d'attente, de passion et de fierté, une liesse indescriptible.

Nous repartons avec quelques drapeaux de contrades qui sont les favorites de ce nouveau pallio.

LA ROUTE DE FLORENCE

Sur le chemin du retour vers San Vivaldo, nous faisons halte à Monteriggioni, village fortifié dominant les vignobles du Chianti. Derrière ses puissants remparts apparaît une vaste place entourée de maisons médiévales et d'une sobre église romane. Cette forteresse protégeait autrefois les Siennois contre les Florentins au XIII^e siècle. Dante lui-même l'évoque dans l'*Enfer* de la *Divine Comédie*. La place centrale est un terrain de jeu idéal pour les enfants qui ne manquent pas de nous le montrer en courant dans tous les sens.

Quelques lieues plus loin se trouve San Donatino, la douce retraite de Léo Ferré. Son domaine viticole produit des vins remarquables que sa veuve nous fit déguster. Mais plus encore que la dégustation, nous avons eu le sentiment d'approcher l'intimité du chanteur.

Sur la route de Florence, nous faisons étape à Certaldo, village natal de Boccace, où la visite de la Casa Boccaccio s'impose naturellement. Je me remémore alors avec nostalgie le *Décameron*, étudié jadis sur les bancs de l'université. Cette œuvre inspira les plus grands cinéastes italiens : Fellini, De Sica, Visconti ou Pasolini, dont le film éponyme demeure un chef-d'œuvre du cinéma italien.

Découvrir la Toscane est une aventure infinie, subtile et grandiose, traversée de sensations multiples. Cette terre constitue un trésor artistique, historique, architectural, littéraire, intellectuel, culturel et gastronomique. Véritable foyer rayonnant, elle a irrigué l'Occident depuis le Moyen Âge dans les domaines du commerce, de la finance et des arts sous toutes leurs formes. En ce qui nous concerne, l'adhésion est totale.

La langue toscane elle-même est devenue la *lingua madre* de l'italien moderne. Voilà sans doute une raison supplémentaire, et non des moindres, de l'attraction profonde que ce territoire exerce sur moi, l'italianiste vicéral.

EN CHEMIN POUR FLORENCE

Nous poursuivons notre périple toscan à travers les vignobles du Chianti. La route déroule devant nous une palette infinie de verts, du plus tendre au plus profond. Route des vins ou route de l'espérance ? Voilà le délicieux dilemme du coloriste superstitieux autant que de l'œnophile passionné. Les deux, finalement, se marient à merveille.

Après une halte dégustation à Greve in Chianti, nous atteignons les abords de Florence, presque essoufflés d'avoir tant approché le sublime. Nous nous demandons même si nos regards pourront encore absorber les merveilles florentines.

FLORENCE

Très vite, nous gagnons le cœur de la cité et nous plongeons dans les ruelles foulées jadis par tant de figures illustres : les Médicis, Michel-Ange, Léonard de Vinci, Botticelli... Sur la Piazza della Signoria, l'histoire nous avale. La copie du *David*, l'original reposant à la Galerie de l'Académie, semble nous adresser un clin d'œil avant de nous inviter à pénétrer dans le Palazzo Vecchio et les musées voisins.

Plutôt que d'emprunter directement le Ponte Vecchio pour rejoindre le Palazzo Pitti, nous choisissons le passage suspendu qui le surplombe. Il est grisant d'imaginer Laurent le Magnifique parcourant chaque jour ce corridor entre le siège du pouvoir et sa résidence, de l'autre côté de l'Arno. Les enfants adorent ce passage secret ; le mystère décuple leur enthousiasme.

Nos pas nous conduisent ensuite vers le majestueux Duomo, dominé par son immense coupole de briques rouges et accompagné de son imposant campanile. Face à lui, le baptistère et ses portes de Ghiberti ajoutent encore à la magnificence du lieu.

Mais nos estomacs de voyageurs finissent par nous rappeler à l'ordre. Nous nous rapprochons alors du Mercato del Porcellino, autour duquel foisonnent restaurants, trattorias et pizzerias. Impossible de résister à une bistecca alla fiorentina, suivie d'une généreuse schiacciata con l'uva, accompagnée d'un Chianti Classico. Le quartier est imprégné d'odeurs de friture, mêlées aux parfums des herbes aromatiques et des agrumes. À l'entrée du marché trône la célèbre statue du Porcellino. Les enfants s'empressent d'aller lui caresser le groin, comme le veut la tradition, dans l'espoir de revenir un jour à Florence.

Rassasiés, nous poursuivons notre balade jusqu'aux rives de l'Arno, au pied des Offices. La sieste devient alors une nécessité. Sous les arcades, un artiste de rue nous convainc de réaliser les portraits de nos deux filles. La fraîcheur du portique, l'observation attentive du dessin et la lenteur de l'après-midi nous entraîne finalement dans une torpeur méditative. Le résultat est concluant : deux magnifiques souvenirs de Florence.

J'allais oublier Girolamo Savonarola, le moine dominicain, inquisiteur avant l'heure, devenu le symbole du fanatisme religieux florentin, avant de périr lui-même sur le bûcher. Nous parcourons les couloirs du couvent San Marco dont il fut le prieur. Dans l'austérité de sa cellule, le silence est si dense qu'il semble conserver l'empreinte de son occupant. On finirait presque par croire que son fantôme erre encore entre ces murs, et que les pierres ont conservé jusqu'à son odeur. L'imagination, il est vrai, trouve ici un terrain particulièrement fertile.

Adieu Florence, bonsoir Lucques.

LUCCA

Installés à la terrasse d'un restaurant de l'insolite Piazza dell'Anfiteatro, nous rêvons à l'ancien amphithéâtre romain dont l'ovale demeure miraculeusement préservé. Les gradins ont laissé place à d'harmonieuses habitations, mais l'âme du lieu semble intacte. Lucques possède ce charme paisible et raffiné qui se révèle à chaque détour de rue.

San Vivaldo nous réclame. La « Comtesse » nous attend. Une journée de farniente s'impose pour digérer ce trésor visuel et intellectuel accumulé au fil de nos escapades. Piscine pour les filles ; promenade vers le sanctuaire ou le cimetière pour moi ; grillades au feu de bois ; parfois même une partie de tennis improvisée... en pantoufles. Oui, cela m'est réellement arrivé. Mon relâchement était tel que cette scène fit rire tout le monde pendant des années et demeure encore aujourd'hui une anecdote attachée à ma réputation familiale.

L'ILE D'ELBE

Puis on se laisse entraîner sur les traces de Napoléon. L'île d'Elbe son deuxième royaume après la Corse. Depuis Piombino, nous embarquons sur un impressionnant aéroglisseur. La traversée est rapide, grisante, cheveux au vent, vers ce qui fut la dernière parcelle de l'Empire.

Les guides touristiques parlent d'un écrin de verdure ; nous préférons l'expression de « rocher impérial ». Chauvinisme français oblige. La villa de Napoléon domine la falaise tandis que, au loin, la Corse semble narguer l'histoire du regard. On imagine facilement Bonaparte, debout sur sa terrasse, la main glissée dans le gilet,

rêvant obstinément de reconquête. Impossible de ne pas songer au tourment intérieur qui devait l'habiter.

LARDERELLO

De retour sur la terre ferme, avant de retourner au bercail, nous faisons une incursion à Larderello. Bien avant d'y parvenir, d'immenses panaches de vapeur signalent déjà sa présence. La ville paraît étrange, presque irréelle, traversée d'un enchevêtrement de tuyaux et de conduites. Une forte odeur de soufre nous enveloppe aussitôt.

La « vallée du diable » mérite pleinement son nom. Vulcain semble y avoir laissé son empreinte à travers ses solfatares et ses cratères fumants. Lieu lunaire et fascinant, Larderello attire les visiteurs depuis l'époque étrusque et romaine, lorsqu'elle était encore qu'une station thermale. Aujourd'hui, l'industrie domine : le site produit une part considérable de l'électricité géothermique mondiale.

PISE

Pise, quant à elle, n'est certainement pas un pis-aller(sic), même si l'attention se concentre naturellement sur la tour penchée et la basilique imaginées par l'architecte Bonano Pisano. L'ensemble marmoréen forme une composition d'une rare élégance, comme croché par un dentelier de génie. La proximité des carrières de Carrare explique sans doute l'éclat exceptionnel de ce marbre blanc qui illumine la place.

Ce récit pourrait se prolonger indéfiniment tant la Toscane est une source inépuisable de beauté, d'histoire et d'émotions. Les vingt régions italiennes possèdent chacune leur identité, façonnée par les siècles, les hommes, les langues et les arts. Mais la Toscane occupe, selon moi, une place à part. Elle réunit tout : l'histoire, l'art, les paysages, l'architecture, la littérature, la gastronomie, la langue-mère de l'italien moderne et cette lumière unique qui transforme chaque voyage en enchantement.



La Puglia du centre-sud

Carnets d'un fils prodigue

En ce beau matin de septembre, je me réveille dans mon lit d'enfant. Candido, le fils prodigue, est revenu passer quelques jours dans la demeure familiale de Cellino San Marco, province de Brindisi.

Je peux me prévaloir, avec une fierté bien assumée, d'être le voisin d'un chanteur de légende. Car Albano Carrisi, lui aussi enfant de Cellino, est mon voisin de toujours. La Felicità, son tube des années 80, est ma chanson fétiche, celle de notre contrée natale et de mes étés d'enfance. Les Pouilles du Sud, c'est ma felicità personnelle : j'y ai des amis, de la famille, des racines enchevêtrées dans chaque village, chaque campagne, chaque anse de mer. Chacun, à sa façon, me raconte son territoire avec l'amour tranquille de celui qui n'a jamais eu besoin de le quitter pour l'apprécier. Je vais partir de ma ville de naissance et me laisser porter, au gré des retrouvailles, comme dans un jeu de piste

Brindisi

Daniele m'a donné rendez-vous sur la place du Dôme. Un forte abbraccio, une accolade longue et chaleureuse, donne le ton. Nous nous sommes connus sur les bancs de l'université de Lecce, et les liens tissés là-bas n'ont jamais relâché leur étreinte.

Ciao Candido, me dit-il, je te propose de commencer par les ports.

Brindisi fut, depuis l'Antiquité, le débouché maritime de la péninsule, la place forte de la Grande Grèce. Et la Grèce, ici, n'est pas qu'un souvenir : le griko, dialecte issu du grec ancien, compte encore quelque 20 000 locuteurs dans la région. Sa curiosité ? Il s'écrit en caractères latins, comme un pont jeté entre deux civilisations. Depuis la cathédrale, nous descendons le grandiose escalier virgilien, là où naquit, dit-on, Publius Virgile Maron, avant de déboucher sur les quais. Une terrasse face à la mer, un verre de Verdeca blanc et vif : le palais s'éveille d'un coup. Sur l'autre rive, le villaggio dei pescatori nous fait signe.

Mais nous avons décidé de faire la virée des ports. On s'achemine vers le château Svevo, forteresse médiévale commandée par Frédéric II avant ses noces avec

Yolande de Brienne, édifice que se sont ensuite disputé les Hohenstaufen, Charles d'Anjou et les Aragonais. Daniele, intarissable sur l'histoire de sa ville, m'abreuve d'anecdotes savoureuses : le mariage impérial du XIII^e siècle, le roi Victor-Emmanuel III et la reine Elena qui en firent leur résidence pendant la Seconde Guerre mondiale.

Nous contournons ensuite le seno del Levante, longeons la via del mare jusqu'au port antique, le plus important de l'empire romain, puis rejoignons Amios au bout de la longue digue Trapanelli. Il nous attend, souriant, aux abords de l'île Pedagna Grande, zone militaire depuis l'Antiquité. On entend encore les sirènes de l'Odyssée, les soirs de pleine lune, nous murmure-t-il avec un humour de conteur. Il nous guide ensuite vers l'église orthodoxe San Nicola, érigée au début du XX^e siècle grâce à la générosité du tsar Alexandre III.

La faim nous rappelle à la réalité. Des orecchiette alle cime di rapa, bien sûr, il n'y avait pas à hésiter. Un Primitivo Rosato Attanasio, élégant et frais, parachève le bonheur. Encore la Felicità.

Ostuni

Mon cousin Giorgio réside à Ostuni, la ville blanche. J'emprunte la route côtière ; trente minutes plus tard, j'atteins les contreforts de la colline immaculée. La pause café sur la place de la Liberté s'impose avant l'ascension, un ristretto bien serré pour affronter la montée vers le Dôme.

La vieille cité se déploie en gradins jusqu'au bas de la colline, toute de blanc vêtue. Ses ruelles tortueuses, ses façades blanchies à la chaux qui débordent les bougainvilliers roses, ses rebords de fenêtres flamboyants de géraniums, Ostuni rivalise, sans rougir, avec les plus beaux villages d'Andalousie ou des îles grecques.

Monopoli, Polignano a Mare

L'appel de la mer nous pousse vers Monopoli. Un restaurant sur le port, une terrasse ombragée sur les quais : le décor est planté. Le menu du jour annonce une scapece, petits poissons frits, vinaigre, chapelure, safran. Nos papilles frémissent. Un Polvanera blanc, aux arômes de thym et de réglisse, titille le palais avec une fraîcheur presque impudente.

Polignano a Mare approche. Je suis impatient de revoir ce bijou que les guides touristiques n'en finissent plus d'encenser, à juste titre. Une barre de maisons

blanches perchée sur une falaise blanche, se mirant dans l'Adriatique : au Punto panoramico Largo Ardito, l'image est celle d'une aquarelle vivante, irisée, changeante. La photo qui marquera tous les albums.

Alberobello

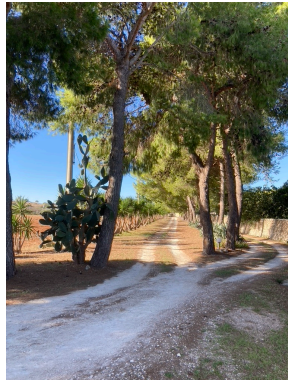


Notre but ultime de la journée : Alberobello, sous un beau coucher de soleil. Une étape rafraîchissante à Conversano s'impose, belle ville d'histoire, dotée d'un château aragonais que les Normands ont construit. Frédéric II en fit une résidence. Les comtes d'Acquaviva d'Aragon y résidèrent pendant des siècles. Le serveur du bar nous raconte qu'entre 1808 et 1815, le dernier comte soutint Murat, beau-frère de Napoléon, roi de Naples, avant de se rallier prudemment aux Bourbon à la chute du Français. En 1870, la famille adhère à l'unification italienne. Rideau sur la saga comtale.

Alberobello nous ouvre les bras en fin d'après-midi. Le soleil teinte de roux la forêt rocailleuse des trulli. Ces cônes de pierre, vus depuis la route, forment un paysage unique, presque irréel. Dans le labyrinthe de leurs ruelles pavées, le monde moderne s'efface. Les symboles peints en blanc sur leurs toits, croix, étoiles, soleils, donnent au lieu une dimension presque ésotérique. La nuit tombée, les illuminations achèvent de faire basculer Alberobello dans un univers de conte.

Giorgio, expert en légendes des Pouilles, me raconte, avec un plaisir mal dissimulé, celle des trulli : deux frères siamois épris de la même femme. Pour abriter cet amour impossible, ils firent construire une maison à leur image, un trulli à deux cônes. Ils ne furent pas heureux, et n'eurent pas d'enfants. L'amour, la jalousie, peut-être pire encore : les grands sites portent toujours les histoires les plus sombres.

Lecce et la Masseria



À Lecce, c'est Irina qui nous accueille dans sa masseria, Li Campi, ferme-auberge ancestrale au sud de la ville, tapie au fond d'une majestueuse allée arborée. Elle nous ouvre les bras avec chaleur, nous installe dans une chambre fraîche où un lit à baldaquin m'attend. Après une douche, nous rejoignons la Piazza del Duomo pour retrouver quelques amis d'université. Un Amalfitano pétillant, notre spritz du Sud, récompense ces retrouvailles.

Lecce est vivante. Les palais et les églises baroques, sculptés dans la lumineuse pierre locale, semblent monter la garde sur le défilé incessant des promeneurs. Pourtant, derrière cette exubérance baroque affleure une cité bien plus ancienne. Au détour d'une rue surgissent les vestiges de l'amphithéâtre romain, dont les gradins émergent encore au cœur de la Piazza Sant'Oronzo. On imagine sans peine les clameurs de plusieurs milliers de spectateurs venus assister aux combats de gladiateurs ou aux chasses d'animaux sauvages. Non loin de là, le théâtre romain rappelle que Lupiae, l'antique Lecce, était déjà une ville prospère de l'Empire. Les siècles ne se sont pas effacés ; ils se sont simplement superposés.



Nous croisons Claudio, le sculpteur de *cartapesta*, le papier mâché, dont l'échoppe recèle des œuvres d'un véritable raffinement. Si les boutiques de souvenirs pullulent dans la ville, celles consacrées à cet art typiquement lecçois relèvent presque de l'orfèvrerie. Sous les doigts de ces artisans, quelques feuilles de papier, de la colle et de la toile de jute deviennent des saints, des anges ou des personnages populaires d'une finesse étonnante. Héritée des XVII^e et XVIII^e siècles, lorsque les paroisses ne pouvaient s'offrir des statues de marbre ou de bois, cette tradition demeure aujourd'hui l'une des signatures les plus attachantes de Lecce.

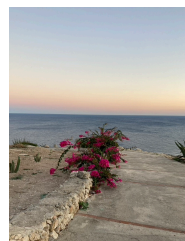
Vers le grand Sud - Otrante, Leuca

Le lendemain, après un petit-déjeuner copieux, buffet de douceurs sucrées et salées, viennoiseries maison, charcuteries et fromages du terroir, œuvre d'Irina qui chouchoute ses hôtes avec une générosité sans calcul, je prends la route du grand Sud.

Un détour par Terra dell'Orso me permet de saluer les due sorelle, les deux Sœurs, deux formations calcaires d'un blanc éclatant qui semblent flotter sur l'Adriatique.



Otrante m'accueille avec son soleil brulant. J'aime cette ville romaine, turque, grecque, qui fait face à l'Albanie à travers l'étroit canal qui porte son nom. J'aime ses remparts, ses ruelles débordant de bougainvilliers, ses buvettes où le café s'étire lentement. Le nom même de la ville, Otranto, sonne comme une musique populaire.



Puis vient Leuca. C'est toujours une émotion particulière. Ce promontoire est le Finistère de ma terre natale, le bout du bout de la botte italienne. Ici s'achève la péninsule et commence l'infini. Depuis le phare, le regard glisse vers l'horizon où se rejoignent la mer Ionienne et l'Adriatique. Par temps clair, on croit distinguer les montagnes d'Albanie: mirage ou réalité ? Plus loin encore, l'imagination traverse l'Adriatique puis la Méditerranée jusqu'aux rivages de cette Tripolitaine dont les Romains avaient fait l'une des provinces les plus méridionales de leur empire. Devant cette immensité, je songe aux marins grecs, Ulysse bien sûr, aux légions romaines, aux marchands vénitiens, aux croisés, aux pêcheurs et aux voyageurs qui, depuis des millénaires, ont vu ce même horizon.

Les Anciens appelaient ce lieu *De Finibus Terrae*, « la fin des terres ». Le nom n'a rien perdu de sa force. On éprouve ici la sensation étrange d'être arrivé au terme d'un continent, comme si l'Europe s'interrompait brusquement avant de laisser la place au seul royaume de la mer.

Je redescends ensuite vers les grottes. Entre la grotte du Diable, celle de la Rivière et celle des Trois Portes, j'hésite avant de m'engager dans la pénombre. Les marches taillées dans la roche s'enfoncent peu à peu vers les flots. Plus je descends, plus la lumière s'efface. Dante m'accompagne malgré moi. Les parois semblent refermer lentement leur étreinte tandis que la mer, prisonnière de la cavité, prend une couleur lourde, presque minérale. Les reflets oscillent entre le bronze, l'ambre, le vert profond et le noir d'encre, comme si quelque peintre avait renversé sur les flots sa palette chargée d'huile. Chaque vague résonne avec une gravité qui transforme la grotte en cathédrale souterraine.

Je remonte enfin vers la colline du Faro au moment où le soleil décline. La basilique de Basilica Santuario di Santa Maria de Finibus Terrae veille sur l'esplanade ; le phare, immense sentinelle blanche, semble continuer de guider les hommes vers d'autres horizons. Peu à peu, la lumière devient liquide. Le soleil embrase les façades, caresse les marches monumentales, allume les bougainvilliers, fait frissonner les palmiers sous la brise marine et dore jusqu'aux pierres les plus humbles. Le paysage tout entier paraît peint à fresque par un maître de la Renaissance. C'est un incendie sans violence, une flambée silencieuse où chaque couleur s'approfondit avant de s'éteindre lentement dans le bleu de la nuit.

Je reste immobile jusqu'aux dernières lueurs. Ici, le temps n'a pas de prise. Devant cette mer qui ouvre toutes les routes, devant cette terre qui les referme, voilà pourquoi je reviens à Leuca. Le bonheur, la *felicità* du chanteur de mon village, peut-être, ne tient qu'à ces instants où l'on ne désire être nulle part ailleurs.



MATERA

Avec Giorgio, nous avons décidé de nous offrir une parenthèse en quittant les Pouilles pour une courte escapade dans le Basilicate. Deux heures de route seulement depuis Brindisi, mais la promesse d'un tout autre univers, singulier, sombre, magique. L'Italie possède ce privilège rare : changer de visage sans jamais renier son âme. À peine a-t-on franchi une région que le paysage, les accents, les pierres et jusqu'à la lumière racontent une autre histoire.

Matera est notre destination, notre choix. Depuis longtemps, son nom résonnait dans mon imagination comme celui d'une cité légendaire. J'avais vu quelques photographies de ses maisons troglodytiques, suspendues au flanc de la gravina, mais je pressentais déjà qu'aucune image ne pourrait rendre justice à cette ville façonnée par des millénaires de présence humaine.

Le voyage devient alors attente. Kilomètre après kilomètre, Giorgio parle des Sassi, ces quartiers taillés dans le roc calcaire, longtemps stigmate de la misère avant de se muer en l'un des patrimoines les plus extraordinaires de l'humanité. Il évoque l'exode des habitants, puis la renaissance de la cité, la fierté retrouvée d'un peuple qui a réappris à porter un autre regard sur son passé, au point qu'en 2019, Matera devient capitale européenne de la culture.

Je l'écoute en silence. Chaque récit nourrit mon impatience. J'ai le sentiment de ne pas partir à la découverte d'une ville, mais de remonter le cours du temps. Matera ne se visite pas. On la traverse comme on traverse une mémoire plus ancienne. Lorsqu'on la quitte, on emporte moins des images que la sensation étrange d'avoir marché quelques heures dans un univers parallèle. Là-bas, la pierre n'est pas seulement un matériau, elle est une archive. Chaque façade, chaque escalier, chaque grotte semble porter l'empreinte des générations qui s'y sont succédées depuis la préhistoire.

À mesure que nous approchons, une intuition me gagne : cette excursion ne sera pas un simple détour sur notre itinéraire italien. L'air, déjà, a changé, quelque chose de plus sec, de plus minéral, comme si la pierre elle-même exhalait son passé. La route serpente entre des collines ocre où la lumière tombe différemment. Puis, au détour d'un virage, Matera surgit, non comme une ville que l'on découvre, mais comme un souvenir oublié avant même d'avoir été vécu. Un silence particulier s'installe dans l'habitacle de la voiture. Je sens que Giorgio lui-même retient quelque chose, une émotion qu'il connaît par cœur mais qui ne s'use jamais. Elle risque bien de devenir l'une de ces rencontres qui marquent un voyageur pour longtemps.

On se gare à l'extérieur de la ville, Matera ne se visite pas en voiture, elle se mérite à pied. Notre transport devient alors pédibus, le seul moyen digne de goûter chaque pierre, chaque ruelle, chaque recoin de cette cité accrochée aux colines. Nous y avons pensé ce matin, avec la prévoyance de vrais randonneurs : chaussures solides, vêtements de sport, sacs allégés à l'essentiel. Car ici, rien n'est plat. Des kilomètres de montées, d'escaliers taillés dans le roc, de venelles qui grimpent puis redescendent sans prévenir, seront notre terrain de jeux pour la journée. Matera se découvre par le mollet autant que par les yeux.

Notre point de départ se conjugue avec Dalí, dont la sculpture, une montre molle, échouée là comme un objet anachronique, marque l'heure à sa façon, désinvolté et distordue, tel un clin d'œil ironique à notre compétition du jour : celle qui nous opposera bientôt aux escaliers de la ville. Nous nous engageons dans la ruelle qui nous conduit dans le ventre de la cité, celle où la pierre se resserre et où la lumière se fait rare. Noir, gris, et l'or des rayons du soleil sur les fenêtres : les couleurs de

Matera se révèlent d'emblée dans cette gamme minérale, presque monochrome, que seul le soleil vient trouer par instants, comme pour rappeler qu'ici, la lumière est un privilège qu'il faut mériter.

Comme par hasard, déjà, la soif se fait sentir, la marche à peine commencée, mais l'air sec de Matera ne pardonne rien. Une petite terrasse nichée au pied des premières maisons troglodytes fera parfaitement l'affaire. Un café, ristretto à souhait, on est en Italie, il serait presque impoli d'en commander autrement, accompagné d'un grand verre d'eau fraîche : de quoi gonfler notre énergie, et surtout, fournir la matière première des nombreuses gouttes de sueur qui nous attendent dans les montées à venir. Nous savourons ces quelques minutes de pause, conscients qu'elles seront les dernières avant longtemps.

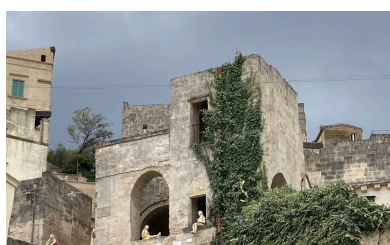
De notre promontoire, nous apercevons déjà notre première étape : l'église San Pietro Caveoso, dressée comme une sentinelle de pierre au-dessus du ravin. Un édifice religieux en appelle un autre, on le sait, Matera n'en manque pas, mais le suivant nous intéresse davantage. Car ce sanctuaire della Madonna delle Tre Porte, outre qu'il se love sur les remparts naturels qui ceignent la ville, est une église rupestre, creusée à même la roche plutôt que bâtie contre elle. Une découverte qui nous séduit d'avance, par son originalité autant que par le mystère qu'elle promet.

Notre imagination nous transporte vers les habitants de Matera d'autrefois, les hommes des cavernes, dira-t-on, par facilité de langage, même si le terme trahit une réalité bien plus complexe. Comment vivaient-ils cette minéralisation universelle de leur quotidien, ce monde où tout, le lit, le foyer, l'étable parfois voisine, l'église elle-même, naissait de la même roche calcaire ?

J'essaie d'écouter ce qu'ils entendaient : le raclement d'un outil sur la pierre, le bêlement d'une chèvre logée à quelques mètres du sommeil des hommes, le silence épais des nuits sans autre bruit que le vent cherchant une fissure dans le tuf. Je respire ce qu'ils respiraient : une odeur tenace de fumée de bois mêlée à celle, plus âcre, du bétail, et sous tout cela, en permanence, ce parfum minéral et humide de la roche elle-même, comme une odeur de cave qui ne s'efface jamais vraiment. Je regarde ce qu'ils regardaient : peu de lumière, filtrée par une ouverture unique, dessinant sur les parois grises des taches mouvantes au fil des heures, la seule horloge d'un monde sans fenêtres.

Comment vivait-on, tout court, dans ce dénuement que le XXe siècle a jugé indigne, honteux même, au point de vider la ville de ses habitants ? Nous marchons sur ces pensées autant que sur les pavés, essayant d'imaginer, sous la pierre polie par des siècles de pas, les voix, les odeurs, la vie tout entière logée là où nous ne voyons, nous, qu'un décor.

Nous ressortons du temple rupestre presque à regret, les yeux mettant un instant à se réhabituer à la pleine lumière des Sassi. Et c'est peut-être cela, le vrai souvenir que Matera nous laisse : non pas une carte postale, mais cette sensation physique d'avoir traversé, l'espace d'une matinée, un autre rapport au temps et à la pierre. Nous avons suivi les traces de ceux qui n'avaient rien choisi de ce dénuement, et qui pourtant en avaient fait un monde, un monde que leurs propres descendants ont fini par regarder autrement, jusqu'à en faire une fierté plutôt qu'une honte. En redescendant vers la voiture, jambes lourdes et gorge sèche, je repense à l'horloge molle de Dalí, marquant une heure qui n'existe pas vraiment. Car ici, le temps ne se compte pas en minutes : il se compte en couches de roche, en générations de pas, en lumière qui a mis des siècles à trouver son chemin jusqu'au fond des ruelles. Matera ne se visite pas, on le comprend enfin : elle se traverse, un peu comme on traverse soi-même quelque chose.





Le Janicule Jean Baptiste Corot

Rome, ou la petite histoire de Nerone le jeune du Trastevere

La canicule...Le mot est à la mode. Mais à Rome, on ne dit pas canicule, on dit Janicule. Je plaisante à peine.

Le changement climatique, empreinte carbone, sont aussi des leitmotivs du vocabulaire contemporain.

Depuis toujours, il a fait chaud au-delà du Tibre, dans ce Trastevere où la chaleur est à la fois climatique et humaine. Néron lui-même aurait lancé : *on y brûle !* Et les dieux savent qu'il s'y connaissait en matière de feu. Au pied de la colline,

l'empereur fou avait d'ailleurs construit un cirque pour que la fête y soit permanente.

Moi, Nerone le jeune

Je suis né au pied du mont Janicule, la huitième merveille du monde, comme je la nomme. Nerone était mon surnom : j'étais un petit diable, le gamin aux quatre cents coups. Mes copains du quartier juraient que me côtoyer donnait chaud. Ne cherchez pas d'autres explications à la canicule de l'outre-Tibre.

Notre terrain de jeux englobait une partie de l'espace du cirque de Néron, dont la surface majeure se trouve sous le Vatican. L'Empereur, Nerone le vieux, adorait faire des pieds de nez au cirque Maximus voisin. Si Pierre dit « le Saint » n'avait pas jeté son dévolu sur ce bel espace « Circus Vaticanus » On pourrait y retrouver, en trichant légèrement, le champ de course antique, ou les cendres des bûchers de torture des premiers chrétiens. D'ailleurs Pierre en fut le plus célèbre. Notre imagination nous permettait de traverser les pavés des belles rues du quartier, d'effacer les immeubles si typiques. Le Circus Maximus, en bon état lui, nous projetait sans difficulté dans la vie quotidienne de mon citoyen romain préféré

Avec ma bande du Trastevere, nous courions de l'île Tibérine jusqu'à la place Saint-Pierre, en longeant le lungotevere in Sassia. Nous nous imaginions gladiateurs sur des chars, notre but ultime étant de rejoindre l'obélisque de Caligula au centre de la place, d'en faire le tour et de revenir à notre point de départ. Le jeu était si prenant qu'il nous faisait entendre les cris passionnés des spectateurs du stade.

Le moindre feu dans les terrains vagues du quartier, les incendies fréquents dans les vieux immeubles, me propulsaient dans la peau de Néron et stimulaient mon imaginaire.

Les jeux du quartier

Quand il faisait très chaud, on filait vers les fontaines, et elles sont nombreuses : Fontana del Prigione, fontana della Botte, fontana del Ponte Sisto. Mais celle que nous préférions était la fontana dell'Acqua Paola, presque la copie de la fontaine de Trevi. Elle était notre piscine, notre terrain de jeux idéal. En bon petit diable, j'adorais les bagarres dans l'eau qui m'offraient l'occasion de mesurer ma force et d'affirmer mon ascendant sur la bande.

La *mora*, ce jeu de mains où les joueurs exhibent un certain nombre de doigts et doivent deviner combien en ont montré les autres, était notre meilleure façon de s'exercer au calcul mental.

On se rassemblait souvent sur les escaliers des églises du quartier, qui devenaient de sublimes toboggans. Cela déplaisait fortement aux adultes, qui craignaient les accidents et, plus encore, une entorse blasphématoire à la règle chrétienne, ce qui redoublait notre plaisir.

Les grandes escapades

Je sortais souvent du quartier avec ma petite garde rapprochée. On avait tout un éventail de choix, par l'ouest, le centre, l'est. Tous les ponts qui traversent le Tibre vers la rive droite débouchaient sur le centre de la capitale, lieu de perdition pour les enfants, mais aussi de toutes les richesses historiques et culturelles, exemples grandeur nature de tout ce que nous apprenions dans nos livres d'histoire.

Par la *porta Portese*, le dimanche, après avoir flâné dans le célèbre marché aux puces et chapardé quelques babioles, on traversait le pont et on filait tout droit vers la pyramide de Caio Cestio. Notre jeu consistait à en faire dix fois le tour en imaginant la momie de Caius Cestius à l'intérieur. Le rituel nous conduisait inmanquablement au cimetière protestant voisin. Des petits chrétiens de l'Église romaine déambulant entre les tombes des hérétiques luthériens, c'était le summum de la désobéissance, un coup de canif jouissif aux mises en garde des curés.



Par le pont Garibaldi qui frôle la pointe de l'île Tiberine, on partait se perdre dans le quartier Sant'Angelo, le ghetto juif, qui avait connu tant de vicissitudes au fil des

siècles, et surtout pendant la période noire du fascisme. Pendant les tristes soirées d'hiver, mon père me racontait les histoires sordides qui s'y étaient déroulées. Les gamins du quartier nous observaient avec envie, mais ils se contentaient de raser les murs et de nous regarder en coin, pas très rassurés, quand nous déambulions dans leur territoire.

En poussant plus loin, on débouchait sur la place de la Rotonde, devant l'imposante sphère du Panthéon. On simulait une ronde de tarentelle, pour participer aux codes giratoires du lieu qui nous auraient presque donner le tournis. On se mêlait au flot des touristes. Avec force sourires, faussement enjôleurs on raillait leurs tenues légères, on imitait leurs accents avec une intention parodique prononcée. Quelquefois, on s'aventurait jusqu'à la fontaine de Trevi pour tenter de récupérer quelques pièces jetées en vœux, dos tourné.

Quand nous prenions la direction du pont Palatino, notre périple nous plongeait dans l'histoire antique. Le temple Portunus, dit de la chance virile, au fond d'un jardin public jouxtant la place Bocca della Verità. Cet élégant monument rectangulaire érigé sur un podium de travertin, étirait ses colonnes avec une prestigieuse majesté. Notre imagination fertile nous suggérait que de cette bouche sortait la vérité sur la vie de nos ancêtres.

Depuis la *piazza*, nous étions propulsés vers les vestiges les plus illustres de la Rome ancienne : la colossale colonne de Trajan, le labyrinthe de pierres du Forum, le phénoménal Colisée. Ces empreintes d'un autre monde, que nous contournions, caressions, escaladions, étaient notre tremplin pour remonter le temps, notre machine à péplum, notre rêve de gloire.

Sur le mont Palatin, moi, Néron le jeune, ceint de ma couronne de laurier, je haranguais ma petite bande de favoris en quête de témoignages d'allégeance.

Dès notre retour sur notre territoire familial, harassés et affamés, on savait que les *mamme* nous attendaient, avec une assiette fumante de pâtes à la carbonara, des sourires attendris, des caresses affectueuses. Elles inspectaient l'état de nos frusques d'un œil expert, évaluant mentalement le travail de raccommodage et de lessive à venir.

Dans ces années là, juste après la guerre, les enfants n'avaient pas de souci de la sécurité. Livrés à leurs propres envies, le centre historique de Rome leur appartenait, quelle que soit leur base de vie. On croisait des gamins du Trastevere, du Champ de Mars, de Prati, de Sallustiano, dont l'aire de jeux privilégiée était les jardins de la villa Borghese. Mais le point de convergence de toutes les bandes

restait la gare Termini : lieu de tous les délits, de toutes les bagarres, et de tous les balbutiements d'amours adolescentes.

C'est là que j'ai rencontré Poppée la jeune, surnom qui se jumelait avec le mien dans un doux clin d'œil à l'histoire de Néron. J'avais douze ans, elle onze. Notre passion a tout de même duré cinq ou six mois. Puis est arrivée Claudia, et après... j'ai oublié.

Poppée était une fille de Sallustiano. Elle m'a très vite fait découvrir les coins secrets et les labyrinthes de verdure des jardins de la villa Borghese. C'est dans ce magnifique décor que Pauline, la sœur du grand Napoléon, se promenait jadis avec son époux Camille, prince Borghese. Et c'est là aussi que j'ai aperçu pour la première fois la représentation de la belle Pauline sculptée par Canova, marbre d'une sensualité troublante, que je fixais avec des yeux d'enfant qui ne comprend pas tout à fait pourquoi il est troublé.



Eh oui. Conter fleurette à Rome, c'est toujours apporter du grain à moudre à son jardin culturel.

La via Appia

Ma bande affectionnait particulièrement patrouiller sur la via Appia, en direction du tombeau de Cæcilia Metella, superbe balade et l'occasion de se battre avec la bande du quartier Appia-Latino. Le jeu consistait à tenter l'assaut de l'imposant tombeau et de vaincre les jeunes gardiens ennemis. En tout bien tout honneur, je le concède : les querelles entre bandes de l'époque restaient sages. Les seuls dommages se limitaient à des blouses déchirées, quelques égratignures, des hématomes. Et *basta*.

Nos vêtements du quotidien se composaient de pantalons courts et de blouses à carreaux. Nous étions chaussés de galoches informes mais solides, d'une taille ou deux au-dessus pour que ça dure, des chiffons au fond de la chaussure faisaient

l'affaire. De toute façon, quand nos pieds avaient grandi, c'est le petit frère qui en héritait.

Le retour depuis le tombeau prenait au moins deux heures, car on s'attardait du côté des catacombes de San Sebastiano et de San Callisto. On aurait bien voulu y descendre, mystère oblige, mais l'entrée était interdite aux gamins en goguette. Notre consolation, si on avait quelques lires en poche, c'était un petit cornet de glace à la vanille acheté chez Beppe, le marchand ambulant qui stationnait juste avant le pont de l'Industrie.



Rome mussolinienne et la place Navone



Chaque jeudi, l'entracte de notre semaine scolaire, on se donnait rendez-vous pour partir à l'assaut du centre. Sans programme, sans intention savante, juste l'envie de courir et de faire les quatre cents coups. Pourtant, à chaque détour de rue, à chaque place, à chaque fontaine, Rome nous glissait discrètement un peu d'histoire entre les yeux. Sans qu'on s'en rende vraiment compte, nous feuilletions, pierre après pierre, notre livre d'histoire.

Les grandes œuvres d'architecture mussolinienne ne nous déplaisaient pas, je dirais même qu'elles nous fascinaient. Le quartier de l'EUR était naturellement dans le viseur de l'expédition. À cette occasion, moi Nerone le jeune, je me transformais en Duce, sans aucune culpabilité ni arrière-pensée politique. On savait vaguement que ce personnage n'était pas recommandable. Mais Néron ne l'était pas davantage, semble-t-il. Cet ensemble grandiose et immaculé nous troublait. Sans pouvoir l'analyser, excuse de la jeunesse, nous y trouvions de la grandeur et ressentions une émotion esthétique, sans encore savoir la nommer.

La place Navone était ma préférée, pour sa forme épousant celle du stade de Domitien, pour ses trois magnifiques fontaines du Bernin et de Giacomo della Porta. C'est sur cette place que mon vocabulaire s'est enrichi du mot « baroque ». On rêvait de l'époque où l'été, au siècle précédent, la place se transformait en lac.

Il nous arrivait de remonter jusqu'à la place d'Espagne. Le grand escalier devenait, alors, un terrain de sport : on faisait la course sur les cent trente-cinq marches pour atteindre, tout essoufflés, l'église de la Trinité des Monts.



Libres, certes, mais jusqu'à une certaine heure. Nos *mamme* n'acceptaient aucun retard. L'heure du retour était gravée dans le marbre, une contrainte si naturelle qu'elle ne nous effleurait même pas comme telle. On rentrait, c'est tout. Le chemin le plus court vers la *casa* longeait les quais du Tibre, avec le château Saint-Ange qui veillait de loin, massive silhouette dorée dans la lumière du crépuscule.

La famille

Les soirées appartenaient à la famille. La famille italienne est un noyau fusionnel, on le sait. La mienne l'était plus encore. Nous étions un seul corps dont chaque membre était relié par un cœur individuel, un mental parfois indépendant, mais soumis sans conteste à la cellule commune.

La *mamma* était la régisseuse de la vie de tous, pilier nourricier, affectif, ménager. Le père se positionnait en chef suprême du clan, pourvoyeur des besoins de tous. Dès qu'il franchissait le seuil du foyer, il s'effaçait. Pourtant son autorité était incontestable. Son seul regard suffisait à tout régenter. Il était également, le maître des jeux, le maître des interdits.

Notre langue, dans la famille comme dans le quartier, était le dialecte romain, le *romanesco*. Nous ne parlions la langue de Dante qu'à l'école. À l'église, pour le catéchisme seulement, car pour la messe, c'était le latin. Les prêtres, qu'on surnommait les corbeaux, et les religieuses, les pies, arboraient tous la soutane ou la robe chasuble.

L'année était séquencée par les fêtes religieuses. Noël et l'Épiphanie étaient les moments les plus chéris, car on avait droit à quelques oranges en cadeaux. On commençait par des beignets frits de fleurs de courgettes, puis des tortellini au bouillon de poule, avant l'*abbacchio* d'agneau. Pour le dessert, les bonnes années, des ananas, fruit très exotique pour les Italiens. Les années de vaches maigres, on se contentait de mandarines, dont on récupérait les peaux avec soin pour jouer à la tombola, le jeu à la mode du moment. Et il y avait toujours le *panpepato* parfumé et épicé que *mamma* confectionnait en abondance, pour nous régaler jusqu'à l'Épiphanie.

Les jouets des riches, on ne les connaissait pas. On les fabriquait. Une boîte d'allumettes et des capsules de bière en guise de roues faisaient une belle carriole. Le bonheur est dans le jeu, pas dans l'objet.

Ma vie d'enfant romain, dans une famille ouvrière qui ne roulait pas sur l'or, me laisse en bouche un arrière-goût doux et tenace, celui du bonheur simple.

La joie était au rendez-vous, le plaisir aussi. L'aventure était quotidienne. Le progrès qui était sur toutes les lèvres, n'était pas un vain mot. Il était tangible et facteur d'enthousiasme en ce qui nous concerne.

Le cinéma, le début de gloire du septième art italien nous apportait du rêve. Beaucoup de films étaient tournés dans le décor grandeur nature de la ville de Rome. Ils nous inspiraient et décuplaient nos envies d'épopées romaines. « Rome ville ouverte » titrait le film de Rossellini tout de suite après guerre. Notre ressenti

était plus égoïste. Il nous semblait que les pulsations de la cité ne s'adressaient qu'à nous.

La ville nous aspirait, nous enroulait dans son histoire, nous engloutissait dans sa beauté même si les affres de la guerre en bousculaient les codes.

A Rome, les gens semblent aimer avec plus d'entrain, tuer avec plus d'imagination, se soumettre aux besoins créateurs plus souvent et perdre le sens de la logique plus facilement que nulle part ailleurs » (Leticia Baldrige)

Romain un jour, romain toujours



Les aventures Napolitaines d'un scugnizzo.

Gavroche de Spaccanapoli.

Accoudé au comptoir du bar Pausilipo, Paolo, le scugnizzo de Spaccanapoli, gavroche du quartier, déguste avec un plaisir non dissimulé un *amalfitano*, spritz au limoncello. Bien dosé, généreux en liqueur maison, allongé de prosecco frais,

quelques feuilles de basilic flottent à la surface dorée du cocktail et lui confèrent, outre un parfum subtil, une touche de couleur rafraîchissante.

Le bar est modeste, un peu précaire. Quelques vieillards édentés, mégots de cigarettes roulées collés au coin des lèvres, sirotent sur des chaises branlantes une vinasse infâme en s'égosillant sur leur passé, à grand renfort de gesticulations, ce langage des mains si singulièrement italo-napolitain. Paolo a vraiment le sentiment de plonger dans l'atmosphère d'un film néoréaliste des années soixante.

De l'autre côté de la rue, via Benedetto Croce, bars, boutiques et vendeurs de pâtisseries, de pâtes et de billets de tombola se succèdent dans un joyeux désordre. Des femmes s'invectivent à distance, voix éraillées et aiguës, sur un ton frisant l'agressivité, pour qui n'est pas de Naples. Les crissements de pneus, les pétarades de scooters, les cris des marchands et des gamins survoltés transforment la rue en une pétaudière assourdissante.

On respire Naples dans toute sa splendeur, dans sa personnalité profonde. La ville s'époumone, exprime ses passions sans détour, déborde d'une émotivité caricaturale et démesurée qui est sa marque propre.

Place aux affaires. Paolo se dirige vers le port où l'attend Pippo, le roi de la magouille. Il tourne dans la rue Santa Chiara, longe le cloître éponyme, coupe à travers ruelles et cours privées jusqu'à la rue Sedile di Porto, contourne l'église Sant'Aspremo et le palais de la Bourse, traverse le campus universitaire. Il se ressource un instant au milieu de la jeunesse estudiantine avant de rejoindre Pippo au Molo Angioino.

Pippo rentre parfaitement dans le moule du Napolitain des quartiers populaires. Râblé, teint mat, cheveux bruns bouclés, il a des yeux noirs toujours en mouvement, au regard acéré et inquisiteur. Le nez droit, la mâchoire carrée et volontaire, il affiche un franc sourire qui laisse entrevoir une dentition inégale, jaunissante de fumeur. Une casquette de baseball rouge portée à l'envers complète le tableau, le parfait *terrone*, cul-terreux, comme les nordistes surnomment leurs compatriotes du Sud.

Il accueille Paolo avec une convivialité toute méditerranéenne : grand sourire, salut poing contre poing, très en vogue depuis la pandémie.

Paolo, lui, présente un physique atypique pour un Italien du Sud. On dit de lui qu'il est un *milanese imbruttito*, la caricature du nordiste : maigrichon, cheveux clairs, yeux bleus, l'air perpétuellement stressé et volontiers râleur, fidèle à la réputation des gens du Nord. Pourtant, il transpire la malice du scugnizzo, le titi de

Spaccanapoli. Autre signe qui ne trompe pas : sa casquette, il la porte à la gavroche, sur le côté.

Pippo est dealer de cigarettes de contrebande, entre autres activités. Il fait partie de ceux qui sillonnent les quais en scooter et n'apprécient guère d'être observés. Touriste, passe ton chemin, ils peuvent se montrer dangereux dès qu'ils te soupçonnent de les épier.

Paolo, lui, est revendeur. Il écoule chaque jour des centaines de cartouches dans le centre historique, auprès d'une clientèle de locaux et d'habitues. Pour les touristes, il s'appuie sur son réseau de vendeurs à la sauvette : les uns opèrent autour de la célèbre église San Gennaro, d'autres dans le centre historique ou aux abords du palais royal. Chacun reste dans son secteur, sous peine de déclencher la guerre.

À Naples, on ne parle pas de la Camorra, ou alors à voix très feutrée. C'est le tabou suprême. Paolo et Pippo n'en font pas partie, mais ils doivent malgré tout faire allégeance, ne pas trop se faire remarquer. Les familles de camorristes sont les maîtres des quartiers : rien ne se fait sans leur accord, ni sans leur reverser un tribut, le *pizzo*. La célèbre formule attachée à la ville du Vésuve, *Vedi Napoli e poi muori*, voir Naples et mourir, que les amoureux du golfe attribuent à la beauté du site, pourrait tout aussi bien évoquer la terreur que fait régner la mafia. Roberto Saviano en sait quelque chose, lui qui vit un véritable enfer depuis la parution de *Gomorra*.

Nos deux compères coulent leur vie marginale au jour le jour, sans trop se tracasser de l'avenir. Ils sont célibataires, sans bouches à nourrir, mais soutiennent leur famille, comme tout bon Napolitain, fidèle à la solidarité du clan. Leurs compagnes du moment, Gianna pour Paolo et Ninna pour Pippo, sont du meilleur cru de Campanie : belles brunes pulpeuses, épanouies comme « les raisins de la douceur ». Toutes deux habitent le quartier espagnol, le royaume des boutiques de luxe, où les élégantes napolitaines se pavanent via Toledo, les reines de beauté de la cité parthénopéenne se bousculant dans les boutiques de mode qui bordent la rue piétonne.

Gianna est serveuse à la fameuse pâtisserie Calemma Dolci Momenti, vico Lungo del Gelso. Sa spécialité, qui fait sa réputation, est la *sfogliatella* : ce chausson feuilleté en forme de coquillage que les Napolitains vénèrent.

Ninna, elle, promène avec un déhanchement nonchalant les *pizze de Nennella*, via Gradoni di Chiaia. La trattoria arbore fièrement sa belle vitrine à l'ancienne, encadrée à l'entrée par cinq grandes jarres à huile tressées et couronnée d'une guirlande de jasmin odorant. Elle se trouve à deux pas du palais Mannajuolo, le top

de l'Art nouveau napolitain qui draine une horde de touristes. Un peu plus bas s'ouvre la galerie Borbonica, ce fameux passage souterrain que Ferdinand II de Bourbon, dit *Re Bomba*, fit creuser pour protéger ses troupes, reliant le palais royal à la via Morelli. Elle participe au charme trouble des mystères de Naples, qui ont inspiré tant de romanciers et engendré d'innombrables fantasme urbains.

Sur le port, nos deux compères s'adonnent à leur trafic habituel. Au fond de la baie, le Vésuve domine, impassible. Il irradie de ses teintes gris-bleutées qui captent le soleil naissant, narguant les ruines de Pompéi et d'Herculanum comme un avertissement du destin. Il gronde parfois sans érupter, mais il lui arrive de faire trembler les vieux immeubles du centre, dont les façades exhibent leurs fissures comme des blessures de guerre. Du côté de la mer, Procida et Ischia se découpent dans la lumière éclatante, semblant sourire, chatouillées par les sirènes qui chantent au pied de leurs falaises. Plus loin vers le sud, Capri fait un pied de nez à la presqu'île de Sorrente, qui dresse son rempart devant la côte amalfitaine.

Après les affaires, place au plaisir. Paolo et Pippo concoctent une sortie restaurant avec leurs dulcinées. Leur choix se porte sur la plage du Miseno, à l'extrémité du cap de Misène, au cœur du golfe de Pozzuoli, un observatoire idéal, avec une vue sublime sur Procida et Ischia. Le restaurant Da Giona étale ses terrasses sur le sable. La carte, riche en spécialités de la mer, retient sans peine leur attention : des spaghetti aux moules, un saumon mariné, et un *Casa d'Ambra Ischia Forastera*, délicieux blanc dont la robe jaune paille étincelle dans les verres. Son bouquet fleuri et épicé, sa fraîcheur vive, éclatent en bouche comme une promesse tenue.

C'est un début de soirée très prometteur.

Les deux tourterelles du quartier espagnol sont aux anges. La vue, l'atmosphère et le vin amplifient le romantisme ambiant et leur excitation amoureuse. Après une fougueuse baignade nocturne, les deux couples reprennent leurs Vespas respectives. Les *signorine* s'accrochent à leur chauffeur, bras noués autour de la taille, avec cette vigueur et cette douceur mêlées qui caractérisent les amours napolitaines. Le retour longe la côte sur quinze kilomètres : le détroit qui borde le lac de Miseno, l'île de Punta Pennata, le parc immergé de Baïa, puis le port de Pozzuoli. Ils contournent l'amphithéâtre Flavien, sillonnent le *lungomare Sandro Pertini*, longent le zoo et le stade Maradona, font un dernier détour par la riviera di Chiaia et le château de l'Œuf avant de déboucher enfin dans le quartier espagnol.

Gianna et Ninna prennent leur service de bonne heure. Le travail est sacré.

Pour Paolo et Pippo, la nuit n'est pas finie. Ils retournent au port réceptionner une cargaison de cigarettes. Les quais du vieux port paraissent sinistres, presque coupe-

gorge, quand on ne les connaît pas. Les lumières d'Ercolano et de Torre del Greco dessinent une guirlande le long de la côte, devant la masse fantomatique du Vésuve.

Ils sont rapidement accostés par des membres de la famille Gambino, qui contrôle tout le territoire portuaire. Ces hommes sont imprévisibles, et les choses peuvent très vite dégénérer. Paolo et Pippo se tiennent sur leurs gardes, répriment toute leur agressivité intérieure. Les camorristes adoptent une attitude soupçonneuse, intimidante, jusqu'à ce que le *pizzo*, *pourboire* et quelques cartouches de cigarettes viennent adoucir les tensions.

Sans traîner, ils démarrent leurs Vespas et filent vers Spaccanapoli. Par chance, le Pausilipo est encore ouvert. Dans un épais nuage de fumée, les habitués s'alignent au comptoir. Dans l'angle de la salle, près de la fenêtre, une table se libère. La pression tombe enfin. Une bière *alla spina* étanche leur soif et leur stress d'un même trait. Les deux amis ne disent rien. Ils savourent le moment présent. Demain est un autre jour.



Le Sicilien basané

Mazara del Vallo



On le surnomme *il Moro*. Il est né à Mazara del Vallo.
Toto Cutugno aurait chanté : « *Sono un siciliano, un siciliano vero* ».

Gino descendrait en ligne directe de l'imam Al-Mazari, auteur d'une fatwa contre les conquérants normands. Le quartier, toujours appelé « la Casbah », a honoré cet ancêtre en donnant son nom à une petite place.

La famille de Gino il Moro perpétue la tradition des célèbres *teste di Moro*, ces têtes de Maure en céramique devenues emblématiques de la Sicile.

Ces vases sculptés représentent souvent un couple au visage typé, inspiré d'anciennes légendes mêlant passions amoureuses, jalousie et trahison.

Gino est coloriste.

Les céramiques obéissent à un code chromatique précis où dominent les marrons profonds, rehaussés de bleu cobalt, de vert émeraude et de rouge incandescent.

Il travaille avec sa famille, et l'artiste qui sommeille en lui, trouve dans cet univers une échappatoire aussi solide que féconde.

Il vit et exerce ses talents à Mazara del Vallo, au bord de la rivière, juste avant le port. Il dirige également la boutique familiale ainsi que sa propre galerie à Palerme, derrière la cathédrale, via dell'Incoronazione.

Au-delà de son métier-passion, il voue un amour viscéral aux chats.

Lorsqu'il n'est pas à l'atelier, il peint dans son appartement, entouré de ses quatre compagnons félines. Chacun s'installe sur son coussin, tel un gardien silencieux du chef-d'œuvre en devenir, protecteur de l'inspiration de son maître.

Fidèle à son goût des couleurs, Gino oscille entre le synthétisme de Gauguin et le néo-impressionnisme de Matisse.

Sa ville natale est, il faut dire, une source inépuisable d'inspiration.

Les murs éclatants de soleil, le marché aux poissons croulant sous les montagnes de crevettes rouges, la mer, le port, les oliveraies et les vignes des environs constituent ses premiers modèles.

Séparée par la rivière Mazara, la ville possède tous les attributs d'une cité ancienne au caractère affirmé.

Des faubourgs nord jusqu'au port, le fleuve baigne les quartiers les plus anciens. La rive gauche étire le centre historique depuis le terrain de football, le long de la via Lungo Mazaro Ducezio, jusqu'aux premiers frémissements de la Méditerranée.

Lorsqu'elle traverse l'antique Casbah jusqu'à la Piazza della Repubblica, cœur vibrant de la ville, la rivière prend des allures de « Canal Grande » sicilien.

La Casbah est un lieu unique : un labyrinthe de ruelles où le blanc des façades chaulées contraste avec l'éclat des mosaïques colorées.

Gino y nourrit sa passion. Son inspiration s'y gorge de lumière et de rêve.

La déambulation y est étrange. Les pavés anciens, inégaux, les passages étroits et sinueux provoquent une sensation permanente de déséquilibre. Pourtant, des souffles de lumière viennent sans cesse déjouer la pénombre. Des îlots de verdure enlacés de ferronneries, ponctués de fleurs éclatantes, résonnent dans l'imaginaire de Gino, l'artiste des couleurs.

À chaque instant, Gino reçoit comme des bouffées mêlées d'histoire et de culture venues de ses ancêtres ultramarins. Tunis n'est qu'à quelques coups de rame de la Sicile, et chaque soir les phares des deux rives semblent se répondre dans un étrange dialogue lumineux, semblable à un morse silencieux traversant la Méditerranée.

Dans ses veines coule aussi le sang des conquérants normands. Gino ne renie rien de leur génie bâtisseur, de leur sens de l'équilibre architectural et de cette capacité à faire cohabiter les influences. Ils ont semé, dans ce lieu mystérieux, quelques pépites qui dialoguent encore avec l'âme mauresque de la Casbah. La massive cathédrale s'y fond presque naturellement, en parfaite harmonie avec les lignes orientales qui dominent le quartier.

La Casbah est un concentré de l'histoire sicilienne, un véritable creuset où se superposent les héritages des peuples ayant façonné l'île au fil des siècles.

Les Phéniciens organisèrent le port. Les Romains structurèrent la cité. Les Arabes sublimèrent le décor et léguèrent à la langue ses sonorités les plus chantantes. Les Normands insufflèrent leur esprit conquérant. Les Lombards consolidèrent l'économie. Puis vinrent les Angevins, les Espagnols, les Aragonais et les Bourbons, qui façonnèrent l'aristocratie sicilienne. Enfin, la maison de Savoie et la République italienne déposèrent sur l'île un nouveau vernis culturel, politique et social, aux couleurs de l'Italie unifiée.

Et si Gino n'était, au fond, que le reflet vivant de cette alchimie sicilienne ?

Un concentré de lumière, de métissage, de parfums d'agrumes et de créativité méditerranéenne.

Ses œuvres transpirent la Sicile. Elles en portent les couleurs, les odeurs, les contrastes et les mémoires.

Au-delà de leurs tonalités éclatantes, ses toiles traduisent une vision épurée du réel où l'impression domine toujours sur le détail.

À Mazara del Vallo comme partout en Sicile, Gino trouve une matière infinie pour nourrir sa peinture : jeux de lumière, façades usées par le soleil, silhouettes découpées, paysages brûlés de vent et d'embruns. Pourtant, derrière cette profusion de couleurs, il recherche avant tout la simplicité des lignes et l'équilibre des formes.

Gino il Moro est désormais un peintre reconnu dans toute la Sicile et jusqu'en Italie péninsulaire.

Sa galerie de Palerme n'est pas seulement un espace d'exposition consacré à ses toiles et aux célèbres *teste di Moro* façonnées par sa famille. Elle est devenue un véritable salon culturel, dans l'esprit des cercles intellectuels du siècle des Lumières. Chaque semaine, artistes, écrivains, universitaires et rêveurs s'y retrouvent pour débattre, refaire le monde et imaginer de nouveaux chemins pour la création.

Palerme

Lorsqu'il rejoint Palerme, Gino choisit toujours le train. Non par conviction écologique, mais parce que le voyage lui offre un précieux refuge pour penser, observer et se laisser traverser par les paysages qui nourrissent son inspiration.

Les cent quarante kilomètres qui séparent Mazara de Palerme déroulent une Sicile multiple et changeante.

Castelvetro, d'abord, terre longtemps associée à Cosa Nostra mais aussi gardienne du somptueux parc grec de Sélinonte. Puis Salemi, fascinante cité perchée classée parmi les plus beaux bourgs d'Italie, avec son dédale de ruelles mauresques dominé par l'imposant château de Frédéric II.

Le voyage se poursuit vers Alcamo et sa vallée hérissée de forteresses avant d'atteindre le golfe de Castellammare, la ville thermale des romains. Ensuite, le train longe la côte jusqu'à Palerme dans un décor qui ressemble à un travelling de cinéma : plages de sable clair, falaises abruptes, criques rocheuses et aiguilles de pierre de Balestrate qui ont fait saliver tant de peintres.

À chaque arrivée en gare centrale de Palerme, Gino ressent la même secousse intérieure.

La ville le saisit immédiatement.

Les odeurs mêlées de gaz d'échappement, de fruits mûrs chauffés au soleil, d'herbes aromatiques et de fleurs éclatent à chaque respiration. Les moteurs de scooters couvrent à peine les cris des vendeurs ambulants et le brouhaha des passants. Sur les façades décrépies des *palazzi*, la lumière trace des griffures d'or qui rendent aux pierres fatiguées une noblesse inattendue. Le linge suspendu aux balcons flotte comme une forêt d'étendards colorés, tandis que les palmes des arbres semblent crépiter sous le vent chaud.

Sa galerie se trouve non loin de la gare. En chemin, il longe les étals débordants de fruits et de légumes, contourne des églises baroques et s'arrête régulièrement pour échanger quelques mots avec des connaissances.

Paola, l'hôtesse d'accueil, l'attend déjà. Quelques clients tournent autour de ses toiles lumineuses. Dès qu'il apparaît, les embrassades fusent.

Les Siciliens sont des Méditerranéens dans toute leur exubérance : volubiles, tactiles, chaleureux.

- Gino ! Viens ici ! Laisse-moi te serrer dans mes bras ! Alors, sur quoi travailles-tu en ce moment ? Et tes parents ? Et tes chats ? Montre-nous vite tes nouvelles toiles !

Étourdissant mais profondément attachant, cet accueil laisse rarement à Gino le temps de reprendre son souffle.

Gino porte en lui tous les contrastes et toutes les ardeurs de la Sicile.

Sociable, exubérant, généreux, habité d'une sensualité d'artiste, il voue à son île un amour passionné et indéfectible.

Sa chevelure brune, abondante et bouclée, son nez aquilin, ses lèvres pleines rappellent ses lointaines origines mauresques. Ses yeux noirs d'une intensité troublante, observent, analysent, dissèquent sans relâche les êtres et les paysages qui l'entourent. Tout devient aussitôt matière à peinture. Le moindre visage, une lumière sur une façade, une silhouette au coin d'une rue se transforment dans son esprit en esquisse.

Gino incarne à lui seul la complexité des métissages qui ont façonné la Sicile au fil des siècles.

Il est un prince de la *bella figura*. Comme beaucoup de Siciliens, il accorde une importance presque instinctive à l'allure, à la prestance, à l'élégance du geste et de la parole. Chez lui, le paraître n'est pas superficialité mais affirmation de soi, question d'honneur et de dignité.

Dans son quartier de Palerme, et bien au-delà, Gino est une figure familière. Dès qu'il s'aventure dans les ruelles animées de la ville, il cesse d'être un passant ordinaire. Les Palermitains l'interpellent avec chaleur pour « *attaccare il bottone* », papoter sans fin comme seuls savent le faire les Méditerranéens.

Il adore marcher jusqu'au port. Après le Duomo, magnifique alliance d'architecture arabo-normande et gothique, il longe les vestiges de la domus romaine. Dans la via Sant'Agata della Guilla il ralentit toujours devant le théâtre alla Guilla, attiré par ses spectacles d'avant-garde. Puis il flâne dans la via Sant'Isidoro, savourant les vitrines et l'animation de la rue.

Du côté de la Marina jusqu'au Parco della Salute, le port étire son monde de pêcheurs, de marins, de voyageurs et de commerçants dans un tumulte incessant.

Le bar Alameda, au bord du quai derrière le château, est son refuge favori. Artistes, amis d'enfance et connaissances s'y retrouvent autour d'un cocktail au Marsala. Les conversations y jaillissent dans tous les sens : le dernier scandale mafieux, l'escale d'un paquebot, une maladresse du maire devant la Meloni.

Ses amis questionnent Gino sur ses voyages, ses projets, sa peinture, parfois sur ses amours. Mais sur ce dernier sujet, il reste évasif. Il préfère parler de ses prochains déplacements.

Il doit justement livrer plusieurs toiles et céramiques à Syracuse puis à Taormina. Cette fois, il prendra la voiture. Le train serait trop lent, et la route lui permettra de s'arrêter à Agrigente pour déguster un café face aux temples antiques et rêver à la Grande-Grèce.

Syracuse

La route côtière vers Syracuse est un enchantement permanent. La Méditerranée y déploie ses eaux turquoise entre plages dorées, falaises abruptes et criques secrètes.

Mais le véritable trésor du voyage demeure les villages baroques du Val di Noto, reconstruits après les terribles séismes du XVIII^e siècle. Partout, les pierres blondes semblent retenir la lumière.

On entre dans Syracuse par les quartiers modernes avant d'atteindre Ortigia, cœur ancien posé sur son île comme un mirage de pierre.

La galerie de Tino occupe un emplacement privilégié sur la piazza San Giuseppe, face à l'église baroque du même nom. Très fréquentée par les visiteurs, elle est idéale pour le commerce d'art. Les peintres exposés viennent d'horizons divers, mais tous célèbrent, à leur manière, l'âme sicilienne.

Autour de la place, les balcons en fer forgé ondulent le long des façades ocre et crème, débordants de géraniums rouges, roses et blancs.

À peine arrivé, Tino accroche les nouvelles toiles du Moro, éclatantes de lumière et de couleurs.

Le soir venu, les deux amis s'installent au restaurant Alevante, presque les pieds dans l'eau. Ils dégustent une *caponata alla araba* puis une *gamberata all'arancia*, préparée avec les fameuses crevettes rouges de Mazara. Un tiramisù *al millefoglie e cacao amaro* conclut le repas. Ils se rafraichissent la gorge d'un vin blanc sec et minéral de la région de Palerme : un Abbazia Santa Anastasia.

- Et si nous prolongions la soirée avec un ristretto face à Cala Rossa ? propose Tino.

La promenade sur le *lungomare* d'Ortigia ressemble alors à une parenthèse hors du réel. Une brise légère venue du large, davantage zéphyr que sirocco, adoucit la chaleur écrasante du soleil.

Au loin, l'Etna domine l'horizon. Altier, imprévisible, colérique, il veille sur la Sicile comme une divinité antique. Par moments, il fulmine et laisse échapper quelques fumerolles.

Gino reprend ensuite la route vers Taormina en longeant la mer. Il s'arrête souvent devant un panorama, une lumière particulière, une scène fugitive.

Les salines de Priolo le fascinent. Les flamants roses dessinent des taches mouvantes sur les eaux argentées de la lagune. Leurs reflets mordorés vibrent à la surface comme des coups de pinceau.

Puis viennent les plages noires du golfe de Catane, les champs de lave au pied de l'Etna, ce paysage presque lunaire où la pierre semble encore brûler.



L'Etna, le père de la Sicile

Pour les Siciliens, l'Etna n'est pas un volcan parmi d'autres. Il est un membre de la famille. On ne dit pas simplement *l'Etna* ; on dit souvent *a Muntagna*, - la Montagne, comme s'il n'en existait qu'une seule au monde. Cette appellation familière dit tout de l'intimité qui unit les habitants à ce géant.

Depuis des millénaires, ils vivent sous son regard. Ils savent qu'il peut, dans un même mouvement, offrir et reprendre. Ses cendres fertilisent les terres où prospèrent les vignes, les pistachiers, les orangers et les amandiers ; ses colères ensevelissent parfois des villages entiers. De cette contradiction est née une philosophie de l'existence. En Sicile, rien n'est jamais définitivement acquis. La beauté est précieuse parce qu'elle est fragile ; la vie mérite d'être célébrée parce qu'elle peut basculer d'un instant à l'autre.

Gino a grandi avec cette évidence. Enfant déjà, même s'il en était éloigné, il levait les yeux vers la silhouette immense du volcan pour deviner son humeur. On le voit de partout. Les anciens prétendaient qu'il parlait. Une fumée plus dense, une lueur rouge à la tombée du jour, un grondement venu des profondeurs suffisaient à nourrir les conversations du village. On ne défiait jamais la Montagne ; on composait avec elle, comme on compose avec le caractère d'un vieil aïeul, parfois bougon, parfois généreux, mais toujours respecté.

Le volcan habite aussi son regard de peintre. Lorsqu'il pose une touche de noir profond sur une toile, il pense aux anciennes coulées de lave. Quand il éclaire un paysage d'un jaune éclatant ou d'un rouge incandescent, il retrouve les braises invisibles qui sommeillent sous la pierre. Pour lui, l'Etna n'est pas seulement un sujet à représenter : il est la palette secrète de toute la Sicile.

Gino comprends que le volcan dépasse la symbolique du simple paysage, aussi beau soit-il. Il devient une présence intérieure, une force silencieuse qui rappelle à l'homme sa propre fragilité. Comme les peintres qui cherchent moins à reproduire le monde qu'à en révéler l'âme, il tente de saisir ce qui demeure caché derrière les formes et les couleurs. Peut-être est-ce cela que l'Etna lui transmet : la conscience que toute existence porte en elle ses zones d'ombre, ses feux enfouis et ses renaissances possibles. Devant ce géant de pierre, il ressent lui aussi cette étrange proximité entre la nature et l'intime, comme si le volcan venait réveiller une part ancienne de nous-mêmes.

Il révèle que la véritable richesse de son île ne réside ni dans ses palais, ni dans ses temples, ni même dans ses rivages. Elle réside dans cette conversation silencieuse que les Siciliens entretiennent depuis toujours avec leur volcan. L'Etna leur rappelle que la création naît souvent de la destruction, que la terre la plus fertile est celle qui a connu le feu, et que les plus belles œuvres, comme les plus belles existences, se forgent au contact des forces qui les dépassent.

Taormina

Enfin apparaît Taormina.

La route y monte en lacets avant de déboucher soudain sur un vertige de beauté. Accrochée à la montagne, la ville déroule ses pierres dorées au-dessus d'une mer bleu profond. Les jardins débordent de fleurs, les falaises plongent dans l'azur, et les ruelles convergent vers le théâtre antique comme dans un rêve méditerranéen.

Taormina ne se contemple pas seulement : elle saisit, elle subjugué.

Sur la place du IX Aprile, la galerie de Claudio fait face à l'échiquier géant de marbre noir et blanc qui fait office de place et qui scintille sous le soleil. Non loin, la façade rose pâle de l'église San Giuseppe reflète une lumière presque irréaliste.

Après quelques jours de voyage, Gino reprend finalement la route vers Palerme puis Mazara.

La route du nord

Il évite Messine et se dirige vers la localité de Barcellona Pozzo di Gotto d'où l'on peut admirer les Iles Eoliennes qui exposent leurs falaises altières et noires. Gino se balade toujours avec un carnet de croquis. Cette fois il a pris des pastels. Il lui tarde d'arriver à Cefalù. Il a faim de crayon et de couleurs et ce port avale tous les peintres. Il ne s'attarde pas. Il passe en coup de vent à la Galerie de Palerme. Il fait un point avec Claudia et reprend très vite la direction de Mazara.

Ses quatre chats lui manquent.

À son retour, ils accourent aussitôt, se frottent à ses jambes, miaulent, réclament leur part d'affection. Gino les prend un à un dans ses bras comme pour un rituel immuable.

Depuis toujours, les chats apaisent ses inquiétudes et nourrissent son inspiration. Ils sont pour lui des compagnons, des talismans, les gardiens silencieux de son bonheur.

Pour Gino, le bonheur tient à peu de choses : une toile blanche, quelques pinceaux, la lumière de Sicile, sa famille, car nul vrai Sicilien ne renie les siens, et la présence rassurante de ses chats.

Le Moro de Mazara, le sicilien basané, est un homme comblé.

La Sicile ne lui appartient pas. C'était lui qui appartient à la Sicile. Chaque toile qu'il peint n'est qu'une tentative, toujours inachevée, de retenir un peu de cette lumière qui, chaque soir, glisse vers l'Afrique avant de renaître au matin sur les murs de Mazara. Il sait désormais qu'on ne possède jamais une île. On se contente d'en devenir, pour un temps, le témoin amoureux. Sa vie entière lui apparaît comme une œuvre d'art dont la Sicile serait la palette infinie.

Jachet de Mantoue, journal du musicien breton, devenu Italien au 16ème siècle.

Jacques Collebaut Alias

Jachet de Mantoue ou

Jacobus Collebaudi

1483-1559



***Jachet de Mantoue** - Un breton expatrié au 16 ème siècle - **Fiction historique** : Ma nouvelle, tente de reconstruire l'expatriation en « Italie » du musicien breton Jacques Collebaut dit Jachet de Mantoue. J'ai respecté la réalité historique des personnages, la chronologie, ses différentes résidences en Italie, son oeuvre et l'ambiance de la vie quotidienne au 16 ème siècle. Par contre, son voyage de France jusqu'à Modène, sa vie en Italie relèvent de mon imagination. Ma nouvelle est conçue comme un roman historique.*



Jacques Collebaut Alias Jachet de Mantoue ou Jacobus Collebaudi-1483-1559

Je suis né à Vitré, dans les Marches de Bretagne. Oui, je suis breton, mais en matière de musique, et plus particulièrement de celle que je compose, l'Italie est ma véritable patrie.

Mon enfance s'écoule dans cette petite cité bretonne, serrée dans ses remparts et dominée par une imposante forteresse vouée à la défense de la frontière du duché de Bretagne. À l'heure de ma naissance, en 1483, Vitré appartient à la baronnie de Laval. J'y grandis dans une famille profondément pieuse, comme le veut la tradition de notre région. L'Église règne, l'Église domine, l'Église commande. Sans partage, elle exige la soumission de ses ouailles et régit jusqu'au moindre aspect de l'existence. L'éducation, en quelque domaine que ce soit, lui appartient entièrement.

Mon père, Yves Collebault, organiste de l'église Notre-Dame de Vitré, est mon premier maître de musique. Il m'initie également au chant choral. Dès l'âge de sept ans, le comte Guy de Laval et son épouse, Françoise de Dinan, m'accueillent à la maîtrise de la collégiale de Vitré.

Anne de Bretagne, qui réside alors à Rennes, en ces temps de tensions entre la France et notre duché, me remarque et m'entraîne dans son sillage jusqu'à Paris, à l'occasion de son mariage avec le roi de France. Bien des années plus tard, je vibre encore au souvenir de cette journée dans la cathédrale de Saint-Denis : ma voix s'élève sous les voûtes, la lumière ruisselle sur les pierres, le faste m'éblouit, et je ressens le vertige d'être si petit tout en participant à un si grand moment. Cette parenthèse est brève. Je retrouve bientôt les miens, qui me manquent déjà.

Enfant, je rêve de la péninsule italienne. Mon oncle, le frère de mon père, y vit au milieu des vignobles d'Asti. Il a accepté la proposition d'un cardinal de la maison de Savoie. À cette époque, les chanteurs de chapelle français sont très recherchés par les prélats italiens, mélomanes avertis. Mon oncle est musicien et chanteur soliste ; il perpétue la tradition familiale. Chez les Collebault, on est musicien de père en fils, sans discussion possible. Il fonde une famille dans le Piémont et mes parents apprennent bientôt la naissance d'un fils, mon cousin. Il s'appelle Antonio ; l'italianisation du nom fait désormais de lui un Collebaudi.

Cette nouvelle, ajoutée à mon irrésistible envie d'Italie, me décide à tenter l'aventure. Je rêve de rencontrer ma famille piémontaise, d'y trouver le frère que je n'ai jamais eu. Cette perspective me fait frémir d'avance.

J'ai dix-sept ans. Voyager n'est pas chose aisée. Sans expérience, je me sens quelque peu démuni, mais l'Église, réseau remarquablement organisé, apporte une réponse à toutes les difficultés. Je quitte mon cocon familial en me disant que ce départ est peut-être définitif. Ma mère est éplorée. Elle vit cette séparation comme l'arrachement du dernier lien qui nous unit, une perte impossible à consoler. En cette année 1500, entreprendre un si long voyage demeure une aventure semée de périls. J'essaie pourtant de la rassurer : suivre un groupe d'ecclésiastiques en route vers Rome me paraît une garantie de sécurité. Et puis, ne vais-je pas retrouver une seconde famille dans le Piémont ? L'oncle Corentin saura me protéger. Une grande carrière m'attend ; j'en suis intimement convaincu.

Pour ma part, je ne suis pas inquiet. Je me sens plutôt grisé. Un frémissement inconnu m'envahit, cette exaltation que seuls procurent les premiers pas hors du nid.

On me dit très doué. L'orgue n'a déjà plus beaucoup de secrets pour moi et mes premières compositions sont appréciées dans les communautés religieuses. Certains me considèrent comme un prodige. D'autres assurent que mon destin me conduira un jour sur le chemin des papes.

Ma malle est prête. J'y ai rangé, bien entendu, toutes mes partitions.

J'accompagne l'abbé Salomon, prieur du couvent des Augustins, qui se rend à l'évêché de Paris. Il m'a demandé d'interpréter une œuvre au cours d'une messe célébrée à la cathédrale Notre-Dame.

Le fronton de l'édifice me cloue sur place. L'or, le rouge et le bleu des sculptures peintes m'assaillent comme une révélation. Moi, le petit campagnard qui n'ai connu que les pierres grises de Vitré, je reste bouche bée, incapable d'avancer. Lorsque je pénètre dans la nef, un second choc me saisit. Les vitraux du chœur, cette féerie de couleurs, m'aspire dans un autre univers. Je n'ai jamais imaginé pareille débauche de lumière. Le divin, le sublime m'entraîne dans une véritable extase. Je m'assieds sur un prie-Dieu et contemple sans fin. J'oublie le monde.

En accord avec l'abbé Salomon, je choisis d'interpréter un motet de Josquin des Prés. La musique accompagne ici un ensemble vocal polyphonique. C'est la messe du matin ; peu de fidèles occupent les travées, mais l'orgue, trésor aux sonorités incomparables, emplit à lui seul tout l'édifice.

Le début de ma nouvelle vie est déjà un enchantement.

L'archevêché me propose alors d'intégrer un groupe d'ecclésiastiques en pèlerinage vers Rome.

Vézelay – Lyon – Avignon

Nous approchons Vézelay par des sentiers bordés d'arbustes en fleurs. Un parfum de plantes sauvages et d'herbes aromatiques chatouille nos narines tandis que la célèbre colline se dresse devant nous, coiffée de la basilique Sainte-Marie-Madeleine. Le chant des oiseaux accompagne notre ascension vers le sanctuaire. Peu à peu, notre marche prend l'allure d'une véritable troménie. Nous sommes accueillis dans l'abbaye bénédictine dont les tours majestueuses montent la garde sur la colline éternelle. Sous les voûtes élancées du monastère, baignées d'une lumière tamisée, la sensation de refuge mystique se démultiplie. Chaque pierre semble refléter la dévotion et la spiritualité des moines.

Lyon, la capitale des Gaules, déploie ensuite ses ponts pour nous attirer au cœur de ses ruelles étroites. Un labyrinthe de passages secrets serpente entre les maisons à colombages, les cours sombres et les patios silencieux. Les Lyonnais appellent ces passages des « traboules », du latin *transambulare*, traverser. En les empruntant, nous pénétrons dans un univers chargé d'une intimité singulière. Chaque détour révèle une nouvelle atmosphère.

Je découvre un monde à part. Chaque étape de ce chemin vers ma nouvelle existence est une pépite que je savoure avec la gourmandise d'un amateur de mets rares. La cathédrale Saint-Jean, encore récente, rivalise de majesté avec le théâtre romain voisin. Dressée sur la colline de Fourvière, elle mérite pleinement son titre de « Primatiale des Gaules », accordé par le pape Grégoire VII.

Nous voguons ensuite sur le Rhône jusqu'à Avignon, bercés par un courant vif. Les rives verdoyantes défilent, les canards bruissent au-dessus de notre embarcation et les coteaux couverts de vignobles offrent à nos regards un véritable festin de verdure et d'envies. Enfin, Avignon apparaît dans toute sa majesté.

L'imposant palais des Papes m'accapare immédiatement. Dans sa majesté gothique, il rayonne au cœur d'interminables remparts. Parole de jeune Breton, je n'ai encore jamais contemplé pareille merveille. Depuis mon départ, tout m'étonne. J'avance de surprise en surprise, comme un enfant sous une pluie de présents. Les monuments

religieux que je découvre nourrissent mon inspiration et me promettent déjà de futures compositions.

Nous reprenons ensuite la route d'Avignon vers Aix avant d'emprunter la Via Aurelia en direction de la Ligurie. Aix est alors la capitale du comté de Provence. Le roi Louis XII, également comte de Provence, vient d'y établir un parlement. Nous sommes reçus par Monseigneur Christophe de Brillac, tout nouvel archevêque. J'ai la chance d'entendre la maîtrise de la cathédrale interpréter *L'Homme armé* de Guillaume Dufay. L'écriture polyphonique, fondée sur le procédé du canon, constitue pour moi une véritable leçon que je n'oublierai jamais.

Les voix des chanteurs sont envoûtantes et se fondent dans une harmonie parfaite. En revanche, la cathédrale Saint-Sauveur me séduit moins. Son architecture mêle les styles roman et gothique. La tradition veut qu'elle soit bâtie sur les fondations d'un ancien temple d'Apollon. Seul son cloître retient véritablement mon attention. Situé dans le prolongement de la nef, il s'ouvre sur la place de l'archevêché.

La via Aurelia - Marseille - Les Calanques

Dès l'aube du lundi, nous nous engageons sur la Via Aurelia. Le tracé romain est d'une redoutable perfection, mais le pavage nous secoue sans la moindre indulgence. Notre véhicule ressemble à un lourd char à bancs, tiré par deux chevaux et recouvert d'une toile destinée à nous protéger du soleil. Après quelques lieues seulement, nous sommes déjà rompus de fatigue.

À Marseille, devenue française depuis le rattachement de la Provence au royaume en 1481, un bain de mer s'impose pour soulager nos courbatures. Pour moi, c'est une totale découverte.

Nous sommes reçus à la cure de l'évêché, près de la cathédrale Saint-Sauveur. Nous y dégustons notre premier repas de poissons. Épuisés, nous gagnons bientôt les paillasses du dortoir mis à notre disposition.

Le chef de notre délégation propose alors de modifier l'itinéraire. Nous longerons désormais le littoral par Toulon et Nice. Le trajet sera un peu plus long, mais infiniment plus confortable.

Pour ma part, je ne suis pressé par aucun délai. Peu importe la durée du voyage : mon but est le Piémont, où m'attend cette autre famille que je rêve de connaître.

Advienne que pourra ! Chaque paysage, chaque rencontre, chaque découverte est déjà pour moi un présent du ciel.

Je me crois l'homme le plus chanceux du monde. Mes compagnons m'apportent infiniment par leur savoir autant que par leur humanité. Tous ont reçu une solide formation théologique et une excellente culture classique. Les discussions sont passionnées. J'ai parfois le sentiment de participer à un concours permanent d'éloquence.

Notre route nous conduit bientôt vers les calanques. Depuis le port de Marseille, nous longeons le rivage, dépassons le palais du Pharo, traversons le vallon d'où l'on aperçoit le rocher du Pendu. Au large, l'archipel du Frioul et l'îlot d'If étalent leur mystérieuse beauté sous le soleil du matin.

Puis les calanques s'ouvrent devant nous. Le spectacle me coupe le souffle. Les falaises blanches plongent dans une mer d'azur avec une grâce saisissante. Cette lumière argentée, ces criques secrètes, cette alliance de pierre et d'eau transforment profondément mon regard. Sans encore pouvoir le nommer, je sens que mon goût du beau vient de changer.

Nous avançons avec prudence sur les sentiers qui dominent les calanques de Cassis. Mais ces crêtes suspendues au-dessus de la mer réveillent en moi une sensation inconnue : le vertige. Une peur profonde, presque physique, m'envahit. Je découvre soudain mes propres limites. Cette émotion me paraît suffisamment importante pour mériter d'être méditée. Elle m'emprisonne et me prive du plaisir de l'admirable décor environnant.

Bientôt, Toulon apparaît avec son port et ses chantiers navals. Pourtant, mon esprit demeure encore accroché aux falaises du cap Sicié. Je laisse mes yeux s'abandonner une dernière fois aux jeux de la mer, des collines et de la lumière. Jamais encore un paysage ne m'a ému avec une telle intensité. Il ouvre devant moi un horizon esthétique entièrement nouveau.

Il ne nous reste plus qu'une dizaine de lieues avant d'atteindre la Ligurie. Nous y serons avant la nuit. Encore quelques jours seulement, et je ferai enfin connaissance avec ma famille italienne. Je suis fébrile. Je m'interroge sur notre rencontre. Je l'imagine pleine d'émotion, de larmes et d'étreintes. À travers les souvenirs de mon père, j'essaie de deviner les traits de mon oncle et de mon cousin. Quant à ma tante piémontaise, elle demeure sans visage ; mon imagination peine à lui en prêter un.

En attendant, je profite de mes nouveaux amis. La cohabitation itinérante resserre les liens. Je découvre entre nous de nombreuses affinités et je sens naître une

affection sincère pour ma communauté voyageuse. Pourtant, je sais déjà que nous devons nous séparer à Savone.

Nice – La Ligurie

Nice... Nizza... Rien que son nom respire déjà l'Italie. Le gazouillis chantant du nissart, dialecte local, caresse nos oreilles et nous annonce que nous approchons enfin du but. Les habitants envahissent les rues, bavards, joyeux, parlant autant avec les mains qu'avec les mots. Les parfums mêlés de citron et de friture ondulent sous nos narines.

Le père Tristan, l'un de mes compagnons de voyage, m'interpelle :

- Mon cher Jacques, sens-tu comme tout change ? Les couleurs, les visages, les odeurs... même l'air semble différent. Les gens sont plus volubiles, les parfums plus subtiles.

Je souris. Il a raison.

Il nous reste encore quelques jours pour cultiver cette fraternité, ces liens singuliers qui se tissent entre les voyageurs lorsque les épreuves partagées et les longues conversations rapprochent les hommes. Nous avons appris à nous connaître au fil des chemins, dans la fatigue des étapes, dans les haltes improvisées, autour de repas simples où chacun déposait un peu de son histoire. Mes compagnons se préoccupent désormais de mon avenir. Ils savent que le temps de l'errance approche de son terme et que je devrai bientôt choisir une nouvelle demeure, un nouveau protecteur, une nouvelle place dans ce monde mouvant où la faveur des puissants décide souvent du destin.

Après Asti, où irai-je ? Cette question revient souvent dans nos échanges. Je leur parle de mes hésitations, mais aussi des perspectives qui s'offrent à moi. Depuis quelque temps déjà, j'entretiens une correspondance suivie avec le cardinal Hippolyte d'Este, établi à Modène. Ses lettres, empreintes de courtoisie et d'intérêt, sont pour moi comme une promesse d'ouverture vers un nouvel horizon. Le duc Sigismond d'Este m'a également assuré de sa protection, geste précieux dans une époque où le talent, si brillant soit-il, ne peut guère s'épanouir sans le soutien d'un protecteur.

Tous deux m'invitent à entrer au service de la famille Rangoni, une illustre maison dont l'influence s'étend sur les terres de Modène. Cette proposition éveille en moi

des sentiments mêlés. J'y vois la possibilité d'une stabilité retrouvée, d'un lieu où poser enfin mes livres et mes pensées après tant de déplacements. Mais je ressens aussi le poids d'un engagement nouveau : servir une famille, c'est accepter d'en partager les ambitions, les devoirs et parfois les contraintes.

Pourtant, au fond de moi, une autre voix demeure. Celle qui m'a toujours poussé à partir, à observer les hommes, à chercher dans chaque cité une part de vérité et de beauté. Peut-être est-ce précisément ce que je trouverai auprès des Rangoni : non pas une fin au voyage, mais une nouvelle étape, un autre chemin où continuer à apprendre et à composer.

Porto-Maurizio – L'Italie enfin

Mon avant-dernière nuit avec mes compagnons se déroule à Porto-Maurizio. Enfin, je touche l'Italie de mes rêves

Au moment où nous franchissons la frontière entre le comté de Nice et celui de Vintimille, mon cœur s'emballe. Émotion, impatience, appréhension : aucun mot ne suffit à traduire ce que je ressens. Ce que je désire depuis tant d'années est désormais à portée de main. Il n'est plus possible de revenir en arrière.

Je redescends pourtant vite sur terre lorsqu'on nous sert un excellent dîner au réfectoire du monastère. Une polenta crémeuse accompagne une sauce verte que les Liguriens appellent *pesto*. Je découvre ces saveurs avec étonnement. Elles enchantent mon palais. Les moines nous servent ensuite un vin blanc du pays, léger et parfumé, dont ils m'assurent que celui d'Asti est encore meilleur.

La musique me manque. Je demande au père supérieur l'autorisation de jouer quelques instants de l'orgue à la chapelle.

Porto-Maurizio est formée de deux bourgs séparés par la rivière Impero. Oneglia, le plus récent, appartient à la puissante famille Doria, dont est issu le célèbre armateur Andrea Doria. Porto-Maurizio, lui, doit son nom à l'empereur byzantin Maurice.

Le monastère de Santa Chiara, où nous sommes hébergés, s'accroche aux flancs de la colline du Paradis, qui mérite pleinement son nom. Ses blanches arcades s'ouvrent sur la mer scintillante. Quelques chaloupes à voile glissent paisiblement sur les flots. Mouettes et goélands silonnent au-dessus du grand lac méditerranéen avant de plonger et de remonter avec un poisson frétilant dans le bec. À l'horizon, plusieurs galions, toutes voiles déployées, font route vers Gênes.

Lorsque je m'assieds à l'orgue, toute mon angoisse s'efface. Peu à peu, une paix profonde envahit mon cœur.

Savone

Savone est le carrefour de mon nouveau destin. La cité des papes Sixte IV et Jules II s'enorgueillit de posséder une chapelle Sixtine, nécropole de la famille Della Rovere. Je prends le temps d'en admirer le mausolée, dont les murs et les plafonds offrent un florilège de peintures et de sculptures.

Je poursuis ensuite ma promenade jusqu'à la tour Brandale et au Palazzo degli Anziani, près du port. Les lanternes placées au sommet de la tour guident les navires vers les quais. Le palais est orné de fresques illustrant l'histoire de Rome, tandis qu'un superbe escalier de marbre conduit aux étages. Carrare n'est pas très loin.

Je retourne alors au couvent pour saluer une dernière fois mes compagnons de route. Les adieux sont empreints d'une émotion que nous cherchons à dissimuler derrière quelques paroles simples. Nous sommes cinq, et je suis le plus jeune. Au fil des chemins, une affection sincère est née entre nous, forgée par la proximité du voyage, les longues discussions, les échanges intellectuels et les épreuves traversées ensemble. Nous avons partagé les mêmes fatigues, les mêmes incertitudes, parfois les mêmes émerveillements. En quelques semaines, ces hommes qui n'étaient que des inconnus sont devenus pour moi une famille de passage, une fraternité née de la route et que je garderai longtemps en mémoire.

Je pars sans me retourner.

Je monte ensuite dans la malle-poste qui doit me conduire à Asti, au terme de quatre relais de sept lieues chacun. C'est de là, dit-on, que vient l'expression des « bottes de sept lieues ».

Peu à peu, les paysages maritimes s'effacent derrière moi. Les collines verdoyantes prennent le relais. La campagne génoise déroule un paysage d'une douceur infinie où alternent vignobles, peupleraies et villages paisibles. Chaque relais est une auberge accueillante où l'on reprend des forces autour d'une table généreuse.

Porzi, modeste hameau perdu dans la campagne, m'offre une première halte à l'auberge *del Lupo*. Puis vient Sassello, où je passe la nuit à l'hostellerie *delle Stelle*,

dernier refuge avant le Piémont. Les étoiles peintes sur son enseigne semblent déjà me promettre que le pays de mon oncle est tout proche.

À mesure que je m'enfonce en Italie, mon cœur bat plus fort. À chaque tour de roue, mon rêve prend davantage de consistance. Encore deux jours, et je pourrai enfin serrer dans mes bras l'oncle Corentin, mon cousin Antonio et la zia Nina.

Je le sais : je viens à peine de quitter l'enfance et j'éprouve encore le besoin d'un bouclier familial. Ce n'est pas une faiblesse, mais la lucidité d'un jeune homme qui sait d'où lui vient sa force. Ils sont musiciens, comme moi. Quel plus beau gage de compréhension, d'écoute et d'affection ?

Acqui Terme



Une belle journée me galvanise. Avant d'atteindre Asti, l'itinéraire impose une étape à Acqui Terme, très ancienne ville d'eau où les Romains ont déjà instauré des bains. Le postillon ne cesse de me la vanter depuis Savone.

Des eaux chaudes qui soignent, c'est pour moi une curiosité totale. Quand j'aborde le site thermal, je suis enveloppé de vapeurs épaisses et nauséabondes. Je renonce à pénétrer dans ce magma boueux et fumant. Une étrange procession de silhouettes luisantes de boue émerge des nuages de vapeur, comme des êtres surnaturels s'échappant du ventre de la terre. Le contexte m'évoque aussitôt la *Divine Comédie* de Dante, le chapitre de l'Enfer tout particulièrement. Je me promets de relire cette œuvre une fois installé à Modène.

Cette instructive diversion ne me fait pas perdre de vue que le lendemain sera un jour pas comme les autres : le plus grand, le plus enivrant, sans doute le plus décisif de tout mon voyage. Je profite de cette dernière soirée de solitude pour méditer sur mon devenir.

Assis dans le silence de ma chambre, tandis que les bruits de l'auberge s'éteignent peu à peu, je laisse mes pensées vagabonder. Que suis-je devenu depuis mon départ ? Ma famille me manque, vais-je la revoir un jour ? Je réalise à peine ce changement radical de vie. Je repense aux routes parcourues, aux visages rencontrés, aux livres qui m'ont accompagné, aux conversations qui ont nourri mon esprit. Chaque étape a laissé en moi une empreinte, chaque rencontre a contribué à façonner l'homme que je deviens. Pourtant, malgré les enseignements reçus, une question demeure : quelle place suis-je appelé à occuper désormais dans ce monde ?

J'ai longtemps cru que le savoir suffisait à guider une existence. Aujourd'hui, je comprends que la connaissance ne prend tout son sens que lorsqu'elle trouve un lieu où s'exprimer et des hommes auprès desquels elle peut être partagée. Mais servir un prince, accepter la protection d'une grande famille, n'est-ce pas aussi courir le risque de perdre une part de cette liberté intérieure à laquelle je tiens tant ?

Je songe aux chemins qui s'ouvrent devant moi. Entrer au service des Rangoni pourrait m'offrir la stabilité, la possibilité de poursuivre ma formation et de composer dans un cadre favorable. Mais le destin d'un homme ne se résume pas aux honneurs qu'il reçoit. Il se mesure aussi à sa fidélité envers lui-même, à la manière dont il demeure libre de penser, d'observer et de transmettre.

Cette nuit-là, je ne cherche pas tant à prévoir l'avenir qu'à écouter ce que mon esprit me murmure. Je sens confusément que le lendemain ne marquera pas seulement un changement de lieu ou de protecteur, mais le passage d'une vie bien rangée vers une existence nouvelle, faite de responsabilités, de choix et peut-être de renoncement.

Deux rendez-vous primordiaux sont d'ores et déjà engagés. Ma famille, d'abord : c'est imminent, presque palpable. Pour le seigneur Rangoni et Monseigneur le Cardinal de Modène, nous aviserons avec mon oncle et mon cousin. Au-delà des retrouvailles familiales, j'attends d'eux qu'ils me forment à la société du nord de la péninsule, au monde des prélats italiens, à la musique liturgique en vogue dans les églises. J'aspire à ce qu'ils soient mes Pygmalions, ceux qui voient en moi ce que je ne suis pas encore et qui m'aident à le devenir.

Ce soir-là, je bois du vin d'Asti. C'est vrai : il est incomparable. J'en bois bien trop. Je sombre dans les nimbes, rempli d'excitation et d'euphorie, sans même m'en inquiéter.

Asti – La famille retrouvée

Quand j'atteins Asti, la ville est en pleine réjouissance. On célèbre la glorification de saint Secondo, patron de la cité. Un Palio s'y déroule, comme à Sienne : des courses hippiques où s'affrontent les représentants des différents quartiers, dans un vacarme de sabots et d'acclamations. Des défilés en costumes dits « carolingiens » complètent les festivités ; la tradition remonterait à Charlemagne, doit m'expliquer mon oncle un peu plus tard.

Mes premiers pas dans cette région sont donc placés sous le signe de la fête, dans mon cœur qui bat trop vite, dans les rues en liesse, et jusque dans l'accueil chaleureux de ma famille qui m'attend.

L'arrivée est un choc, une déflagration émotionnelle. En ce début de soirée, lorsque je frappe à la porte de la belle demeure des Collebaudi, c'est d'abord la perplexité qui s'empare des visages, puis la stupeur. Je me présente dans la langue de mes ancêtres, le gallo. L'oncle Corentin, le seul de la famille à maîtriser encore ce parler breton, se fige. Il est soudain happé par un flot de souvenirs, des images enfouies qui remontent du fond de son enfance. Ce plongeon inattendu dans le passé ne dure qu'un instant. Il revient à lui, retrouve ses esprits et comprend aussitôt que ce moment n'est pas ordinaire. Les circonstances s'imposent avec une évidence irrésistible : les liens du sang ne souffrent aucun délai, aucune hésitation. Il m'ouvre ses bras et me serre contre lui, longtemps, avec une force qui dit tout ce que les mots ne peuvent pas. Je suis le premier membre de sa famille bretonne qu'il rencontre depuis plus de vingt ans. Pour lui, c'est comme un tremblement de terre. Puis vient le tour de zia Nina et d'Antonio. Nous avons quelque peine à communiquer ; je tente de mixer latin et français. La langue piémontaise est finalement assez proche du français, et je compte profiter de mon séjour pour apprendre le toscan, la langue de Dante, parlée dans le nord par la noblesse, les lettrés et la communauté des gens d'église.

Nous nous installons à table. La zia a cuisiné du gibier accompagné d'une polenta succulente. Mon oncle m'interroge longuement sur la famille bretonne, les conditions de vie, mon père, les raisons de mon voyage, mes activités musicales. Nos échanges s'étirent très avant dans la nuit.

Le lendemain, père et fils donnent une prestation à la cathédrale Notre-Dame de l'Assomption. C'est une aubaine : je plonge ainsi directement dans les usages de la musique liturgique italienne.

La cathédrale est bondée. Mon oncle Corentin dirige la chorale. Antonio, dont le nom d'artiste est Antonio Bidon da Asti, est l'organiste. Le programme du jour est une *Lauda*, musique à l'origine monophonique qui a évolué vers la polyphonie. Les couleurs uniques des voix s'entrelacent et se répondent pour tisser une toile d'émotions. Les sonorités aériennes, soutenues par le vibrato puissant des tuyaux de l'orgue, atteignent les sphères célestes avant de redescendre en pluie de flâneries sensorielles.

Ma sensibilité musicienne est conquise. Je suis parcouru de frissons sur tout le corps.

Les journées qui suivent défilent dans une douce chaleur affective. Le temps perd toute emprise sur nous. Le monde extérieur s'efface. Nous partageons nos désirs, nos souvenirs, nos expériences. Les conversations s'étirent, ralenties par les obstacles de la langue, mais aussi par cette nécessité impérieuse de nous raconter, de combler les années manquantes d'une vie trop courte pour tant de choses à dire. Nous naviguons dans un joyeux mélange de mots et d'expressions, un charabia savoureux et fleuri qui nous fait souvent éclater de rire.

C'est Antonio qui me fait découvrir cette région marquée par l'histoire du duché de Savoie, lui-même rattaché à la couronne de France. Louis XII en a confié l'administration au marquis de Saluces, Ludovic II.

Les vignobles, nombreux et généreux, drapent les collines d'un manteau de verdure aux nuances infinies. Le matin, lors de nos promenades, les feuilles frémissent au gré du vent et captent dans leurs plis la lumière du soleil, qui vient y faire scintiller les gouttes de rosée. Le cœur de la ville est lui-même un enchantement : les palais de la noblesse et de la bourgeoisie, rehaussés de tours insolentes, se dressent au-dessus du *Recinto dei Nobili*, la muraille des nobles. Un autre rempart cerne la partie populaire de la ville, le *Recinto dei Borghigiani*, marquant ainsi les différentes strates sociales.

Le long du Corso Alfieri, je découvre une juiverie et, au cœur du ghetto, une synagogue massive à l'extérieur sobre mais brillant de tous ses ors à l'intérieur, comme une chapelle baroque.

D'Asti à Modène

Au terme de plusieurs mois de séjour, mon oncle me propose de m'accompagner chez le seigneur Rangoni à Modène.

J'ai profité de ce temps pour me familiariser avec le toscan et le piémontais. Les cinquante lieues entre Asti et Modène demandent dix jours de voyage en malle de poste. Cela me réjouit : je vais partager encore une promiscuité intime avec mon oncle. Nous parlerons de la famille bretonne, de la musique, de tout ce qui nous relie. Oncle Corentin déborde de curiosité sur la vie à Vitré, sur les gens qu'il a connus, sur l'activité de mon père. Pour ma part, je souhaite savoir ce qui a déterminé son exil outre-alpin, comment il perçoit l'évolution de la musique liturgique en Italie.

Durant ce long parcours, il endosse le rôle d'informateur, de formateur, de mentor. En plus de l'affection que je lui porte, je ressens pour lui une profonde gratitude.

À la tombée de la nuit, nous faisons escale à Alessandria, surnommée « de la paille », quolibet attribué par Frédéric Barberousse qui en fit le siège. Elle est devenue une place forte importante de la région car elle se situe à un carrefour stratégique. En tant que musiciens d'Église, nous ne pouvons manquer de rendre visite au Dôme San Pietro e Marco et à son chapelain, ami de l'oncle Corentin. Puis nous reprenons la route le lendemain vers Voghera, avant d'atteindre Plaisance.

Une belle journée s'achève, rythmée par des paysages ondulants déclinés dans tous les verts possibles. Les vignobles s'étendent à perte de vue, entrecoupés de champs de blé que le soleil pare de reflets dorés. Fidèles à nos habitudes, nous concluons la journée par une visite de la cathédrale.

Ce matin, le départ se fait sous de mauvais augures. L'une des roues de la diligence a quitté sa jante, contraignant l'équipage à une halte forcée. Le postillon s'affaire avec ardeur, soucieux de perdre le moins de temps possible, car quatorze lieues nous séparent encore de notre but.

À Plaisance, j'ai la surprise de retrouver un saint de Bretagne : saint Colomban, qui a fondé le monastère de Bobbio, haut lieu de la chrétienté italienne. La basilique San Colombano est un joyau de style Renaissance ; sa nef décorée de versets des Saintes Écritures me confirme cette réputation.

Des éperons rocheux et des collines drapées de vignobles défilent tout au long de notre route. Des rivières rafraîchissantes serpentent dans les vallées. Nous rejoignons Plaisance au crépuscule, sous un ciel rose maculé de nuages ouatés. La

cathédrale romane, face à notre auberge, domine un vaste parvis de son fronton immaculé.

Ensuite vient Parme, que mon cousin Antonio m'a vantée avec passion.

Mais avant d'atteindre notre destination, la distance nous contraint à faire un détour. C'est le village de Fiorenzuola d'Arda qui s'impose comme étape, comme tiré du chapeau d'un magicien. Une escale de respiration que nous allons déguster avec un bonheur immense. Une soirée placée sous le signe de la connivence et des échanges, en gallo bien entendu, car l'oncle Corentin a retrouvé ses marques dans la langue. Il prend surtout un plaisir sans bornes à converser dans cet idiome maternel qui lui est si cher.

Notre but final, Modène, est désormais une formalité imminente. Il me reste encore deux escales avant de découvrir mon futur havre de vie. Je sens déjà ma sève nerveuse me parcourir le corps.

Parme

J'aborde la campagne parmesane avec entrain. J'apprécie vraiment les paysages vallonnés du nord de la péninsule. Les collines ondulent avec le soleil sur une mer végétale, protégées par une armée d'élégants cyprès. Sur les cimes, de fières et rassurantes forteresses défient les envahisseurs velléitaires. Le soleil couchant illumine de feuilles d'or les toits de la ville que nous apercevons en fond de décor, formant un tableau idyllique. Nous décidons de profiter de Parme la jolie et d'y passer une journée entière.

Depuis 1492 et la victoire française à la bataille du Taro, le roi de France tient la Lombardie. Nous résidons donc, paradoxalement, dans une ville française.

Notre auberge occupe une belle demeure en plein cœur de la ville, voisine du palais du gouverneur et à deux pas de la cathédrale Santa Maria Assunta. L'heure tardive de notre arrivée ne nous laisse guère le temps de profiter des lieux : nous expédions un dîner léger avant de rejoindre notre chambre, où le sommeil ne tarde pas à nous emporter.

Au petit matin, Parme s'éveille doucement. Les rayons du soleil commencent à éclairer les façades ocre et rosées des hautes maisons, dessinant le contour des bas-reliefs qui semblent reprendre vie. Nos pas résonnent sur les pavés, accompagnés par le murmure apaisant du fleuve tout proche.

Notre flânerie nous conduit naturellement vers le Dôme. Comme la plupart des églises romanes, il s'élève en forme de croix latine. Les portails finement sculptés, véritables chefs-d'œuvre de Luchino Bianchino, nous invitent à franchir le seuil de cet édifice sacré, né de la volonté de l'antipape Honorius II. À l'intérieur, je suis aussitôt attiré par les grandes orgues d'Andrea da Rimini, un instrument d'une beauté rare, qui vient résonner au plus profond de ma sensibilité musicale.

Dehors, la tour octogonale du baptistère semble converser avec le beffroi de la cathédrale, arborant fièrement ses arcs ornés de personnages bibliques. Au détour des ruelles sombres, nous débouchons sur la place Nuova, où se dresse le Palazzo dei Mercanti. Au centre de sa façade baroque, la tour civique pointe ses fenêtres à meneaux au-dessus de la fontaine qui trône sur les pavés de la place.

Vient enfin le moment de goûter aux spécialités de Parme, qu'oncle Corentin m'a vantées avec une ferveur communicative. Le *parmigiano reggiano* n'a rien à voir avec ce que je connais en Bretagne : légèrement piquant et salé, il déploie en bouche une générosité intense et profonde. Quant au *prosciutto*, il n'est pas davantage comparable au nôtre : ses notes salées et délicates éveillent les papilles, et il fond sous le palais comme une invitation à la campagne romagnole.

Ces saveurs vont désormais faire partie de mon quotidien, comme une nouvelle évidence.

Modène n'est guère éloignée de Parme, et j'espère que le seigneur Rangoni m'accordera bientôt la grâce d'y retourner.

Modène



De bon matin, nous nous engageons sur la route qui serpente entre les vertes collines en direction de ma résidence d'artiste au sein de la noble famille Rangoni.

Ercole Rangoni, chef du parti guelfe de la région, s'est distingué dans la lutte contre les Gibelins.

À l'approche de Modène, les tours se détachent sur l'azur du ciel, leurs toits illuminés par un soleil au zénith renvoyant des éclairs qui semblent guider notre attelage. Les rues pavées de la ville chantent une litanie aux voix de crécelles sous l'effort appuyé des roues cerclées de fer de la diligence. Les bruits de la vie quotidienne forment un orchestre d'accueil : cymbales des ferblantiers, tambours des charpentiers, violons des scieurs de bois, cris des musiciens de rue.

Le palais Rangoni, au cœur de la cité, s'élève à côté du Castelvecchio et à quelques pas du Duomo. Leur villégiature de campagne se compose, entre autres, du château de Castelvetro, que j'espère découvrir très prochainement.

Nous sommes reçus par l'épouse du seigneur Niccolò Maria Rangoni, Donna Bianca Bentivoglio, issue de la célèbre famille lombarde. Cette noble lignée de condottieres, chefs mercenaires au service des grands d'Italie, va devenir mon égérie.

Après quelques ablutions pour nous rendre présentables, le majordome nous conduit à l'audience avec Donna Bianca. Elle nous reçoit dans un superbe salon dont les murs sont recouverts de tapisseries représentant les exploits guerriers des Rangoni. La lumière du soleil filtre à travers les vitraux et envoie des rayons multicolores qui se reflètent sur les tapisseries en une pluie de guirlandes lumineuses. Des coffres richement sculptés, les armoiries de la famille au-dessus de la cheminée magistrale, un énorme bouquet de fleurs trônant sur un guéridon : tout respire la noblesse tranquille.

Donna Bianca est vêtue d'une ample robe de riches tissus, un corset cintré mettant en valeur sa taille délicate. Son doux visage poudré est encadré de boucles soigneusement coiffées, surmontées d'un bonnet de dentelle dont le voile tombe élégamment sur ses épaules. Son port altier reflète une éducation raffinée et rehausse sa beauté naturelle.

Elle nous souhaite la bienvenue et nous interroge sur notre voyage depuis Asti. Elle semble curieuse de la société du royaume de France et des paysages traversés depuis ma Bretagne natale. Elle s'exprime en toscan; son charmant phrasé et son accent chantant amusent notre écoute attentive.

Elle aborde très vite le sujet de la musique, le mode liturgique français, ma pratique instrumentale et vocale, ainsi que le registre de mes compositions. Mon passé de jeune choriste et ma prestation de chanteur soliste au mariage d'Anne de Bretagne l'impressionnent.

Elle fixe le cadre de mon travail : la chapelle du palais, la cathédrale, et les leçons auprès de ses enfants (Costanza l'aînée, Ludovico, Guido, Annibale, Ginevra, Ercole, Francesco, Alessandro). Donna Bianca est pétrie d'amour maternel. Elle me confie ses aspirations pour chacun d'eux. Elle souhaite que les leçons de musique soient données en français, car elle aime cette langue et pense qu'une bonne éducation passe par cet apprentissage.

Elle nous convie ensuite à un dîner avec le duc Sigismond d'Este et son frère, le cardinal Hippolyte d'Este. Mon oncle Corentin connaît bien le cardinal; il saisit l'occasion de lui demander sa protection pour ma personne.

Au cours de la réception, je raconte une fois encore, mon parcours, l'anecdote de ma prestation au mariage d'Anne de Bretagne et du roi Charles VIII. J'évoque ma toute récente composition du motet *Alleluia resurrexit Dominus* et propose aussitôt de l'interpréter à la messe du lendemain. Je perçois leur curiosité et leur enthousiasme spontanés.

Avant de nous retirer, Donna Bianca m'exprime le désir de me présenter à ses enfants après la messe du matin. J'accepte aussitôt, avec déférence et un sincère plaisir.

La rencontre se place d'emblée sous les meilleurs auspices. Ils m'accueillent avec une curiosité mêlée d'attention et de questions. À leurs yeux, je suis un événement en soi, l'incarnation même de l'exotisme : un jeune musicien et compositeur français venu tout exprès pour leur enseigner une nouvelle langue et les initier à la musique. Pour moi aussi, ce jour revêt un caractère exceptionnel, car je passe du rôle d'élève à celui de précepteur, et j'en tire une fierté que je ne cherche guère à dissimuler, teintée, je l'avoue, d'un soupçon d'orgueil.

En cette belle matinée, ils s'adressent à moi en florentin, que je comprends sans peine mais que je manie encore avec quelques maladresses. Je leur conte l'histoire de ma Bretagne, de ma cité de Vitré, et leur brosse le récit du voyage qui m'a conduit jusqu'à eux, sans trop entrer dans les détails, car je compte bien m'en servir pour alimenter nos futures conversations en français. J'ébauche ensuite une description de la musique que je compose et pratique. Notre conversation semble les captiver.

À l'heure du déjeuner, le majordome vient mettre fin à notre échange et nous convie à rejoindre la table familiale. L'après-midi, nous assistons aux vêpres. Fidèle à ma promesse, je fais une démonstration de mon art : je prends place à l'orgue et entonne un solo de motet.

La mort de Niccolò Rangoni

La nouvelle arrive un soir, brutale et sèche comme un coup de cloche : le seigneur Niccolò est tombé devant Bologne, sous les étendards de César Borgia. Le palais, quelques heures plus tôt si vivant, se fige dans un silence de pierre.

Le conseil de famille se réunit pour organiser les obsèques. Ses sœurs Domitilla, Emilia et Beatrice sont présentes. Le corps est rapatrié de Bologne par la belle-famille Bentivoglio, dont le seigneur, son beau-père Giovanni II, prend les choses en main.

Les funérailles, grandioses et solennelles, se tiennent à l'église San Francesco. Toutes les rues alentour sont parées de drapés funèbres. Les cloches de tous les édifices religieux sonnent le glas. La procession de la famille endeuillée défile dans un silence impressionnant derrière le catafalque. L'entrée dans le chœur du temple chrétien, illuminé de cierges et de torches, est sacralisée par des chants et des prières. Donna Bianca, ses filles et les sœurs du seigneur, vêtues de robes noires à traîne, arborent leurs plus beaux bijoux. L'atmosphère est empreinte d'une tristesse infinie et de respect.

C'est l'occasion de ma première prestation officielle en tant que maître de chapelle. Je dirige les chœurs et me produis en soliste pour un *Requiem* de Guillaume Dufay.

À la sortie de la messe, les trompettes résonnent et accompagnent le corps jusqu'à la chapelle privée du palais, lieu de sépulture de la famille Rangoni.

Il m'échoit de déclamer une dédicace écrite par le poète portugais Cajardo, résidant à Bologne :

« Les partisans non experts, les poèmes, vous manquent : implorez Rangoni avec des prières qui jaillissent de votre cœur. Car il nourrit le génie et s'émerveille de la profondeur de la perspicacité, et il pense qu'il y a beaucoup de dieux en vous. Il y a aussi de doux vœux célestes qui sont nés, tels que j'aurais à peine cru que Jupiter a enfanté. Entre lesquels pendait le plus beau gars des frères. De nos gués sont devenues les eaux du fleuve. Allez

donc, soyez calme et ne craignez pas la bouche du Prince : aucune repoussée ne vous arrivera. »

La période de deuil s'étale sur une année. Je dois m'y conformer, vivant au palais soumis à un rituel codifié : une messe votive quotidienne, les femmes Rangoni en vêtements noirs, et chaque semaine une cérémonie de prières devant la pierre tombale sur laquelle un sculpteur a façonné un gisant représentant le noble seigneur Niccolò Maria Rangoni.

La vie à Modène – Rencontre avec Adrien Willaert

Plus les jours passent, plus j'apprécie ma charge. Mon temps se partage entre prestations dans les églises de Modène, mes disciplines pédagogiques auprès des enfants Rangoni et mes compositions.

J'ai une relation très forte avec Ercole, qui se destine à la prêtrise. Il est passionné de musique liturgique, et nos échanges dépassent largement la seule dimension éducative. Je prends plaisir à lui exposer les étapes de la composition, les ressorts techniques et le mystère de l'inspiration.

Je suis aussi très proche du duc Sigismond d'Este et du cardinal Hippolyte. Plusieurs fois par semaine, après les offices, nous avons établi des moments de dialogue où ils me font part de leurs souhaits pour la programmation musicale des messes de Modène. Ils m'invitent fréquemment à leur table. C'est ainsi que je rencontre Adrien Willaert, lui aussi compositeur de motets. Flamand d'origine, influencé par l'école franco-flamande, il est attaché au cardinal Hippolyte en tant que chantre officiel de l'archevêché de Ferrare. Notre poste et nos sources musicales identiques nous rapprochent immédiatement.

Adrien Willaert

Ferrare n'est pas très éloignée de Modène, et je m'y rends fréquemment à l'invitation du cardinal. J'adore cette ville, même si sa forteresse ducale austère peut paraître rigide. Derrière le miroir, c'est tout autre chose : un foisonnement d'artistes et d'intellectuels en fait un lieu sans pareil. Les nombreux palais aux façades richement sculptées, les patios fleuris cachés à l'arrière des bâtisses accueillent les refaiseurs du monde sur fond de discussions animées.

Adrien me fait découvrir l'envers du décor. Il m'entraîne dans des bouges un peu louches, dans les ruelles borgnes des bas-quartiers, où l'on peut boire et vivre des expériences inconfessables, à damner un saint. Comment aurais-je pu imaginer, moi, jouvenceau de la Bretagne profonde, que de telles pratiques puissent exister ? Pourtant je le suis toujours, et j'y prends goût. Cette zone d'ombre dans ma chaste vie de mante religieuse demeure une parenthèse enfouie au plus profond de moi.

Nous nous fréquentons assidûment durant quelques années. Un jour, il m'annonce que l'archevêque de Venise, à l'instigation du doge Andrea Gritti, lui a offert le prestigieux poste de maître de chapelle de la basilique Saint-Marc. Il ne peut décemment pas refuser. De plus, il envisage de fonder une école à Venise où il formera musiciens et compositeurs.

Avec l'approbation du cardinal Hippolyte II d'Este, il me demande de venir le remplacer à Ferrare.

Donna Bianca donne sa bénédiction à cette transition. Les enfants ont grandi. Pendant six ans, je me suis dévoué à ma tâche avec application et détermination.

Ferrare – La *Missa Hercules*

Ma nouvelle vie auprès du cardinal et du duc Hercule d'Este occupe mes longues journées. Je me promets de composer une messe en l'honneur de mon bienfaiteur le duc Hercule, et lui fais la surprise de l'œuvre achevée. Je la fais interpréter par le chœur de la cathédrale que je dirige. La *Missa Hercules Dux Ferrariæ* « Messe : Hercule duc de Ferrare » fait triomphe auprès des fidèles. Le duc l'accueille avec enthousiasme, me remercie chaleureusement et me récompense d'une nouvelle pension. C'est aussi la signature de mon adoption définitive à la cour de Ferrare.



Duc Hercule II d'Este



Hippolyte d'Este

J'y retrouve, avec bonheur, un air du pays : la fille d'Anne de Bretagne, reine de France, est devenue duchesse de Ferrare par son mariage avec Hercule. Renée de France ne fait aucun effort pour apprendre l'italien ; elle me sollicite régulièrement pour lui parler en français.

Proche de la Réforme en matière de religion, elle nourrit des relations tendues avec son beau-frère, le cardinal Hippolyte, ardent partisan de la Contre-Réforme. Par ailleurs, la duchesse souffre du fait que la cour de France l'ait mariée au duc Hercule pour l'écarter du duché de Bretagne qui lui revient de droit. Même si Madame la Duchesse est une femme éclairée, sa contrainte religieuse la rend malheureuse. Elle aime me confier ses états d'âme. Je deviens son ami bienveillant.

Renée de France

Hormis les questions d'ordre religieux, nos entretiens se déroulent dans la plus grande cordialité, empreints d'une tendresse mutuelle. Elle est profondément touchée d'apprendre que j'ai connu sa mère et que j'ai été reconnu par elle. Elle me confie n'en garder que peu de souvenirs : à sa disparition, elle n'a que quatre ans. La cour lui désigne alors une gouvernante, demoiselle d'honneur et proche de la reine Anne, Michelle de Saubonne, celle-là même qui lui insuffle les idées de la Réforme. Bien que Madame la Duchesse soit une femme d'esprit et de lumière, les contraintes que lui impose sa foi font son malheur. Elle aime me confier ses tourments intérieurs, et je deviens pour elle un ami attentif et bienveillant.

Ferrare est une ville en effervescence artistique, au cœur d'un mouvement général dans toute la péninsule pour l'ensemble des arts. Le duc Hercule y contribue généreusement par son mécénat actif. Dosso Dossi, peintre génial, en est l'un des bénéficiaires ; je le fréquente amicalement.

C'est dire que je ne m'ennuie jamais. Je me cultive au quotidien dans une ronde sociale et artistique incroyable. Ferrare m'éclaire, me transporte, me transforme, m'envoûte.

Au détour d'une cérémonie, je rencontre Hercule de Gonzague, cardinal de Mantoue. Il s'opère entre nous un coup de foudre réciproque. Dès les premiers échanges, nous découvrons une étonnante communauté de pensée. Nous partageons la même curiosité insatiable pour les lettres, les arts et les grands débats de notre temps, ainsi qu'une semblable aspiration à concilier foi, humanisme et

beauté. Une profonde connivence s'installe aussitôt, comme si nos esprits s'étaient depuis longtemps cherchés sans le savoir.

Mantoue – Arrivée en juin 1526

Dès le lendemain, il m'invite à une audience privée.

- Giacomo, me dit-il, tu dois rejoindre mon diocèse de Mantoue. Tu seras le maître de chapelle de ma cathédrale Saint-Pierre. À nous deux, nous ferons des miracles musicaux.

Je n'hésite pas une seule seconde, tant je suis sous l'emprise du personnage. Il se charge de convaincre le cardinal Hippolyte de me laisser partir.

J'arrive à Mantoue le 19 juin 1526, sans tambour ni trompette. Mais à l'archevêché, je suis reçu comme un prince. Monseigneur le cardinal, qu'en privé j'appelle Ercole, me fait emménager dans un superbe appartement de la résidence ducale, avec une salle de musique, un grand salon et une chambre à cheminée monumentale. Le palais ressemble à un véritable musée : tableaux, tapisseries, sculptures, pièces d'argenterie, fresques sur les plafonds et les murs. Les jardins luxuriants nichés à l'arrière ajoutent une touche de grâce naturelle à cette splendeur architecturale.

Ercole m'organise la visite de la cathédrale, mon lieu de travail. Née des mains des frères vénitiens Pierpaolo et Jacobello delle Masegne, cette façade gothique irradie sous le soleil de ses marbres blancs. Je suis immédiatement séduit. Elle est mon ancre à Mantoue, le cœur battant de mon existence. Je dois apprendre à la connaître, à y imprimer quelque chose de moi, à en faire un refuge habité.

Dès les premiers accords, les grandes orgues me traversent de leurs vibrations. Les tuyaux exhalent des souffles d'une parfaite harmonie, comme si l'édifice lui-même se mettait à respirer. Sous mes doigts et sous mes pieds, claviers et pédaliers offrent une souplesse rassurante qui me permet d'oublier la technique pour ne plus écouter que la musique. Une profonde émotion m'envahit : je comprends que cet instrument exceptionnel sera un véritable compagnon d'expression.

La chorale masculine se compose de douze pupitres correspondant aux registres de voix : sopranos, altos, ténors, barytons et basses. Je passe un moment avec chaque groupe pour faire connaissance.

À ce moment-là, je parle couramment le florentin, ce qui facilite grandement les échanges, même si les membres de ma nouvelle équipe s'expriment entre eux dans ce savoureux parler vénitien dont certaines tournures me surprennent encore. Nous nous comprenons toutefois sans difficulté, chacun faisant un pas vers l'autre. Il est alors convenu que nous procéderons, dès le lendemain, à un premier essai sur l'une de mes compositions, afin de mesurer la qualité de notre entente musicale et de voir comment mon écriture résonne sous leurs voix.

Je prévois de produire le motet *Aspice Domine* à l'office solennel du dimanche suivant. Cinq jours pour nous préparer. Les voix sont belles et l'acoustique de la cathédrale exceptionnelle.

Dans la pénombre tamisée de l'église, les choristes prennent place en respectant leur pupitre. Je me plante face à l'ensemble vocal, accrochant mon regard sur chacun des chanteurs. Mes gestes sont les signaux de notre langue commune. Je dois sculpter les notes pour atteindre l'harmonie. Les voix s'enroulent et se frôlent au diapason de la musique. L'émotion du sacré jaillit de notre communion

Angela

Au fil des messes, sur le balcon qui domine le chœur, j'aperçois une jeune femme qui me fixe avec insistance.

Dans la fragile lumière des chandelles, un personnage féminin semble émerger d'une toile de Mantegna. Une chevelure d'ébène encadre un doux visage. Ses yeux d'un bleu profond tentent d'atteindre des étoiles. Sur ses lèvres roses, harmonieusement dessinées, s'anime un sourire angélique.

Je réponds à ce sourire par une œillade appuyée qui lui signifie discrètement de m'attendre.

Sur le parvis, les fidèles se confondent dans une mêlée conviviale comme à leur habitude. La demoiselle est chaperonnée par une jeune servante, comme le veut la tradition.

- Mes hommages, gentille dame. Je suis flatté de faire votre connaissance. Je m'appelle Jacques, Jachetto pour les Italiens. Je serais très honoré de connaître le vôtre.

- Angela Andreatta, fille du gouverneur du château.

La bienséance nous oblige à écourter cette première entrevue. Je m'empresse de lui proposer de nous retrouver en fin de journée dans les jardins du palais.

La réalité me rattrape : le cardinal Ercole vient me congratuler sur mon *Aspice Domine*, puis m'annonce que nous partirons le lendemain rendre visite au patriarche de Venise, Girolamo Querini, ce qui me permettra de retrouver mon cher ami Adrien, maître de chapelle à la basilique San Marco.

Un peu avant le crépuscule, je fais les cent pas dans les jardins, retrouvant les émotions de l'adolescent de Vitré. Une petite boule d'impatience me chatouille l'estomac. Angela arrive, accompagnée comme pour la première fois, car une jeune femme de bonne famille ne peut affronter seule le sexe opposé, une femme raffinée dans un lieu raffiné. La belle Mantouane glisse sur le sol comme une caresse, mêlant légèreté et volupté. Nous prenons place sur un banc de pierre, et notre conversation se noue naturellement autour de la musique, oscillant entre le sacré et le profane. J'ai bien quelques œuvres profanes en tête, mais je garde mes propres compositions pour moi, des pièces que personne ne peut connaître, puisque je n'ai encore rien joué en public dans ce registre. Elle connaît les madrigaux d'Adrien, qu'elle affectionne particulièrement. Je lui confie qu'Adrien est mon grand ami et que je me réjouis de le revoir très vite grâce au voyage auquel le cardinal m'a associé.

Vérone – Padoue – Venise

Nous devons parcourir trente-quatre lieues dans un carrosse confortable, du moins plus adapté au voyage et offrant de meilleures conditions que la malle de poste.

Notre attelage nous conduit d'abord à Vérone. C'est une cité importante. Elle l'était déjà sous l'Empire romain, qui a laissé des traces architecturales importantes. Ercole me fait admirer l'amphithéâtre romain, structure massive et harmonieuse, avec ses arcs en pierre de taille et ses colonnes imposantes transmettant les ondes d'un passé glorieux. Puis nous filons directement sur Padoue, ville universitaire qui, comme Bologne, jouit d'une jeunesse permanente grâce à ses étudiants. Ercole m'y fait visiter la basilique Saint-Antoine plutôt que la cathédrale. Antoine est le saint patron de la ville. Il est venu de sa lointaine Lisbonne faire le prédicateur de la doctrine catholique il y a trois siècles. Ce très pieux frère franciscain fut canonisé

seulement un an après sa mort : c'est dire combien la communauté chrétienne le vénérât.

Sur la route de Padoue à Venise, je me confie à Ercole au sujet d'Angela. Il se trouve qu'il la connaît très bien : il l'a vue grandir dans les dépendances du palais et connaît son père depuis l'enfance. Il accueille avec bienveillance la relation amoureuse que j'ai initiée. Lui-même est profondément épris de sa compagne officieuse, sa charge cardinalice ne lui permettant pas de la reconnaître officiellement. Cela ne les a pourtant pas empêchés d'avoir cinq enfants.

Venise est un cataclysme visuel. Je n'ai pas assez de mots pour décrire mon émotion, j'en ai le souffle coupé.

Le carrosse est resté sur la terre ferme à Mestre. Une gondole nous prend en charge et nous voguons sur le Grand Canal jusqu'au Rialto, qui m'apparaît comme une sculpture magistrale. Les reflets chatoyants des palais décuplent la dimension magique du cadre. Le gondolier pénètre dans un labyrinthe de canaux étroits ; nous rasons les quais, glissant sur une eau noire griffée par les reflets mordorés du soleil. On débouche sur la lagune. On longe les *Fondamente Nuove*, on traverse l'Arsenal, pour enfin accoster sur l'île San Pietro.

Je laisse Ercole avec son homologue vénitien et hèle un gondolier pour me conduire à San Marco, afin de retrouver Adrien.

Je débarque près du majestueux campanile et me fraye un passage dans une marée de pigeons. La vue me fige : au fond de l'immense place se déploie une façade d'une richesse extraordinaire, tout en marbres ciselés et mosaïques éclatantes. Les dorures renvoient la lumière du soleil jusqu'à la Tour de l'Horloge. On se croirait transporté à Byzance. Cinq coupoles dorées, incarnations de puissance et de magnificence, couronnent l'édifice d'une grâce incomparable. Je ne peux m'empêcher de songer que la cathédrale Sainte-Sophie doit offrir un spectacle du même ordre.

À l'intérieur, l'abondance de richesses me perturbe. Je ne sais où diriger mes yeux, tant il y a de pépites à contempler.

Adrien est absorbé par l'accord de son orgue. En me voyant, il lâche tout et se précipite à ma rencontre. On tombe littéralement dans les bras l'un de l'autre, un *abbraccio forte*, comme disent les gens du cru.

- Jacques, me dit-il. Adrien parle français car il a travaillé longtemps à la cour de France, Jacques, quel bonheur de te retrouver ici à Venise ! Raconte-moi...

Nous remontons dans son appartement du palais du Doge et étanchons notre soif de confidences pendant des heures. Je lui confie mon histoire sentimentale, mes projets d'union avec Angela, et mon désir le plus cher : qu'il soit mon témoin.

C'est mon baptême vénitien. Aussi Adrien m'invite-t-il à découvrir la lagune à bord d'un voilier. Nous glissons sur un immense miroir d'argent que surplombe un ciel aux teintes pastel rosées.

Nous faisons d'abord escale à l'île Saint-Michel, où se dresse une église nouvelle parée des marbres blancs d'Istrie, puis nous rejoignons Murano, où un maître verrier donne vie à de somptueuses pièces en cristal sous le souffle dynamique des flammes. Notre dernière halte est Torcello. L'île surgit d'un tapis de velours moiré, à peine froissé par la brise. Ses ruelles pavées, flanquées de palais à l'abandon, portent en silence le souvenir d'une ancienne splendeur, car c'est ici qu'est née Venise. Une visite de l'église Santa Maria Assunta s'impose naturellement. Son clocher se découpe dans le ciel bleu tel un phare dressé vers le divin. À l'intérieur, les mosaïques byzantines resplendissent de tous leurs ors, offrande lumineuse et flamboyante au terme de notre périple.

Je retourne à Mantoue les yeux pleins d'étoiles, avec la promesse de revenir avec Angela pour revivre et goûter encore plus l'émerveillement et la magie du lieu.

Le mariage – 5 juillet 1527

Dès mon arrivée à Mantoue, je me rends officiellement auprès du père d'Angela pour demander sa main. Il me reçoit dans un salon richement orné, son épouse à ses côtés. Je lui expose mes intentions et lui fais la promesse de veiller sur sa fille avec soin et de fonder une famille avec elle. Il m'adresse un sourire bienveillant et me tend la main en signe d'accord. C'est également à cette période que je commence à me faire connaître des Mantouans en tant que musicien, à travers la publication et l'exécution de deux de mes compositions.

Le premier dimanche, je propose à l'office la *Messe du quatrième ton*, écrite en contrepoint, une écriture qui permet de mieux servir le texte latin en épousant le rythme et le sens. Le dimanche suivant, c'est un motet que je présente, accompagné d'un chant choral polyphonique.

C'est en tant que citoyen attesté par le duc de Mantoue que je me marie à la cathédrale le 5 juillet 1527. Antonio Collebaudi et Adrien Willaert sont mes témoins. Mon oncle et Zia Nina sont aussi de la fête. Le cardinal Ercole de Gonzague est

l'officiant. Quel honneur pour moi ! Il me l'avait promis sur le chemin du retour de notre voyage à Venise.

L'intérieur de la cathédrale est richement décoré. Des pétales de fleurs blanches forment un tapis depuis le porche jusqu'à l'autel. Angela est vêtue d'une robe de satin ivoire, son doux visage encadré d'un voile de dentelle, rayonnante de bonheur. Pour honorer sa beauté, je suis paré d'un pourpoint de velours bleu.

La chorale que je dirige habituellement entame l'une de mes compositions pour les mariages : la *Missa Domine Dominus noster*. Les textes du chant que j'ai choisi célèbrent l'amour. Les voix des chanteurs s'entrelacent dans une harmonie parfaite. La polyphonie est un délice pour l'ouïe. La musique de l'orgue se déchaîne en volutes de sons divins. Après avoir, l'un et l'autre, juré notre attachement mutuel sur l'Évangile, nous échangeons nos anneaux nuptiaux avec une émotion contenue.

La sortie de la cathédrale est théâtrale, sous les applaudissements des invités. Les trompettes résonnent, saluant notre sortie triomphale et soulignant la solennité du moment. Le duc nous a offert la grande salle des banquets du palais pour le festin. Je vis le jour le plus incroyable de ma vie. Seuls mes parents me manquent ; il eût été légitime qu'ils fussent à mes côtés.

Rome – 1532

En 1532, le pape Clément VII m'appelle à Rome auprès du cardinal Ercole de Gonzague, qui y prépare le concile de Trente. J'y retrouve avec joie mon cousin Antonio, devenu maître de la chapelle Sixtine. C'est aussi un déplacement familial : Angela m'accompagne.

Après Léon X, que j'avais approché dix ans plus tôt et qui appréciait beaucoup ma musique, Clément VII, lui aussi un Médicis, me fait confiance et se dit conquis par mon art.

J'avais promis à ma mère que mon chemin croiserait celui d'un pape. Je réalise ce vœux pour la seconde fois.

Rome est une expérience incomparable, d'une grande beauté architecturale. Mais ce qui me frappe le plus, ce sont les vestiges de l'Empire romain. La ville est alors en pleine effervescence artistique : peintres, sculpteurs, architectes, écrivains et musiciens rivalisent dans la compétition du sublime. Michel-Ange a peint les voûtes de la chapelle Sixtine et sculpté la superbe *Pietà* de la basilique Saint-Pierre.

Raphaël a laissé dans les salons du Vatican des fresques d'une perfection éblouissante. Les plans de la basilique Saint-Pierre sont en cours de remaniement. J'ai le sentiment de baigner dans une révolution urbanistique et artistique.

Sans vouloir m'en vanter, j'atteins alors mon heure de gloire. Mes partitions sont jouées dans toutes les églises de la péninsule, et mon nom circule chez tous les maîtres de chapelle.

J'y vis deux années, dans les coulisses du Vatican. Angela et moi rentrons ensuite à Mantoue dans les valises du cardinal.

Les dernières années

Ercole, très actif dans le mouvement de Contre-Réforme, est le principal organisateur du concile de Trente et se trouve plongé dans l'écriture d'un nouveau catéchisme. Le pape l'a également nommé légat apostolique auprès de l'empereur Charles Quint. Il est à l'apogée de son parcours.

L'année 1535 m'apporte un bonheur immense : la naissance de mon premier enfant. Après tant de joies partagées et d'espérances, nous accueillons un fils en pleine santé, que nous appelons Ivo, en hommage à son grand-père de Vitré. En le prenant pour la première fois dans mes bras, je mesure combien cette naissance transforme mon existence. Désormais, chacun de mes choix, chacun de mes projets, s'inscrit aussi dans l'avenir de cet être fragile dont je me sens responsable. La musique elle-même me paraît revêtir une profondeur nouvelle, comme si chaque œuvre que je compose devait désormais lui léguer une part de moi.

Un matin de l'an de grâce 1545, au réveil, mon lieu de travail, la superbe cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul, est en flammes. Quand j'arrive sur les lieux du désastre, les serpents voraces du feu s'enroulent sur les voûtes sacrées, les piliers s'écroulent sous les flammes déchaînées, des larmes de verre fondu remplacent les étoiles colorées des vitraux. Je suis anéanti.

Mais Ercole, fidèle à son tempérament résolument optimiste, reprend rapidement le dessus. Refusant de s'attarder sur les destructions passées, il préfère déjà se tourner vers l'avenir. Avec une énergie communicative, il m'annonce que les travaux de reconstruction débiteront sous peu. Son ambition ne se limite pas à relever les murs abattus : il veut faire de Mantoue une cité plus belle encore qu'auparavant.

Pour mener à bien cette entreprise, il compte confier à l'architecte Jules Romain le soin de rebâtir et d'embellir l'ensemble. Disciple de Raphaël et l'un des plus grands maîtres de son temps, celui-ci saura, selon Ercole, donner au projet une ampleur digne des plus prestigieuses réalisations de la Renaissance. Il reprendra notamment certains principes des plans de l'antique basilique Saint-Pierre de Rome, que le pape Paul III fait alors profondément transformer afin d'édifier un sanctuaire entièrement renouvelé, plus vaste et plus conforme aux ambitions de la papauté. Ercole évoque ce chantier romain avec admiration : si Rome peut se réinventer, pourquoi Mantoue ne pourrait-elle pas, elle aussi, renaître de ses blessures et affirmer sa splendeur aux yeux de toute l'Italie ?

La vie s'étale ensuite entre la routine familiale et la routine du travail. Je me dépense sans compter sur les deux tableaux. Certains diront que c'est au sens propre du terme, et ils auraient raison. Notre train de vie tend vers un côté qui donne le vertige. L'artiste que je suis manque de clairvoyance pour les choses matérielles. Cet homme assisté que j'ai toujours été ne sait pas mesurer ces aspects pratiques de l'existence. Le mariage a changé la donne, mais le côté affectif et créatif reste plus important pour moi que tout le reste. Angela me met en garde. Elle me parle de dettes abyssales. Je n'imagine pas les conséquences qu'elles peuvent engendrer. Mon insouciance, mon immaturité comptable et patrimoniale sont une réalité que je ne peux absolument pas contrôler. Malgré tous les efforts que je déploie pour redresser la situation, je m'enfonce peu à peu dans des difficultés qui me dépassent.

À présent, l'âge et la maladie grignotent chaque jour un peu plus mes forces. Je pressens que mon voyage terrestre touche à son terme. Cette certitude ne m'emplit pourtant ni d'amertume ni de regret. Lorsque je me retourne sur le chemin parcouru, je ressens avant tout une profonde gratitude. J'ai aimé, j'ai été aimé. J'ai eu le privilège de partager ma route avec des proches fidèles, des amis sincères et des êtres d'exception qui ont nourri mon âme autant que mon esprit.

Je sais désormais que l'héritage d'un homme ne se mesure ni à l'étendue de ses possessions ni au poids de sa fortune. Les biens matériels se dispersent, les demeures s'effondrent, les richesses changent de mains. Ce qui demeure, c'est l'œuvre née de l'inspiration que Dieu a déposée en chacun de nous. Si mes compositions continuent d'émouvoir les cœurs, d'élever les âmes et de faire résonner la louange bien après mon dernier souffle, alors je n'aurai pas vécu en vain. Voilà le seul patrimoine auquel j'aspire désormais : celui que le temps ne peut détruire.

Mon ultime souffle s'annonce en ce 2 octobre 1559. Je n'éprouve aucune peur pour moi-même. Au contraire, une paix profonde m'enveloppe. J'ai le sentiment d'avoir

accompli ce que Dieu attendait de moi, d'avoir consumé jusqu'à la dernière étincelle le riche parcours qui m'avait été accordé. J'ai aimé, créé, enseigné, voyagé, rencontré des êtres d'exception ; j'ai connu les épreuves comme les joies, et chacune d'elles a façonné l'homme que je suis devenu.

Mon seul regret, immense et douloureux, est de devoir quitter Angela, mon épouse bien aimée, mes enfants et les amis qui ont illuminé mon existence. Leur présence autour de moi est mon ultime consolation. Je distingue leurs visages, leurs regards embués, leurs mains qui cherchent encore la mienne. Je n'entends plus leurs paroles avec netteté, mais j'en perçois toute la tendresse. Une atmosphère d'amour m'enveloppe, douce et lumineuse, comme le dernier accord d'un motet qui demeure suspendu dans la nef avant de s'évanouir lentement dans le silence.

Alors que mes forces m'abandonnent, je remets mon âme entre les mains du Créateur. Si mes œuvres continuent de vivre dans le souffle des chorales et sous les doigts des organistes, si elles savent encore élever les cœurs vers la beauté et vers Dieu, alors une part de moi ne cessera jamais de chanter.

Ad Deum. Ego amo te... kenavo, a tanto.

RENÉE DE FRANCE DUCHESSE DE FERRARE



Renée de France (1510-1574)



Princesse royale

Duchesse de Ferrare en Italie.

Duchesse de Chartres

Comtesse de Gisors.

Dame de Montargis

Duchesse de Bretagne

Fille cadette d'Anne de Bretagne et de Louis XII

Avant-propos

Si je parle de Renée de France, ce n'est pas pour des prunes, même si sa sœur, la reine Claude, reste à jamais associée à ce fruit délicat. Derrière l'anecdote se profile une femme d'exception : une intelligence rare, une culture profonde, une personnalité qui força l'admiration de ses contemporains comme celle des historiens.

Pourtant, la vie ne lui épargna rien dès l'enfance. À cinq ans, elle perd sa mère, Anne de Bretagne ; à sept ans, son père, le roi Louis XII. L'orpheline royale entre alors dans un monde qui ne lui appartiendra jamais vraiment.

Anne de Bretagne - Louis XII

Claude de France - François 1er

François 1er, devenu beau-frère de Renée par son mariage avec Claude de France, est aussi son tuteur officiel. Mais la protection qu'il lui offre n'est que façade : le roi n'a ni l'intention ni l'intérêt d'honorer les volontés testamentaires de ses parents. Tout au contraire, il va méthodiquement veiller à ce que la jeune princesse ne puisse jamais faire valoir ses droits sur le duché de Bretagne.

Car ces droits existaient bel et bien. Le contrat de mariage d'Anne de Bretagne et de Louis XII, signé le 7 janvier 1499, les avait pourtant gravés dans le marbre. La clause 3 stipulait explicitement que le second enfant issu de leur union, fils, ou fille à défaut de fils, hériterait du duché de Bretagne et en jouirait selon les usages de ses prédécesseurs ducaux. Renée, cadette de Claude, était précisément cet enfant-là.

« Le second enfant masle, ou fille au defaut de masle, venant de leurdit mariage [...] seront et demeureront princes dudit païs, pour en jouir et user comme ont de coustume faire les ducs ses predecesseurs. » (Clause 3 du contrat de mariage d'Anne de Bretagne et de Louis XII, 7 janvier 1499)



Anne de Bretagne

Louis XII

Claude de France

François 1er

Renée de France, Duchesse de Ferrare, Duchesse de Bretagne spoliée.

Je vous parle d'un temps où le bonheur n'est pas au programme des jeunes princesses. Nous ne sommes que des monnaies d'échange politiques, soumises à une double tutelle sans appel : celle de la raison d'État et celle de l'Église, dont les lois dictent l'ordre du monde autant que celui des âmes.

Toute ma vie se trouve placée sous le signe de cette condition. Elle est faite de contrariétés, d'épreuves, de douleurs, mais aussi de combats politiques et religieux que je mène pied à pied. Je deviens orpheline dès mes premières années. Je ne connais véritablement ni mon père ni ma mère. Les eussé-je gardés plus longtemps auprès de moi, cela n'aurait guère changé mon existence. Dans les cours royales, les enfants ne grandissent pas auprès de leurs parents. Tandis que les souverains mènent une vie itinérante, allant de château en château, leurs fils et leurs filles demeurent dans une résidence, confiés à une petite suite composée d'une nourrice, d'une dame de compagnie et d'une gouvernante. Ce sont elles qui deviennent, en vérité, leur seule famille.

Aujourd'hui encore, ce sont mes lettres, adressées à mes parentes ou à mes amies, qui témoignent le mieux de ce que je suis. Elles disent mes doutes, mes blessures, mes colères aussi. Elles révèlent surtout une femme qui souffre, mais qui ne plie jamais.

Ainsi pourrait-elle écrire à son amie Marguerite d'Angoulême :

J'ai le droit de respirer, le droit de penser en mon for intérieur, mais je dois toujours agir par procuration, incarner l'image que le Roi ou l'Église souhaitent offrir au monde. Pour conquérir la moindre parcelle de liberté, je devrai louvoyer, résister, me battre, et ce, toute ma vie durant.

Je suis déterminée. On dit de moi que j'ai un tempérament de feu, c'est ce qui me sauve, et ce qui me permettra, je l'espère, de rester debout. Il me faudra surmonter toutes les épreuves que le destin sèmera sur mon chemin.

Oserais-je le mot ? Je suis, à ma façon, « une hardie défenseuse des dames » . Moi, femme, princesse royale, je revendique le droit d'exister, d'exercer ma propre volonté, et par-dessus tout, de choisir librement la voie de ma conscience spirituelle.

Ma mère de substitution, Madame de Saubonne, dame d'atours et grande amie de ma propre mère, veille sur chacun de mes pas. Elle m'éduque, me protège, et éveille en moi le goût du savoir : j'ai la chance d'apprendre le latin et les humanités, privilège rare pour une femme de mon temps.

Recevez, ma très douce amie, l'expression de ma plus profonde affection. »

Renée de France

Journal intime



La religion relève, en théorie, de mon confesseur, le père Guillaume Petit, chapelain du Roi. Mais Madame de Saubonne veille sur moi. Avec une discrétion bienveillante, elle tempère, reformule, corrige ses enseignements. Je grandis sous sa protection, entre une enfance et une adolescence traversées par les frictions incessantes qui l'opposent à la reine mère, Louise de Savoie.

Louise de Savoie voit d'un très mauvais œil l'ascendant que Michelle de Saubonne exerce sur moi, cette influence spirituelle et intellectuelle qui façonne peu à peu ma conscience. Elle lui reproche également de défendre mes intérêts patrimoniaux avec une vigueur qui déplaît fort à la Couronne. Elle choisit elle-même, avec le plus grand soin, nos guides et nos lectures, soucieuse avant tout de nous inculquer l'obéissance et la soumission.

Le roi François, lui, surveille jalousement mon évolution. Ce qui l'inquiète par-dessus tout, c'est le duché de Bretagne, qu'il a sciemment écarté de mon héritage. Lorsque je le revendique, il m'oppose une fin de non-recevoir sans appel. Dès lors, il s'emploie à me trouver un mari afin de m'éloigner définitivement de la cour et d'étouffer mes prétentions.

Ma sœur Claude, elle, m'offre chaque jour un refuge. Elle m'invite à partager son déjeuner, un moment suspendu, plein de tendresse, où nous devisons de notre enfance, de nos parents que nous avons à peine connu, de mon avenir incertain. Sur la question du duché, elle élude toujours la conversation : le Roi lui interdit d'en parler. Le tabou suprême. En 1515, il fait établir un acte de donation par lequel Claude lui cède l'usufruit du duché ainsi que le titre de duc de Bretagne.

Même dans notre intimité, Claude n'est pas la catholique fervente que la cour croit connaître. Elle aussi demeure sensible aux idées nouvelles qui circulent. C'est un trésor de bonté, adorée de tous. Mais elle s'épuise. Les grossesses successives la meurtrissent, la maladie la ronge : la tuberculose osseuse, comme notre mère avant elle, et peut-être d'autres maux encore que le Roi, invétéré coureur de jupons, lui transmet.

Puis vient l'irréparable.

Elle mourut au château de Blois, notre havre d'enfance enchanté. Elle n'avait que vingt-quatre ans. J'en avais quatorze. Je perdis bien plus qu'une sœur : ma confidente, mon alliée, ma dernière attache familiale. De ses sept enfants, cinq lui survécurent, dont la petite Marguerite, ma préférée, qui mourut à son tour un mois plus tard, à l'âge de huit ans. Jamais encore je ne ressentis avec une telle violence le vertige de l'abandon

Les obsèques sont solennelles et grandioses. Le corps embaumé de ma sœur est transporté de Blois jusqu'à la basilique de Saint-Denis sur un somptueux char funéraire, suivi d'une longue procession de carrosses drapés de noir. Le Roi, ses enfants et moi-même prenons place dans le premier d'entre eux. L'entrée dans Paris est chargée d'une émotion indicible. Tout au long du parcours, les sujets du royaume viennent rendre un dernier hommage à leur reine.

Ils s'étaient massés tout au long du chemin funèbre, et plus encore sur la dernière portion, la rue Saint-Denis. L'entrée dans la cathédrale fut sans doute le moment le plus poignant. Un grand vide m'envahit. Je luttai contre l'effondrement, car une princesse doit garder une contenance irréprochable en toute circonstance. La souffrance doit rester invisible.

Devant l'autel, posé sur un catafalque cerné d'innombrables cierges, le cercueil fermé porte l'effigie de cire de Claude. Il semble léviter dans un puits de lumière. Je me sens seule. Mes pensées errent dans une douleur sans rivage.

Renée de France Duchesse de Ferrare,

Après la mort de Claude, les tractations destinées à me trouver un mari et, surtout, à m'éloigner du royaume, ne connaissent plus de répit. La reine mère, Louise de Savoie, ma tutrice, veille au grain. Il s'agit avant tout de m'écarter de toute revendication sur mon héritage.

Peu avant mes dix-huit ans, elle m'annonce sans détour que mon mariage avec Hercule d'Este, duc de Ferrare, est désormais scellé. Le 28 mai 1528, en ce mois de Marie, je me fiance dans la résidence de Louise de Savoie à Saint-Germain-en-Laye. La cérémonie demeure familiale et discrète, du moins à l'échelle de notre rang. Perchés sur une estrade, assis sur deux chaises richement chamarrées au milieu de la salle de réception, nous échangeons nos consentements sous l'autorité du cardinal Duprat.

Ma première impression, que je m'empresse de confier à Marguerite, sœur du Roi, est celle d'un bel homme au port noble et fier. Son regard expressif respire l'intelligence et la détermination. Il me paraît tout à fait conforme au médaillon qui m'a été transmis. En un mot, il me plaît.



Hercule d'Este

Un mois plus tard, notre mariage fut célébré dans la Sainte-Chapelle du Palais.

Le Roi, mon beau-frère, me conduit jusqu'au seuil de l'église où m'attend Hercule. Le nonce du pape, le cardinal Salviati, reçoit nos consentements et passe l'anneau nuptial à mon doigt. Hercule me prend alors par le bras et m'accompagne jusqu'à l'autel pour la messe et la communion.

Après l'office, nous nous réunissons dans la salle Saint-Louis pour un banquet qui se prolonge près de trois heures, suivi d'un bal royal d'une magnificence éclatante. J'ouvre le bal avec le roi de Navarre dans une pavane où les danseurs, rangés en deux files, se font face. Hercule, lui, danse avec la princesse Madeleine.

À minuit, nous gagnons la chambre nuptiale. La reine mère et Marguerite de Navarre m'accompagnent et me préparent pour cette nuit. Une aubade composée par Marot, valet de chambre du Roi, berce nos premières heures : neuf dizains dont chaque dernier vers s'achève sur les mots « *bienheureuse nuit* » ou « *nuit désirée* »

Ma lune de miel au château de Saint-Germain est teintée d'ombres et de lumières. Je goûte le bonheur des premiers jours, mais déjà l'agitation politique s'invite dans notre intimité. Hercule subit le harcèlement incessant du Roi, dont les affaires italiennes deviennent une obsession.

Le voyage vers Ferrare, ma future résidence, tient de la grande expédition. Le Roi réunit une suite de prestige de cent vingt-six personnes appelées à composer ma nouvelle maison. Pour ma part, je veille à ce que ma nourrice, Perrine Pillet, m'accompagne, ainsi que trois dames d'honneur. Michelle de Saubonne, dame de Soubise, mon indispensable guide, doit nous rejoindre un peu plus tard. Au cortège d'Hercule s'ajoutent encore près de trois cents accompagnants.

Le 16 septembre, le Roi nous escorte jusqu'aux portes de la ville. Il nous faut près de deux mois pour atteindre Reggio. L'étape suivante, Modène, est l'occasion de réitérer solennellement nos consentements au cours d'une cérémonie en grande pompe, suivie de huit jours de festivités éclatantes. Le duc Alphonse, mon beau-père, y convie ses alliés, ses amis et les ambassadeurs des principales cours d'Italie. Il entend affirmer aux yeux de tous le prestige et la légitimité que lui confère cette alliance. Au début de décembre, lorsque nous arrivons enfin à Ferrare, les réjouissances reprennent de plus belle afin de célébrer notre mariage et le retour triomphal d'Hercule dans sa cité.

Ferrare est une cité agréable. Ma vie s'organise au château avec une partie de ma suite française, seule la garde rapprochée y est hébergée

Dans quelques jours, Michelle de Saubonne sera enfin parmi nous. Il me tarde de la serrer dans mes bras et de renouer le fil de nos longues conversations.

Mon époux, outre son élégance naturelle, se montre charmant et cultivé. Nous vivons encore dans l'enchantement des premiers moments. Pourtant, dès que nous abordons les questions de spiritualité, je perçois nos premières divergences. Hercule est résolument hostile aux idées de la Réforme, et son frère, le cardinal Hippolyte, veille avec vigilance à ce qu'il le demeure.

Ferrare me réserve également de belles rencontres. Le Breton Jacques Collebault, que l'on surnomme bientôt Jachet de Mantoue, est maître de chapelle auprès du cardinal Hippolyte. Nous nous saluons chaque jour à la sortie de la messe,

échangeons quelques mots, quelques confidences. Mais les instants qui me sont les plus précieux sont ceux que nous nous ménageons chaque semaine autour d'une collation bretonne : de petites galettes de sarrasin, épaisses et rustiques, qui nous ramènent tous deux, l'espace d'un instant, au cœur de mon duché, ce duché que le roi François m'a enlevé. Jacques devient aussi un fidèle participant de mes réunions hebdomadaires, que j'ouvre aux artistes, musiciens, écrivains et humanistes de Ferrare.

Mon exil matrimonial prend rapidement le visage d'une quête. C'est dans les arts et dans la vie de l'esprit que je trouve mes plus profondes consolations. Peu à peu, ils deviennent le véritable centre de mon existence ferraraise.

Bien sûr, les liens familiaux, et plus particulièrement mon rôle de mère, demeurent pour moi des attaches profondes et essentielles. Toutefois, je dois reconnaître que ma condition de duchesse impose des responsabilités qui laissent peu de place aux élans affectifs. Les devoirs habituellement dévolus à une mère sont en grande partie confiés aux précepteurs et aux nourrices.

Par ailleurs, mon époux cherche constamment à instaurer une certaine distance entre nous. Profondément attaché au catholicisme, il regarde avec inquiétude mon inclination pour les idées nouvelles de la Réforme. Pour ma part, j'assume pleinement mes convictions, même lorsqu'elles provoquent tensions et désaccords.

C'est dans cet esprit que je prends l'initiative d'inviter Calvin et Clément Marot à Ferrare. Ils prennent une part active à mon salon hebdomadaire, qui devient peu à peu un foyer d'échanges intellectuels et spirituels. Mon existence se partage désormais entre mes devoirs de duchesse, les visites matinales que je rends chaque jour à mes enfants, les offices auxquels j'assiste par égard pour mon époux, et ces conversations qui nourrissent mon esprit autant que mon espérance.

Les entretiens qui me sont les plus chers sont ceux que je partage avec Madame de Saubonne, Calvin, Clément Marot et les autres hôtes de mon cercle. Artistes, musiciens, peintres et poètes deviennent, en quelque sorte, les thérapeutes de mon âme. Grâce à eux, les inquiétudes de ma vie conjugale et la nostalgie de la France s'effacent, ne serait-ce que pour quelques heures.



Dosso Dossi, Jachet de Mantoue, Clément Marot, Jean Calvin

Ce dont je suis sans doute la plus fière est de voir mon cercle littéraire reconnu comme un véritable modèle de salon intellectuel. Nous y faisons alterner débats littéraires, réflexions philosophiques, discussions politiques et interrogations spirituelles, dans une liberté d'échange qui demeure rare en ces temps troublés. Ce foyer d'idées nouvelles stimule mon esprit, apaise mes inquiétudes et éveille en moi un enthousiasme profond.

Ces conversations d'une grande richesse nourrissent également les entretiens quotidiens que j'ai avec ma dame d'honneur. Elles accompagnent les confidences que je lui adresse sur mes tourments intérieurs, mes difficultés conjugales et les responsabilités qui pèsent sur mes épaules.

À ce sujet, Madame de Saubonne cherche souvent à me rassurer :

« La prudence n'est point une lâcheté mais une vertu indispensable. La lumière que vous portez continue de briller, même dans l'ombre, et chaque acte de bonté, fût-il discret, répand son éclat. Vos véritables amis et alliés savent qui vous êtes, et le jugement de la cour n'y changera rien. »

Lorsque j'évoque les différends qui m'opposent à mon époux Hercule au sujet de nos divergences religieuses, elle ajoute :

« La foi est une arme à double tranchant, Votre Grâce. Toutefois, n'oubliez jamais que votre influence dépasse largement les frontières de Ferrare. Vous comptez des

alliés jusque dans le royaume de France. Peut-être convient-il, pour l'heure, d'adopter une apparente conciliation, tout en préparant avec délicatesse ceux qui pourront, demain, comprendre votre combat.

Hercule, quant à lui, demeure inflexible face à mes élans de ferveur et à mon désir d'émancipation spirituelle. À ma quête de liberté de conscience, il oppose des paroles qui me plongent dans une profonde ambivalence :

« La liberté de conscience, dis-tu ? Cette liberté a un prix dont tu ne sembles pas mesurer l'ampleur. Ferrare repose sur des alliances précaires, et je ne puis provoquer la colère de Rome. C'est l'avenir même de notre duché qui est en jeu, Renée. Je t'en conjure, renonce à ces idées périlleuses. Le temps n'est pas à la prédication. Tu es mon épouse, la duchesse de Ferrare, et ce rang exige des concessions. Les idéaux ont leur noblesse, mais ils doivent céder devant les nécessités politiques. Tu dois, avant tout, témoigner de ta loyauté envers notre famille et notre duché. »

Il m'arrive alors de réunir, dans ma retraite campagnarde du château de Sassuolo, le cercle studieux des lettrés qui partagent mes réflexions. Cette villégiature m'inspire profondément. Non seulement la demeure est somptueuse, mais le trajet depuis Ferrare jusqu'au village de Sassuolo offre un enchantement continu des sens et du regard.

La via Emilia, que nous empruntons avec bonheur, semble nous replonger dans les strates vivantes de l'Histoire. La longue suite de carrosses composant mon équipage, invités, serviteurs et gens de maison, fait halte dans les nombreux relais qui bordent la route. Ces pauses deviennent autant d'occasions de festoyer dans des décors rustiques et chaleureux. Aux abords du Pô, les vignobles succèdent aux prairies verdoyantes dans une harmonie bucolique.

Nous faisons invariablement une halte prolongée au majestueux Palazzo Ducale de Modène afin de nous remettre quelque peu des secousses infligées par les pavés inégaux du chemin.

Nous quittons Modène aux premières lueurs du jour. Au moment de franchir le Pô, je demeure saisie par l'étrange beauté des lieux. Des nappes de brume, embrasées par les feux du soleil levant, enveloppent le paysage d'une atmosphère presque irréelle.

À mesure que nous approchons du château, un ravissement grandit en moi. Avant même d'apercevoir ma demeure, nous traversons le pittoresque village de Sassuolo. Artisans et paysans s'y activent dans un tumulte vivant où se mêlent éclats de voix,

martèlement des enclumes, grincements des roues sur les pavés et bêlements des chèvres.

L'enthousiasme gagne peu à peu toute ma suite, et je sens moi-même une joie fébrile m'envahir. Aux abords du palais s'étendent de vastes jardins boisés et fleuris, tandis que la façade, d'une splendeur presque extravagante, s'impose comme une véritable folie architecturale.

Alignés devant l'entrée dans une solennité empreinte de fête, les gens du château nous réservent l'accueil dû à des hôtes d'exception. Un laquais, vêtu d'une riche livrée, ouvre la portière de mon carrosse et me tend la main pour accompagner ma descente.

À chacun de mes séjours, je choisis invariablement la Chambre d'Amour qui, avec le temps, devient véritablement la mienne.

J'invite désormais mes convives à me rejoindre, après le déjeuner, dans le salon d'apparat. Madame de Saubonne, Jacques le Breton, Clément Marot, Dosso Dossi et quelques autres esprits choisis composent ce cercle privilégié. Ici, les conversations suivent librement l'inspiration et la curiosité de chacun.

En ce doux après-midi, nous sommes réunis devant un vigoureux feu de bois qui éclaire la vaste cheminée ornée des armes de la maison d'Este. Lovée dans un large fauteuil, je prends la parole afin de donner le ton de notre rencontre.

- Mes amis, soyez les bienvenus dans mon noble séjour. Puisque ce cercle d'esprits éclairés honore aujourd'hui mon salon, j'aimerais ouvrir notre entretien sur la manière dont la poésie peut soutenir la Réforme. Ensuite, si vous le voulez bien, nous poursuivrons notre réflexion sur le rôle de la musique et de la peinture. Les arts, qu'ils soient mineurs ou majeurs, en formeront le corps, tandis que la spiritualité en sera la finalité.

Je me tourne vers Clément Marot.

- Maître Marot, vous qui connaissez mieux que quiconque le pouvoir des vers, quel est votre sentiment ?

Avec un sourire subtil, à la fois affable et lumineux, il me répond :

- Madame, je crois que la poésie possède une force singulière. Par ses rythmes et ses images, elle atteint les âmes là où les sermons échouent parfois. Mais pour toucher véritablement les cœurs, elle doit être portée par la sincérité et non par la flatterie.

- Voilà qui me semble fort juste. Pourtant, certains soutiennent que la poésie charme davantage qu'elle n'instruit. Madame de Saubonne, partagez-vous cette opinion ?

Madame de Saubonne redresse légèrement la tête avant de répondre avec gravité :

- Ma mie, je crains en effet que la poésie ne soit pas toujours le véhicule idéal de la parole divine. Certes, elle charme les esprits, mais elle peut aussi détourner de la gravité des Écritures. Pourtant, bien employée, elle demeure capable de conduire les âmes vers la vérité. La poésie peut devenir une arme spirituelle : les mots, lorsqu'ils sont choisis avec discernement, pénètrent le cœur plus profondément que bien des homélies et éveillent les consciences avec une rare puissance.

Je lui adresse un regard songeur avant d'ajouter :

- Je pense notamment à vos propres œuvres, Maître Marot, qui ont su élever les Psaumes avec une telle clarté et une telle ferveur.

Clément Marot incline légèrement la tête avant de me répondre avec modestie :

- Vous me comblez d'honneur, Madame. Pourtant, mes adaptations ne sont qu'une humble contribution au service de la Réforme. J'aimerais toutefois entendre l'avis du peintre Dosso Dossi sur la manière dont son art pourrait, lui aussi, soutenir cette cause.

Dosso se lève alors, le visage éclairé d'un large sourire, puis prend la parole :

- Le rapport entre la peinture et le protestantisme est, par nature, fort complexe. Il demeure profondément marqué par les débats théologiques entourant l'usage des images dans le culte religieux. Chez les catholiques, l'art visuel sert volontiers la catéchèse et nourrit la vénération.

Il marque une légère pause avant de poursuivre :

- Les courants iconoclastes du protestantisme, en revanche, se montrent souvent méfiants envers les représentations sacrées. Pourtant, hors du cadre strictement liturgique, la peinture a su trouver d'autres voies pour accompagner le mouvement réformateur. Elle s'exprime notamment à travers les scènes bibliques, mais aussi par l'art du portrait, qui met en lumière l'individu et la relation intime et personnelle qu'il entretient avec Dieu.

Ma correspondance avec Monsieur Calvin est soutenue et assidue. Dans ma dernière lettre, je lui confie mon profond désarroi ainsi que le sentiment de duplicité qui m'habite face à mes incertitudes spirituelles.

Ferrare, ce 12 juin 1542

Très cher et honorable frère en Christ,

C'est avec quelque trouble intérieur que je prends aujourd'hui la plume pour vous écrire. Dans la condition qui est la mienne, les tentations du monde sont nombreuses, et les obstacles à une vie pieuse et conforme à la sainte Parole de Dieu ne manquent point. La cour de Ferrare, bien qu'animée d'esprits brillants et de doctes entretiens, demeure pour une grande part attachée à la foi romaine, ce qui rend ma situation d'autant plus difficile.

Vos enseignements et vos exhortations m'ont apporté lumière et consolation dans ces temps d'incertitude. Toutefois, je me trouve désormais confrontée à des choix où ma conscience semble entrer en lutte avec mon devoir. Comment puis-je, tout en demeurant fidèle à mon époux et à mon rang, persévérer dans l'esprit de votre doctrine ? Dois-je dissimuler mes convictions par prudence, ou les manifester ouvertement, au risque de perdre ma liberté et peut-être même de compromettre la sûreté de ceux qui partagent ici mes croyances ?

Je vous supplie humblement de m'éclairer par votre sagesse. Que dois-je faire ? Votre réponse sera pour moi comme une boussole au milieu d'une mer agitée.

Avec toute mon affection chrétienne, je vous confie mes prières, afin que Dieu vous garde et vous fortifie dans son œuvre.

Votre sœur dévouée en Christ,

*Renée de France
Duchesse de Ferrare*

Après plusieurs semaines d'attente, un courrier venu de Genève m'apporte enfin la réponse de Monsieur Calvin.

Genève, ce 22 juin 1542

Très noble et pieuse dame,

Je rends grâce à Dieu pour votre foi et pour le zèle avec lequel vous persévérez malgré les vents contraires qui soufflent autour de vous. Sachez que votre lettre a profondément touché mon cœur, et que je tiens pour devoir de vous répondre avec toute la clarté et la fermeté dont je suis capable.

Il est vrai que la position que vous occupez rend votre témoignage particulièrement difficile ; toutefois, elle vous offre aussi une occasion singulière de servir la cause de l'Évangile. L'influence que vous exercez sur ceux qui vous entourent, bien qu'entravée par les conventions humaines, peut être grande si elle s'accompagne de prudence et de constance.

Quant à la confession ouverte de vos convictions, je crois que la retenue doit ici guider votre sagesse. Vous devez agir avec un grand discernement. Il est des temps où un sage silence peut préserver non seulement votre sécurité, mais encore celle des âmes qui vous sont confiées. Toutefois, ce silence ne doit jamais devenir reniement de la vérité. Continuez à soutenir les fidèles autour de vous et à semer les graines de l'Évangile par l'exemple d'une vie chrétienne et vertueuse.

Si vous avez besoin d'un conseil plus précis ou d'un soutien supplémentaire, n'hésitez point à m'écrire de nouveau. Que Dieu vous accorde sa paix et sa sagesse, et qu'il éclaire votre chemin en toutes choses.

Votre très affectionné frère en Jésus-Christ,

Jean Calvin

Malgré les fréquentes querelles que suscitent entre nous les questions de foi, l'amour que nous partageons avec Hercule finit toujours par triompher de nos divergences. Notre union donne naissance à cinq enfants, auxquels nous souhaitons l'avenir le plus heureux.

Bien souvent, nos réconciliations sont suivies de somptueuses festivités. Mon époux se montre d'une grande générosité et ne ménage point les dépenses lorsqu'il s'agit d'offrir à la cour plaisirs et réjouissances. À l'occasion de ces rapprochements retrouvés, il me laisse volontiers le soin d'en concevoir l'ordonnance.

À la manière italienne de célébrer les plaisirs du monde, j'aime ajouter une touche de raffinement français. Les usages italiens privilégient avant tout la gastronomie, la musique et les spectacles ; pour ma part, j'y mêle volontiers le goût français des divertissements lettrés et des échanges d'esprit. Je souhaite que ces fêtes ne réjouissent pas seulement les sens, mais qu'elles nourrissent également l'intelligence.

Les représentations théâtrales s'inspirent le plus souvent des grands auteurs de l'Antiquité, tels Plaute, Sénèque ou Euripide, dont les œuvres sont adaptées par les dramaturges ferrarais. Ma contribution personnelle, que certains nomment déjà, « la marque de la duchesse », consiste à y introduire des allégories morales et spirituelles. À travers ces figures symboliques, j'aime faire naître des réflexions religieuses ou philosophiques en accord avec les préoccupations qui m'habitent.

Je veille également à réserver une place importante aux musiques savantes. La cour de Ferrare jouit d'une réputation enviée comme foyer de rayonnement musical, ce

dont je me réjouis grandement. Des compositeurs de renom tels Adrian Willaert, Cipriano de Rore, ou encore Jachet de Mantoue, mon cher Jacques le Breton devenu Italien d'adoption, en sont les plus éclatants représentants. Bien qu'inscrits dans la tradition religieuse officielle, ils façonnent avec éclat les goûts musicaux de la cour. Pour ma part, je demeure particulièrement sensible à la beauté des polyphonies sacrées.

Mon goût pour la poésie est également connu de tous, surtout parmi mes proches. J'ai le bonheur d'être entourée de poètes français et italiens dont la compagnie nourrit mon esprit. Clément Marot est l'un de mes plus fidèles amis. Nous lisons souvent ensemble ses vers, et je prends plaisir à les faire entendre à la cour. Je garde également un souvenir ému de Ludovico Ariosto, dont l'œuvre continue d'illuminer nos conversations longtemps après sa disparition.

Les Psaumes que Marot met en vers occupent toutefois une place particulière dans mon cœur. Inspirés par l'Écriture, ils portent l'espérance de la Réforme avec une simplicité qui touche toutes les âmes. Avec une discrète hardiesse, je m'efforce de leur donner la place qu'ils méritent, convaincue que la beauté peut parfois ouvrir les cœurs là où les controverses échouent

Pour la gente noble les réjouissances prennent la forme de tournois, de joutes équestres et de jeux de société inspirés de la tradition française. J'aime que ces divertissements allient l'élégance à la courtoisie.

Mes cinq enfants, Anne, Alphonse, Lucrèce, Éléonore et Luigi, prennent part à ces fêtes avec un enthousiasme communicatif. Les voir rire ensemble demeure l'un de mes plus
grands bonheurs



Anne est la première à quitter Ferrare pour rejoindre ma France natale. Hercule négocie son mariage avec François de Guise, duc d'Aumale, au prix de longues tractations. Dès son arrivée à la cour, Catherine de Médicis l'accueille avec une sollicitude presque maternelle et la choisit comme dame de compagnie. L'Italie les

rapproche ; toutes deux connaissent l'exil, les usages d'une cour étrangère et la nécessité de trouver leur place loin de leur terre d'origine.

Je reconnais en Anne une part de mon propre caractère. Elle possède une volonté ferme, une intelligence vive et un sens politique remarquable. Avec diplomatie, elle s'impose peu à peu dans les cercles du pouvoir. J'en éprouve une profonde fierté. Elle honore le sang des Valois autant que celui des Este. Son attachement à la Contre-Réforme nous éloigne parfois, mais je connais son esprit de tolérance. Je garde l'espérance que notre affection maternelle saura toujours l'emporter sur nos différents religieux.

Mon fils Alphonse est d'une tout autre nature. Il me semble imperméable aux sentiments filiaux, du moins ne les exprime-t-il guère. Nos rapports sont discordants, chargés d'hostilités idéologiques, sans qu'il y ait pour autant d'affrontement direct. Tout se lit dans son regard, sombre et vindicatif. Alphonse est un catholique radical, sans concession. Je souffre de sa distance. J'espère profondément que l'avenir, et les rênes du duché de Ferrare, lui apporteront davantage de tolérance et d'empathie envers autrui.

Lucrece est venue au monde après eux, portant en héritage le prénom de sa grand-mère, la duchesse Lucrece Borgia. Elle grandit avec une sensibilité qui me touche profondément. Son mariage avec le duc d'Urbino ne lui apporte ni bonheur ni épanouissement.

Pourtant, portée par un amour profond des arts et de la culture sous toutes ses formes, elle est peut-être la fille qui se rapproche le plus de mes aspirations intellectuelles. C'est peut-être d'elle que je me sens la plus proche.

L'illustre poète le Tasse lui rend hommage, ainsi qu'à sa sœur Éléonore, dans une allégorie poétique dont le titre seul résonne comme une déclaration : « *O figlie di Renata* ». Ce titre suffit à émouvoir une mère.

Éléonore est réputée pour sa beauté autant que pour sa finesse culturelle. Les rumeurs mondaines prêtent au Tasse une passion secrète pour elle, le disant éperdument amoureux et jaloux rival de Giulio Fiesco, compositeur éminent et habitué de mon salon littéraire, qui n'hésite pas à lui dédier un madrigal d'une sublime facture. Giulio est une figure de premier plan de la musique profane ; il animait avec un art consommé nos réunions hebdomadaires, pour le plus grand bonheur de tous.

Dans l'ordre de la fratrie, apparaît, Eléonore, Luigi étant le benjamin de la famille.

Bel homme au physique avantageux, doté d'une vive intelligence et d'un caractère d'une affabilité sans pareille, Luigi est un puits de douceur et d'affection. Mais son malheur est de n'avoir aucune prise sur le cours de sa propre existence. Destiné de force à la vie sacerdotale catholique, qui aura pour conséquence de me l'enlever définitivement et de le priver d'une liberté de vie amoureuse officielle.

Trente années de vie commune s'écoulaient ainsi auprès d'Hercule.

Puis survint l'irréparable. En 1559, Hercule mourut.

Mon fils aîné lui succéda sous le nom d'Alphonse II. Ce fut le commencement de mon calvaire.

Nos désaccords religieux ne sont un secret pour personne. Désireux d'affirmer son attachement au pape et à la Contre-Réforme, il me fait bientôt enfermer dans une aile du château. Cette surveillance ressemble davantage à une captivité qu'à une résidence princière. Jour après jour, il tente de me contraindre à abjurer.

Je sombre alors dans un désarroi profond. Je souffre pour mes convictions, et plus encore sous le poids de son intransigeance à mon égard. Hercule et moi vivions certes dans un conflit permanent, mais jamais il n'aurait osé me persécuter de la sorte.

Après une année entière de pressions, d'humiliations et de menaces, je cède. J'abjure publiquement la foi réformée. Ma bouche prononce les paroles que l'on exige de moi ; mon âme, elle, demeure fidèle à ce qu'elle croit juste.

Aussitôt, il m'ordonne de m'exiler en France. Paradoxalement, cette décision me réjouit. Retrouver ma patrie est une grâce inespérée. Alphonse ne soupçonne pas le bonheur que je ressens. Certes, mes amis de Ferrare ainsi que mes autres enfants vont me manquer. Cette séparation me déchire. Mais je sens aussi qu'une nouvelle page de mon existence s'ouvre devant moi.

Je choisis de m'établir à Montargis. Lorsque je retrouve mon château, une émotion indicible me saisit. Cette antique forteresse du XI^e siècle apparaît toutefois très dégradée. Je décide alors d'entreprendre d'importants travaux d'embellissement afin de la rendre de nouveau habitable.

Très bientôt, je vais revoir ma fille Anne. Je brûle d'impatience à cette idée. De nombreux projets m'animent déjà. Il me faut recréer un cercle littéraire, cette fois pleinement franco-français. Clément Marot me rejoint, tandis que Jean Calvin me promet une visite prochaine. J'exulte. Je savoure cette liberté retrouvée et goûte enfin à un repos de l'âme salutaire.

Avec mon régisseur, je réorganise le domaine de Montargis. Ici, je me sens enfin chez moi. Les puissants remparts de la forteresse m'inspirent un sentiment de sécurité que je n'ai guère connu depuis mon départ de France. Peu à peu, une certitude s'impose à moi : sous ma protection, Montargis deviendra un refuge pour les fidèles de la Réforme. Austérité, charité et piété guideront désormais mon existence.

Pour autant, je ne renonce pas aux plaisirs de l'esprit. Bien au contraire. Je souhaite faire de Montargis un lieu d'accueil, de réflexion et de culture, où chacun pourra parler librement de ses convictions sans craindre ni la dénonciation ni la persécution.

Il arrive que la reine Catherine de Médicis me rende visite dans l'espoir de me ramener à la foi catholique. Parfois, elle diligente ma fille Anne auprès de moi dans le même dessein. Je ne m'en offense point. Au contraire, chacune de ces visites m'offre le bonheur de resserrer les liens avec ma fille et de goûter enfin cette tendresse maternelle dont nos existences princières nous ont si longtemps privées.

Catherine de Médicis, devenue ma cousine par son mariage avec Henri II, assure la régence lorsque j'arrive en France. Son époux vient en effet de mourir et l'héritier du trône est encore trop jeune pour gouverner. Le destin nous a placées, chacune à notre manière, au cœur des plus hautes affaires du royaume. Nos chemins diffèrent, nos convictions nous opposent souvent, mais je reconnais en elle une femme de caractère, rompue comme moi aux exigences impitoyables du pouvoir.

Un étrange paradoxe nous unit également par la Bretagne. Le jeu des alliances a voulu qu'avant de devenir reine de France, Catherine ait porté durant dix années le titre de duchesse de Bretagne, sans avoir exercé de pouvoir ducal réel, c'était un titre de cour, hérité de la position dynastique de son mari.

Ma nouvelle existence à Montargis n'a plus rien de commun avec celle que je menais à Ferrare. Les fastes de la cour ducale appartiennent désormais au passé. Je choisis une existence plus simple, tournée vers la prière, l'étude et l'accueil de ceux que les guerres de Religion condamnent à l'exil. Jadis, mon existence reposait sur un perpétuel compromis. Je portais deux visages : celui de Madame la Duchesse, figure éclatante vouée à la gloire du duché, et celui, plus secret, de la femme intérieure, nourrie par la religion réformée et la prière. Cette part cachée de moi-même était pourtant la plus essentielle, le véritable moteur intérieur.

Depuis mon enfance, j'ai navigué sur les vagues de la tolérance mais aussi de l'ambiguïté. La dualité de mon éducation m'a constamment fait osciller entre la doctrine officielle imposée par Rome au royaume de France et les idées plus

discrètes des partisans de la Réforme, portées notamment par mon éducatrice, Michelle de Saubonne.

Parmi toutes les étapes de ma vie, la plus tourmentée demeure sans doute celle de mon mariage à Ferrare. Pourtant, au soir de ma vie, une paix inattendue descend enfin sur mon âme. Je m'abandonne sereinement à la spiritualité que j'ai choisie. J'ai appris à aimer les plaisirs simples : le soin des jardins, le calme intérieur, l'accueil de mes coreligionnaires traqués par les sbires catholiques. Car les guerres de Religion ravagent le pays avec une violence terrible.

Chaque jour, mon corps me transmet des signes que je crois divins. Ils m'annoncent la proximité du grand voyage vers l'éternité. Je ne le redoute plus. Une seule douleur demeure : celle de penser à mes cinq enfants, que je n'ai pas revus depuis mon départ de Ferrare. Je les confie chaque jour au Seigneur, avec l'espérance qu'un jour, dans un autre royaume, aucune frontière, aucune guerre et aucune querelle de foi ne pourront plus nous séparer.

Dès lors, une irréprensible envie d'écrire s'empare de moi et je décide, sans attendre, d'adresser une lettre à chacun de mes enfants.



Forteresse de Montargis

Ma première missive est destinée à ma fille aînée, Anne, duchesse de Guise et de Nemours.

Montargis, le 3 juin 1574

Ma très chère Anne,

Alors que mes jours terrestres semblent peu à peu s'approcher du royaume céleste, j'ai souhaité t'écrire ces quelques lignes afin de te témoigner toute la sincérité de mon affection

maternelle. Parmi mes cinq enfants, tu es la seule qu'il m'ait été donné de revoir et d'embrasser depuis mon retour en France, et cette grâce demeure pour moi une consolation infinie.

Combien de fois t'ai-je exprimé mon admiration et l'immense fierté que j'éprouve à être la mère d'une femme de pouvoir et d'influence telle que toi ? Je te revois encore enfant : curieuse, vive, avide de savoir. Déjà, ton esprit brillant et ton tempérament affirmé révélaient une personnalité singulière. Avec les années, ces qualités n'ont fait que s'affermir, faisant de toi une femme capable d'affronter les troubles et les violences de notre temps.

Je sais que mes oppositions à ton père, tant au sujet de la religion que de ton éducation, ont parfois dû te troubler. Ma fidélité à la Réforme, mon éloignement de Ferrare et mon refus de renoncer à mes convictions ont pu te sembler difficiles à comprendre. Pourtant, ma chère Anne, sache que jamais mon amour pour toi ne s'est altéré, quelles qu'aient été les circonstances.

Tu as traversé de terribles épreuves : l'assassinat de ton époux, le duc de Guise, ainsi que les lourdes responsabilités imposées par ton rang. Toujours, tu as su faire preuve de courage face à l'adversité, et pour cela mon estime envers toi est immense. Mais je t'en supplie, veille toujours à tempérer ta force par la douceur et ton ambition par la justice. Les combats de ce monde, aussi nombreux soient-ils, ne valent rien si le cœur ne trouve pas la paix.

Considère cette lettre comme le dernier témoignage du lien indestructible qui unit une mère à sa fille.

Je prie pour que tu poursuives ta vie avec sagesse et courage. Peut-être notre proximité me permettra-t-elle encore de te serrer dans mes bras et de t'offrir une ultime bénédiction.

Adieu, ma chère Anne. Que Dieu te guide et veille sur toi.

Renée de France

Ma seconde lettre est pour mon fils Alphonse, duc de Ferrare. Durant les années de mon isolement et de ma relégation, je l'ai parfois considéré comme mon « tortionnaire » ; le terme est sans doute excessif, mais telle fut alors ma souffrance.

Montargis, le 4 juin 1574

Mon cher Alphonse,

Mes forces déclinent peu à peu et me conduisent, avec une paix désormais acceptée, vers les rivages de l'éternité. Mes pensées se tournent souvent vers le passé, vers ces années baignées

d'une douceur presque irréelle, lorsque toi, tes frères et tes sœurs n'étiez encore que des enfants. Parmi ces souvenirs lumineux, l'un d'eux demeure gravé dans mon cœur avec une tendresse particulière : ton sourire, qui illuminait alors la joie de toute la famille.

Je me rappelle un matin éclatant de printemps, à l'orée de ta cinquième année. Le jardin resplendissait de fleurs aux mille couleurs et les orangers embaumaient l'air d'un parfum délicat. Assis au bord d'un bassin, tu plongeais ta petite main dans l'eau pour tenter d'attraper un poisson. Lorsque tu m'aperçus, tu relevas vers moi un visage rayonnant, et ton rire éclata, clair, spontané, pur. Je t'ai aussitôt pris dans mes bras, riant avec toi de ce bonheur simple et parfait.

Puis tu me dis, avec cette naïveté si touchante des enfants : « Maman, je voulais lui apprendre à nager ! » Je revois encore ton regard innocent et me souviens de l'amour immense qui envahit alors mon cœur. Cet instant, à lui seul, me révéla toute la profondeur et la richesse de la maternité.

Aujourd'hui encore, ces souvenirs me sont précieux. Ils me rappellent la douceur de ton regard d'enfant, ton esprit curieux et le lien profond qui nous unissait autrefois. Les années ont passé, et la vie nous a parfois éloignés, emportés par les responsabilités, les deuils et les choix imposés par nos destinées respectives. Pourtant, dans mon cœur, tu demeures toujours cet enfant assis au bord du bassin, plein d'innocence et de lumière.

Si je te confie aujourd'hui cette mémoire, c'est pour te rappeler que, malgré les épreuves et les oppositions qui ont pu nous séparer, l'amour d'une mère pour son enfant ne s'éteint jamais. Il demeure intact, silencieux et fidèle.

Je t'accorde pleinement mon pardon pour la rigueur dont tu as fait preuve envers moi après la mort du duc, ton père. Ma douleur fut immense. Au deuil se sont ajoutés l'isolement auquel tu m'as contrainte, puis cet exil vers la France. Pourtant, contre toute attente, cette terre m'a offert une profonde sérénité. La noble demeure qui m'y accueille est devenue pour moi un refuge paisible, propice au recueillement et à la méditation spirituelle.

Puisses-tu, à ton tour, trouver dans ces souvenirs la force et la lumière nécessaires pour poursuivre ton chemin. Souviens-toi qu'au milieu des tumultes de l'existence, il existe toujours un refuge dans l'amour maternel.

Avec tout mon respect, dans une constance enfin accomplie, Ta mère qui t'aime,

Renée de France

Pour ma fille, Lucrece, Duchesse d'Urbino, qui connut un mariage malheureux. Son époux, de dix années son cadet, ne cessa de lui reprocher cette différence d'âge. Grâce à une bulle pontificale autorisant leur séparation, elle put finalement regagner Ferrare.

Montargis, le 6 juin 1574

Ma très chère Lucrece,

Je me souviens avec une tendre nostalgie de tes premiers pas, de ton visage lumineux qui venait éclairer mes jours les plus sombres. Aujourd'hui, alors que je sens approcher l'heure ultime, je veux te redire tout mon amour et toute la fierté que j'ai éprouvée à te donner la vie.

Même si nos parcours de vie se sont opposés, mon seul regret est d'avoir manqué de temps pour te mater et t'accompagner dans les moments difficiles de ta mauvaise fortune matrimoniale.

La femme que tu es devenue force pourtant l'admiration. Malgré les épreuves et les humiliations que ton époux t'a infligées, tu as conservé une dignité et une force intérieure qui honorent le nom que tu portes. La duchesse d'Urbino, dont tu portes le flambeau avec infiniment de dignité, jouit d'une merveilleuse réputation, méritée

Je déplore cependant que mes convictions religieuses, si éloignées des usages de notre temps, aient creusé entre nous une telle distance. Mon attachement à la foi réformée ne fut jamais un rejet de toi ni des nôtres, mais la réponse sincère à un appel divin ressenti dès ma jeunesse.

J'espère de tout cœur que tu trouveras la bonté et l'indulgence nécessaires pour pardonner mes absences et comprendre mes croyances. Je prie afin que tu continues d'illuminer ceux qui t'entourent par ta sagesse et ta douceur.

Souviens-toi toujours que l'amour de Dieu dépasse les divisions humaines. Les liens du sang demeurent plus forts que tout : indestructibles et éternels.

Que la paix t'accompagne, ma fille bien-aimée.

Avec toute ma tendresse,

*Ta mère,
Renée de France*

Éléonore, l'avant dernière de mes enfants, partageait avec Luigi cette douceur qui apaise les âmes.

Montargis, le 8 juin 1574

Ma douce Éléonore,

De tous mes enfants, tu fus toujours celle dont le cœur rayonnait d'une tendre bonté. En toi, j'ai souvent aperçu une lumière d'espérance et de réconciliation, un amour capable de dépasser les divisions de notre temps.

Tu as choisi la solitude du célibat, mais ta grâce et ta beauté lumineuse surent émouvoir les plus nobles esprits. Le Tasse lui-même célébra dans ses vers l'éclat de ta personne et la noblesse de ton âme.

À présent que je m'apprête à quitter cette vie terrestre, je veux te remercier pour ton affection fidèle et pour les souvenirs apaisants que j'emporterai avec moi. Si mes choix ont parfois pu te blesser, sache qu'ils furent toujours dictés par ma conscience et ma foi, jamais par un manque d'amour envers toi. Mon attachement pour toi n'a jamais vacillé.

Je veux te confier une mission précieuse : demeure ce lien affectueux et diplomatique entre tes frères et sœurs. Sois pour eux une source de paix et de réconfort, comme tu l'as si souvent été pour moi.

N'oublie jamais que l'amour véritable transcende les frontières terrestres et survit aux discordes humaines.

Je t'aime infiniment.

Ta mère affectueuse,

Renée de France

Luigi, que sa dignité cardinalice aurait pu éloigner de moi pour toujours, demeura pourtant un fils tendre et fidèle.

Montargis, le 6 juin 1574

Mon cher Luigi,

Alors que mes jours s'acheminent vers leur terme, il me tient à cœur de t'adresser ces ultimes paroles. Voilà bien longtemps que nos échanges se sont faits rares ; pourtant, pas un jour ne s'est écoulé sans que ma pensée ne se tourne vers toi.

Par ton rang et par ta foi, tu portes une lumière différente, noble et respectable, que j'ai toujours honorée malgré nos chemins de foi opposés. L'enfant attentif et vif d'esprit que tu étais laissait déjà présager un destin exceptionnel. Aujourd'hui, ta consécration cardinalice fait de toi un pilier de l'Église, cette institution dont je me suis éloignée, mais aussi un digne héritier de la maison d'Este et un précieux soutien de notre famille.

Je ne souhaite point raviver entre nous les querelles religieuses. Avant de rejoindre le royaume céleste, je veux seulement te transmettre la bénédiction d'une mère.

Notre Dieu est unique ; seuls les dogmes des hommes diffèrent. Ceux que votre concile nomme « hérétiques » ne sont ni des ennemis ni des impies, mais des âmes sincères cherchant elles aussi la lumière divine, selon la voie que leur dicte leur conscience.

Luigi, je t'en conjure : use de ta bonté et de ta sagesse pour rapprocher les cœurs. En ces temps troublés où les guerres de religion ensanglantent notre royaume, tu portes le privilège mais aussi la responsabilité d'être un pont entre les hommes.

Je sollicite avec ferveur tes prières, comme les miennes n'ont jamais cessé de t'accompagner dans le silence de mes méditations. Puissent ton intelligence, ta foi et ton discernement être toujours guidés par la justice et l'amour universel.

Adieu, mon cher Luigi. Mon affection pour toi demeure intacte et survivra au-delà même de cette vie.

Ta mère aimante,

Renée de France

Je me sens désormais apaisée et sereine. Hormis Anne, sans doute, je sais que je ne reverrai plus mes enfants, ni ne connaîtrai ma descendance. Pourtant, à travers eux, une part de moi vivra encore, quelques générations.

J'espère que ces lettres, empreintes de mon amour maternel et de cette fermeté d'âme qui m'a soutenue tout le cours de ma vie, laisseront en leurs cœurs ce que je désire leur laisser pour dernier héritage de l'âme et du cœur

La flamme de ma vie vacille désormais avec douceur. Je n'ai plus la force de tenir moi-même la plume ; c'est Jeanne, ma dernière et fidèle dame de compagnie, qui recueille mes paroles et les trace au gré de mes confidences.

Elle est penchée sur le pupitre, près de la fenêtre, et je devine à son silence qu'elle pèse chaque mot avant de le coucher sur le papier, comme si elle craignait d'en trahir un seul. Trente années qu'elle veille sur moi ; elle seule sait aujourd'hui reconnaître, dans le tremblement de ma voix, ce qui appartient encore à la vie et ce qui déjà s'en détache. Qu'elle soit bénie pour cette ultime fidélité.

Je suis en paix.

Malgré les tensions, les épreuves, les doutes et les souffrances traversés au cours de ma vie, je choisis de n'en retenir que la lumière. Au fond, j'ai été heureuse. Aujourd'hui, mon cœur est comblé et je quitte ce monde avec confiance, prête à rejoindre l'éternité.

Montargis le 12 juin 1574,

Michel Le Guyader - 2024

Arbre généalogique de Renée de France

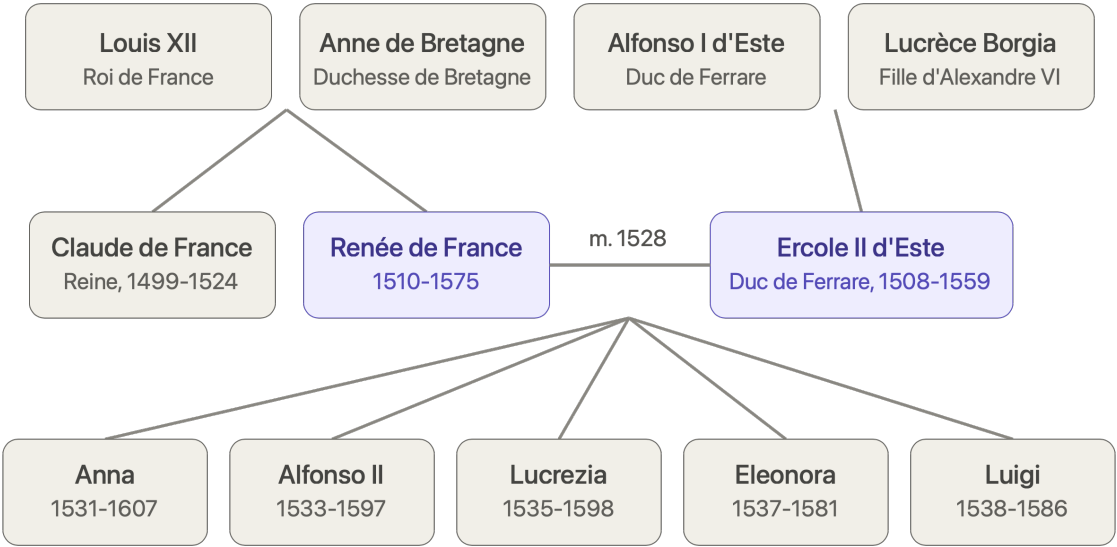


TABLE DES MATIERES

Remerciements, Copyright

Avant-propos

Note sur l'auteur

I. Le Piémont

Virle Piemonte, kakis, peupliers et amicizia

II. Émilie-Romagne

La Via Aemilia, ou le roman d'une région

III. Venise

Lettre de Venise

IV. Le pigeon de la place Saint-Marc

Chronique d'un drone colombin

V. Vénétie et Frioul-Vénétie Julienne

Moi, Ettore, je suis un « rital »

VI. La Ligurie

Tra la lera... tralalero

VII. La Toscane

San Vivaldo · San Gimignano · Volterra · Sienne · Florence · Lucques · L'île d'Elbe ·
Pise

VIII. La Puglia du centre-sud

Carnets d'un fils prodigue

Brindisi · Ostuni · Monopoli · Polignano a Mare · Alberobello · Lecce · Otrante ·
Leuca

IX. Rome, ou la petite histoire de Nerone le jeune du Trastevere

X. Les aventures napolitaines d'un scugnizzo

Gavroche de Spaccanapoli

XI. Le Sicilien basané

Mazara del Vallo · Palerme · Syracuse · Taormina · Etna

XII. Jachet de Mantoue

Journal du musicien breton devenu italien au XVI^e siècle

Fiction historique

XIII. Renée de France, duchesse de Ferrare

Duchesse de Bretagne spoliée — Journal intime et lettres- Fiction historique.

